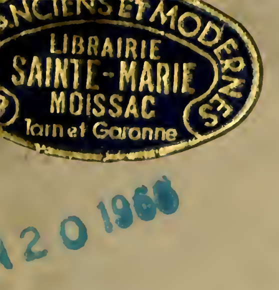



ANCIENS ET MODERNES
LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

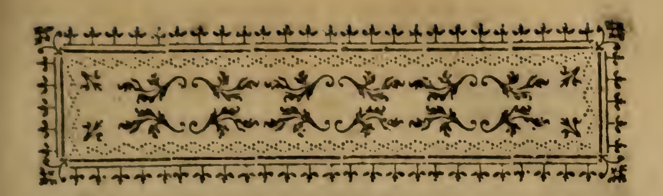
RECUEIL DES LETTRES DE JEAN RACINE.

AVERTISSEMENT.

COmme M. l'Abbé d'Olivet, qui avoit lû quelques-unes des Lettres ſuivantes, en a parlé dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, en diſant qu'elles ſont pleines d'eſprit, & écrites avec une exactitude & une beauté de ſtyle, qui eſt ordinairement le fruit d'un long exercice, on me ſauroit mauvais gré ſi je ne les faiſois pas connoître; & quoiqu'elles ſoient peu ſérieuſes, loin d'avoir de la répugnance à les donner, je n'ai pas un meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a ſi bien peint l'amour dans ſes Vers, en étoit toûjours occupé. S'il y eut été livré, même dans ſa jeuneſſe, il ne ſe fût pas rendu capable de le peindre ſi bien.

Voici des Lettres écrites en toute liberté, & en ſortant de Port-Royal, dont il n'avoit plus à craindre les

remontrances : on les peut appeller ſes *Juvenilia.* Il les écrit à un jeune ami, qu'il ſoupçonne quelquefois d'être amoureux : il ne s'attendoit pas qu'elles duſſent être lûes par d'autres : il n'a jamais ſû qu'on les eût conſervées. M. l'Abbé Dupin, qui les avoit recueillies, nous les a rendues. Dans ces Lettres cependant, écrites librement, le badinage eſt ſi innocent, que je n'ai jamais rien trouvé qui ait dû m'obliger à en ſupprimer une ſeule. On y voit un jeune homme enjoué, aimant à railler, ne ſe préparant pas à l'état Eccléſiaſtique par eſprit de pieté, conſervant toujours néanmoins des ſentimens de piété dans le cœur, quoiqu'il paroiſſe content de n'être plus ſous la ſévere diſcipline de Port-Royal; plein de tendreſſe pour ſes amis, fuyant le monde & les plaiſirs par raiſon, pour ſe livrer tout entier à l'étude, & à ſon unique paſſion, qui étoit celle des Vers.



PREMIER RECUEIL.

LETTRES

Ecrites dans ſa jeuneſſe à quelques Amis.

A M. LE VASSEUR.

A Paris le 5. Septembre 1660.

L'Ode eſt faite, (1) & je l'ai donnée à M. Vitart pour la faire voir à M. Chapelain. S'il n'étoit point ſi tard, j'en ferois une autre copie pour vous; mais il eſt dix heures du ſoir, & d'ailleurs je crains

(1) L'Ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. M. Vitart ſon oncle la porta à Chapelain. Ce M. le Vaſſeur, ſi intime ami alors de mon Pere, & environ du même âge, étoit un parent de M. Vitart.

furieusement le chagrin où vous met votre maladie, & qui vous rendroit peut-être assez difficile, pour ne rien trouver de bon dans mon Ode. Cela m'embarrasseroit, & l'autorité que vous avez sur moi pourroit produire en cette rencontre un aussi mauvais effet qu'elle en produit de bons en toutes les autres. Néantmoins comme il y a espérance que cette maladie ne durera pas, je vous enverrai demain une copie. Je crains encore que vos notes ne viennent tard.

Quoi qu'il en soit, je vais vous écrire par avance une Stance & demie. Ce n'est pas que je les croie les plus belles; mais c'est qu'elles sont sur l'entrée de la Reine.

(1) Qu'il vous faisoit beau voir en ce superbe jour,
Où sur un char conduit par la Paix & l'Amour,
Votre illustre beauté triompha sur mes rives !
Les discords après vous se voyoient enchaînés.
Mais helas ! que d'ames captives
Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés !

---

(1) Quoiqu'il paroisse si content de ces vers, il ne conserva pas les premiers. On lui critiqua apparemment *les discords*, mot qui lui plaisoit, & par lequel il vouloit imiter Malherbe. La Stance suivante est telle qu'elle subsiste aujourd'hui.

Tout l'or dont ſe vante le Tage,
Tout ce que l'Inde ſur ſes bords
Vit jamais briller de tréſors,
Sembloit être ſur mon rivage.
Qu'étoit-ce toutefois de ce grand appareil,
Dès qu'on jettoit les yeux ſur l'éclat non pareil
Dont vos ſeules beautés vous avoient entourée ?
Je ſais bien que Junon parut moins belle aux Dieux
Et moins digne d'être adorée,
Lorſqu'en nouvelle Reine, elle entra dans les cieux.

Peut-être trouverez-vous d'autres Strophes, qui ne vous paroîtront pas moins belles.

Je ne ſais ſi vous avez connoiſſance de quelques Lettres qui font un grand bruit. Elles ſont de M. le Cardinal de Rets. Je les ai vûes, mais en des mains dont je ne pouvois les tirer. On craint à Paris quelque choſe de plus fort, comme un Interdit. Cela paſſe ma portée. Adieu.



AU MESME.

A Paris le 8. *Septembre* 1660.

JE vous envoye mon Sonnet, (1) c'eſt-à-dire un nouveau Sonnet. Car je l'ai tellement changé hier au ſoir, que vous le méconnoîtrez. Mais je crois que vous ne l'en approuverez pas moins. En effet ce qui le rend méconnoiſſable, eſt ce qui vous le doit rendre plus agréable, puiſque je ne l'ai ſi defiguré que pour le rendre plus beau, & plus conforme aux regles que vous me preſcrivîtes hier, qui ſont les regles mêmes du Sonnet. Vous trouviez étrange que la fin fût une ſuite ſi différente du commencement. Cela me choquoit de même que vous. Car les Poëtes ont cela des hypocrites, qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conſcience ne les laiſſe jamais

(1) Il fit en même tems le Sonnet, que j'ai rapporté dans ſa vie, & qu'il appelle dans la Lettre ſuivante, ſon *triſte Sonnet*, à cauſe des réprimandes qui lui vinrent de Port-Royal, lorſqu'on y apprit qu'il faiſoit des Vers.

en repos. J'avois bien reconnu (1) ce défaut, quoique je fiſſe tout mon poſſible pour montrer que ce n'en étoit pas un : la force de vos raiſons étant ajoûtée à celle de ma conſcience a achevé de me convaincre. Je me ſuis rangé à la raiſon, & j'y ai auſſi rangé mon Sonnet. J'en ai changé la pointe, ce qui eſt le plus conſiderable dans ces ouvrages. J'ai fait comme un nouveau Sonnet : ma conſcience ne me reproche plus rien, & j'en prens un aſſez bon augure. Je ſouhaitte qu'il vous ſatisfaſſe de même.

J'ai lû toute la Callipédie, (2) & je l'ai admirée. Il me ſemble qu'on ne peut faire de plus beaux Vers Latins. Balzac diroit qu'ils ſentent tout-à-fait l'ancienne Rome, & la Cour d'Auguſte, & que le Cardinal du Perron les auroit lûs de bon cœur. Pour moi qui ne ſais pas ſi bien quel étoit le goût de ce Cardinal, & qui m'en ſoucie fort peu, je me contente de vous dire mon ſentiment. Vous trouverez dans cette Lettre pluſieurs ratures; mais vous les devez pardonner à un homme qui ſort de table. Vous ſavez que ce

(1 Le Sonnet paroît bien l'ouvrage d'un très-jeune homme; mais cette réflexion ſi juſte eſt remarquable dans un Poëte ſi jeune.

(2) Poëme Latin compoſé par Quillet.

n'eſt pas le tems le plus propre pour concevoir les choſes bien nettement ; & je puis dire avec autant de raiſon que l'Auteur de la Callipédie, qu'il ne faut pas ſe mettre à travailler ſitôt après le repas.

Nimirum crudam ſi ad læta cubilia portas
Perdicem, &c.

Mais il ne m'importe de quelle façon je vous écrive, pourvû que j'aie le plaiſir de vous entretenir ; de même qu'il me ſeroit bien difficile d'attendre après la digeſtion de mon ſouper, ſi je me trouvois à la premiere nuit de mes nôces. Je ne ſuis pas aſſez patient pour obſerver tant de formalités : cela eſt pitoyable de ſe priver d'un entretien pour trois ou quatre ratures. Mais M. Vitart monte à cheval, & il faut que je parte avec lui ; je vous écrirai plus au long une autrefois. *Vale & vive.*



AU MESME.

A Paris le 13. Septembre 1660.

POurquoi ne voulez-vous plus me venir voir, & aimez-vous mieux me parler par Lettres ? N'eſt-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité ſur moi, & que vous en conſerverez mieux la majeſté de l'Empire ? *Major è loginquo reverentia.* Croyez-moi, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de cette politique : vos raiſons ſont trop bonnes d'elles-mêmes, ſans être appuyées de ces ſecours étrangers. Votre préſence me ſeroit plus utile que votre abſence, car l'Ode étant preſque imprimée, vos avis arriveront trop tard.

Elle a été montrée à M. Chapelain : il a marqué quelques changemens à faire, je les ai faits, & j'étois très-embarraſſé pour ſavoir ſi ces changemens n'étoient point eux-mêmes à changer. Je ne ſavois à qui m'adreſſer. M. Vitart eſt rarement capable de donner ſon attention à quelque choſe. M. l'Avocat n'en donne pas beaucoup non plus à ces ſortes

de choſes. Il aime mieux ne voir jamais une piece, quelque belle qu'elle ſoit, que de la voir une ſeconde fois, ſi bien que j'étois près de conſulter, comme Malherbe, une vieille ſervante, ſi je ne m'étois apperçû qu'elle eſt Janſeniſte comme ſon maître, & qu'elle pourroit me déceler, (1) ce qui ſeroit ma ruine entiere: vû que je reçois encore tous les jours lettres ſur lettres, ou pour mieux dire, excommunications ſur excommunications, à cauſe de mon triſte Sonnet. Ainſi j'ai été obligé de m'en rapporter à moi ſeul de la bonté de mes Vers. Voyez combien votre préſence m'auroit fait de bien; mais puiſqu'il n'y a plus de reméde, il faut que je vous rende compte de ce qui s'eſt paſſé. Je ne ſais ſi vous vous y intéreſſez, mais je ſuis ſi accoutumé à vous faire part de mes fortunes, bonnes ou mauvaiſes, que je vous punirois moins que moi-même, en vous les taiſant.

M. Chapelain a donc reçû l'Ode avec la plus grande bonté du monde: tout malade qu'il étoit, il l'a retenue trois jours, & a fait des remarques par écrit, que j'ai fort bien ſuivies. M. Vitart n'a jamais été

(1) Cet endroit fait connoître combien il craignoit de déplaire à Port-Royal, où l'on ne vouloit point qu'il fît de Vers.

ſi aiſe qu'après cette viſite ; il me penſa confondre de reproches, à cauſe que je me plaignois de la longueur de M. Chapelain. Je voudrois que vous euſſiez vû la chaleur & l'éloquence avec laquelle il me querella. Cela ſoit dit en paſſant.

Au ſortir de chez M. Chapelain, il alla voir M. Perrault, contre notre deſſein, comme vous ſavez : il ne s'en put empêcher, & je n'en ſuis pas marri à préſent. M. Perrault lui dit auſſi de fort bonnes choſes, qu'il mit par écrit, & que j'ai encore toutes ſuivies, à une ou deux près, ou je ne ſuivrois pas Apollon lui même. (1) C'eſt la comparaiſon de Venus & de Mars qu'il récuſe, à cauſe que Venus eſt une proſtituée. Mais vous ſavez que quand les Poëtes parlent des Dieux, ils les traittent en Divinités, & par conſéquent comme des Etres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes, comme s'ils euſſent été des crimes, car aucun ne s'eſt aviſé de reprocher à Jupiter & à Venus leurs adultères ; & ſi cela étoit, il ne faudroit plus introduire les Dieux dans la Poëſie, vû qu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui

(1) Quelque docile qu'il fût, il avoit raiſon de ne pas l'être à cette critique pitoyable.

ne méritât d'être brûlé, ſi on leur faiſoit bonne juſtice.

Mais en un mot, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la Reine Marie à Venus, dans quatre Vers auſſi beaux qu'ils me ſont avantageux, puiſqu'il y parle de l'amour de Venus.

> Telle n'eſt point la Cytherée,
> Quand d'un nouveau feu s'allumant;
> Elle ſort pompeuſe & parée
> Pour la conquête d'un amant.

Voilà ce qui regarde leur cenſure: je ne vous dirai rien de leur approbation, ſinon que M. Perrault a dit que l'Ode étoit très-bonne, & voici les paroles de M. Chapelain, (1) que je vous rapporterai comme le texte de l'Evangile, ſans y rien changer. Mais auſſi *c'eſt M. Chapelain*, comme diſoit à chaque mot M. Vitart. *L'Ode eſt fort belle, fort poëtique, & il y a beaucoup de Stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repaſſe le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle piece.* Il a tant preſſé M. Vitart de lui en nommer l'Auteur, que M. Vitart veut à toute

(1) Chapelain étoit alors le ſouverain juge du Parnaſſe: jamais Poëte vivant n'a été en ſi grande vénération. *O quantùm eſt in rebus inane!*

force me mener chez lui. Il veut qu'il me voie. Cette vûe nuira bien ſans doute à l'eſtime qu'il a pû concevoir de moi.

Ce qu'il y a eu de plus conſidérable à changer, ç'a été une Stance entiere, qui eſt celle des Tritons. Il s'eſt trouvé que les Tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais ſeulement dans la mer. Je les ai ſouhaité bien des fois noyés tous tant qu'ils ſont, pour la peine qu'ils m'ont donnée. J'ai donc refait une autre Stance. Mais *Poi che da tutti i lati ho pieno il foglio*, adieu. Je ſuis, &c.

AU MESME.

A Babylone (1) *le 26. Janvier* 1661.

JE ſais que M. l'Avocat vous propoſa hier de me venir voir, & que cette propoſition vous effraya. Vous n'êtes pas d'humeur à quitter les Dames, pour al-

---

(1) Il étoit alors à Chevreuſe, comme je l'ai dit dans ſa Vie, & il date de Babylone par plaiſanterie, pour faire entendre qu'il y eſt captif, & qu'il s'y ennuie autant que les Juifs s'ennuyoient à Babylone.

ler voir des prisonniers. Dieu vous garde de l'être jamais. Je jure par toutes les divinitez qui président aux prisons (je crois qu'il n'y en a point d'autres que la Justice, ou Themis en termes de Poëtes) je jure donc par Themis, que je n'aurai jamais le moindre mouvement de pitié pour vous, & que je me changerai en pierre, comme Niobé, pour être aussi dur pour vous, que vous l'avez été pour moi; aulieu que M. l'Avocat ne sera pas plutôt dans un des plus noirs cachots de la Bastille (car un homme de sa conséquence ne sauroit jamais être prisonnier que d'Etat) il n'y sera pas plutôt, en vérité, que j'irai m'enfermer avec lui: & croyez que ma reconnoissance ira de pair avec mon ressentiment.

Vous vous attendez peut-être que je m'en vais vous dire que je m'ennuie beaucoup à Babylone, & que je vous dois reciter les lamentations que Jéremie y a autrefois composées. Mais je ne veux pas vous faire pitié, puisque vous n'en avez pas déja eûe pour moi; je veux vous braver au contraire, & vous montrer que je passe fort bien mon tems. Je vais au cabaret (1) deux ou trois fois le jour. Je commande

(1) C'étoit l'usage alors d'aller au cabaret, comme on va aujourd'hui au caffé.

à des Maçons, à des Vitriers, & à des Menuiſiers, qui m'obéiſſent aſſez exactement, & me demandent de quoi boire. Je ſuis dans la chambre d'un Duc & Pair; voilà pour ce qui regarde le faſte : car dans un quartier comme celui-ci, où il n'y a que des gueux, c'eſt grandeur que d'aller au cabaret. Tout le monde n'y peut aller.

J'ai des divertiſſemens plus ſolides, quoiqu'ils paroiſſent moins; je goute tous les plaiſirs de la vie ſolitaire : je ſuis tout ſeul, & je n'entens pas le moindre bruit : il eſt vrai que le vent en fait beaucoup, & méme juſqu'à faire trembler la maiſon; mais il y a un Poëte qui dit :

O quàm jucundum eſt recubantem audire ſuſurros
Ventorum, & ſomnos imbre juvante, ſequi!

Ainſi, ſi je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage; mais je vous aſſûre qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, & je crois que le Poëte vouloit parler de ces Zephirs flatteurs,

Che debattendo l'ali
Luſingano il ſonno dé mortali.

Je lis des Vers, je tache d'en faire; je lis les aventures de l'Arioſte, & je ne ſuis pas

moi-même ſans aventure. Une Dame me prit hier pour un Sergent. Venez me voir, nous irons au cabaret enſemble ; on vous prendra pour un Commiſſaire, & nous ferons trembler tout le quartier. Faites ce que vous voudrez, mais ne faites rien par pitié, car je ne vous en demande pas le moins du monde.

AU MESME.

VOus vous êtes fait, Monſieur, un terrible ennemi. M. de la Charles commença hier contre vous une harangue qui ne finira qu'avec ſa vie, ſi vous n'y donnez ordre, & que vous ne lui fermiez la bouche, par une Lettre d'excuſes, qui faſſe le même effet que cette miche dont Enée remplit la triple gueule de Cerbere. Pour moi dès que je le vis commencer, je n'attendis pas que l'exorde de la Harangue fût fini ; je crus que le ſeul parti que je devois prendre, c'étoit de m'enfuir, en diſant, *Monſieur a raiſon*, pour ne pas tomber dans cet inconvénient où me jetta autrefois le dur eſſai de ſa meurtriere éloquence.

J'étois à l'Hôtel de Babylone quand M. l'Avocat y apporta vos Lettres. Made-

moiſelle Vitart liſant que vous alliez prendre les eaux de Bourbon, ne pût s'empêcher de crier comme ſi vous étiez déja mort. Elle dit cela avec chaleur : M. Vitart s'en apperçût, prit la Lettre, & après s'être frotté les yeux,

Tre volto, & quatre e ſei leſſe lo ſcritto.

Et ayant regardé enſuite Mademoiſelle Vitart, il lui demanda *con il ciglio fieramente inarcato*, ce que tout cela vouloit dire : elle fut obligée de lui dire quelques mots à l'oreille, que je n'entendis pas.

Mais je fais réflexion que je ne vous parle point de votre Poëſie ; j'ai tort, je l'avoue, & je devrois conſidérer qu'étant devenu Poëte, vous êtes devenu ſans doute impatient ; c'eſt une qualité inſéparable des Poëtes, auſſi bien que des Amoureux, qui veulent qu'on laiſſe toutes choſes, pour ne leur parler que de leur paſſion & de leurs ouvrages. (1) Je ne vous parlerai point de votre amour : un homme auſſi délicat que vous ne ſauroit manquer d'avoir fait un beau choix, & je

(1) Il y a apparence que ce jeune homme, après s'être fait ſaigner, lui avoit envoyé des Vers qu'il avoit fait pour une Demoiſelle. C'eſt ſur ſon amour, ſa poëſie, & ſa ſaignée qu'il le plaiſante.

ſuis perſuadé que votre Belle mérite les adorations de tous tant que nous ſommes, puiſque vous l'avez jugée digne des vôtres, juſqu'à devenir Poëte pour elle. Cela me confirme de plus en plus que l'Amour eſt celui de tous les Dieux qui ſait mieux le chemin du Parnaſſe. Avec un ſi bon conducteur vous n'avez garde de manquer d'y être bien reçû : d'ailleurs les Muſes vous connoiſſoient déja de reputation, & ſachant que vous étiez bien venu parmi toutes les Dames, il ne faut point douter qu'elle ne vous ayent fait le plus obligeant accueil du monde.

Utque viro Phæbi chorus aſſurrexerit omnis.

Ils ne ſont pas ſeulement amoureux, la juſteſſe y eſt toute entiere. Néantmoins ſi j'oſe vous dire mon ſentiment ſur deux ou trois mots, celui de *radieux* eſt un peu trop antique pour un homme tout frais ſorti du Parnaſſe : j'aurois taché de mettre *impérieux*, ou quelque autre mot. J'aurois auſſi retranché ces deux Vers, *Ainſi ſi comme nous*, & le ſuivant ; ou je leur aurois donné un ſens, car il me ſemble qu'ils n'en ont point.

Vous m'accuſerez peut-être de trop d'inhumanité, de traiter ſi rudement les fils ainés de votre Muſe & de votre Amour;

je ne veux pas dire les fils uniques : la Muſe & l'Amour n'en demeureront pas là ; mais au moins cela vous doit faire voir réciproquement que je n'ai rien de caché pour vous, & que ce n'eſt point par flatterie que je vous loue, puiſque je prens la liberté de vous cenſurer. *Scito eum peſſimè dicere, qui laudabitur maximè.* En effet quand une choſe ne vaut rien, c'eſt alors qu'on la loue déméſurément, & qu'on n'y trouve rien à redire, parce que tout y eſt également à blâmer. Il n'en eſt pas de même de vos Vers ; ils ſont auſſi naturels qu'on le peut deſirer ; & vous ne devez pas plaindre le ſang qu'ils vous ont couté. Ne vous amuſez pas pourtant à vous épuiſer les veines, pour continuer à faire des Vers, (1) ſi ce n'eſt qu'à l'exemple de la femme de Seneque, vous ne vouliez témoigner la grandeur de votre amour ; mais je ne crois pas que les beaux yeux qui vous ont bleſſé, ſoient ſi ſanguinaires, & que ces marques de votre amour lui ſoient plus agréables, qu'une ſanté forte & robuſte.

M. du Chêne eſt votre ſerviteur. M. d'Houy eſt ivre, tant je lui ai fait boire de ſantés : & moi je ſuis tout à vous.

---

(1) On voit par pluſieurs traits, repandus dans ces Lettres, que celui qui les écrivoit étoit né railleur.

AU MESME.

A Paris le 3. Juin 1661.

M. l'Avocat vient de m'apporter une de vos Lettres, & veut abſolument que nous ſoyons réconciliés enſemble : je gagne trop à cette réunion pour m'y oppoſer. Auſſi bien comme les choſes imparfaites recherchent naturellement de ſe joindre avec les plus parfaites, je ſerois un monſtre dans la nature, ſi étant *creux* (1) comme je ſuis, je refuſois de me joindre & de m'attacher au ſolide, tandis que ce même ſolide tâche d'attirer à lui ce même creux,

Quod quoniam per ſe nequeat conſtare, neceſſe eſt
Hærere.

C'eſt de Lucrece qu'eſt cette maxime ; & c'eſt de lui que j'ai appris qu'il falloit me réunir avec M. l'Avocat. Et il faut bien

(1) Ces plaiſanteries ſur le mot de *creux* roulent ſur ce que M. l'Avocat avoit toujours ce mot à la bouche, pour dire inutile, frivole, &c.

que vous l'ayez lû aussi, car il me semble que la Lettre que vous avez écrite à ce grand partisan du solide, est toute pleine des maximes de mon Auteur. Il dit comme vous qu'il ne faut pas que tout soit tellement solide, qu'il n'y ait un peu de creux parmi nous.

Nec tamen undique corporeâ stipata tenentur
Omnia naturâ, namque est in rebus inane.

Mais sortons de cette matiere, qui elle-même est trop solide, & mêlons-y un peu de notre creux.

Avouez, M. que vous êtes pris, & que vous laisserez votre pauvre cœur à Bourbon. Je vois bien que ces eaux ont la même force que ces fameuses eaux de Bayes: c'est un lac célèbre en Italie, quand il ne le seroit que par les louanges d'Horace, & des autres Poëtes Latins. On y alloit en ce tems, & peut-être y va-t'on encore, comme vos semblables vont à Bourbon & à Forges. Ces eaux sont chaudes comme les vôtres, & il y a un Auteur qui en rapporte une plaisante raison. Je voudrois, pour votre satisfaction, que cet Auteur fût, ou Italien, ou Espagnol; mais la destinée a voulu encore que celui-ci fût Latin. Il parle donc du lac de Bayes, & voicice qu'il en dit à peu près.

C'eſt là qu'avec le Dieu d'amour
Venus ſe promenoit un jour.
Enfin ſe trouvant un peu laſſe
Elle s'aſſit ſur le gazon :
Mais ce mauvais petit garçon
Qui ne peut ſe tenir en place,
Lui répondit : C'a votre grace,
Je ne ſuis point las comme vous.
Venus ſe mettant en courroux,
Lui dit : Fripon, vous aurez ſur la joue.
Il fallut donc qu'il filât doux,
Et vînt s'aſſeoir à ſes genoux.
Cependant tous ſes petits freres,
Les Amours qu'on nomme vulgaires,
Peuple qu'on ne ſauroit nombrer,
Paſſoient le tems à folatrer.

Ce ſeroit le perdre à crédit que m'amuſer à vous faire le détail de tous leurs jeux : vous vous imaginez bien quels peuvent être les paſſe-tems d'une troupe d'enfans qui ſont abandonnés à leur caprice.

Vous jugez bien auſſi que les Jeux & les Ris
Dont Venus fait ſes favoris,
Et qui gouvernent ſon empire,
Ne manquoient pas de jouer & de rire.

A M. DE LA FONTAINE.

A Usez le 11. *Novembre* 1661. (1)

J'Ai bien vû du pays & j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens prirent congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de ſonger toujours autant à vous, que je faiſois lorſque nous nous voyions tous les jours.

Avant qu'une fievre importune
Nous fît courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne ſais pas ſous quelle conſtellation je vous écris préſentement, mais je vous aſſûre que je n'ai point encore fait tant de Vers depuis ma maladie. Je croyois mê-

(1) Le voici arrivé en Languedoc, d'où ſa premiere Lettre eſt adreſſée à la Fontaine. Il lui en avoit ſans doute écrit pluſieurs autres, mais on ne les a pas trouvées. L'Editeur des Œuvres poſthumes de la Fontaine, qui y a inſeré celle-ci, dit qu'on voit bien qu'elle eſt de ſa jeuneſſe; mais que de lui tout eſt précieux pour le public. J'en retranche cependant quelques endroits qui ſont inutiles.

me en avoir tout-à-fait oublié le métier. Seroit-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays, que sur les rives de la Seine ? Nous le reconnoîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose, que mon voyage a été plus heureux que je ne pensois. Notre compagnie étoit gaie : nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquois pas tous le soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit, ainsi j'ai toujours été bien couché ; & quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué, que si du quartier de Sainte Genevieve, j'avois été à celui de la rue Galande.

A Lyon je ne suis resté que deux jours, & je m'embarquai sur le Rhône avec deux Mousquetaires. Nous couchâmes à Vienne & à Valence. J'avois commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, & à n'être plus intelligible moi-même : ce malheur s'accrut à Valence, & Dieu voulut qu'ayant demandé à une Servante un pot-de-chambre, elle mit un réchaut sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, & ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaut. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un

interprette, qu'un Moſcovite en auroit beſoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'appercevoir que c'eſt un langage mêlé d'Eſpagnol & d'Italien, & comme j'entens aſſez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, & pour me faire entendre. Mais il arrive ſouvent que je perds toutes mes meſures, comme il arriva hier qu'ayant beſoin de petits clous à broquette pour ajuſter ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, & lui dis de m'achetter deux ou trois cens de broquettes, il m'apporta incontinent trois bottes d'alumettes.

Au reſte pour la ſituation d'Uſez, vous ſaurez qu'elle eſt ſur une montagne fort haute, & cette montagne n'eſt qu'un rocher continuel, ſi bien qu'en quelque tems qu'il faſſe, on peut aller à pied ſec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent ſont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuſes, car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, & je les mis dans ma bouche avec le plus grand apetit qu'on puiſſe avoir; mais Dieu me preſerve de ſentir jamais une amertume pareille à celle que je ſentis; j'en eus la bouche

toute perdue plus de quatre heures durant : & l'on m'a appris depuis qu'il falloit bien des lessives & des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beure, & j'apprehendois bien ce changement ; mais j'en ai gouté aujourd'hui dans les sausses, & sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile , qu'on ne sentiroit le meilleur beure de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, & vous pourrez me reprocher plus justement qu'on ne faisoit à un ancien Orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Je ne saurois m'empêcher de vous dire un mot des Beautés de cette province. Si le pays avoit un peu plus de délicatesse, & que les rochers y fussent un peu moins fréquens , on le prendroit pour un vrai pays de Cythere. Toutes les femmes y sont éclatantes , & s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde. Mais comme c'est la premiere chose dont on m'a dit de me donner de garde , je ne veux pas en parler davantage ; aussi-bien ce seroit profaner une maison de Bénéficier comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matiere. *Domus mea domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai

plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle; ſi je ne le puis être tout-à-fait, il faut du moins que je ſois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les Réguliers, (1) comme j'ai été loup avec vous, & avec les autres loups vos comperes. Adiouſias.

A. M. VITART.

A Uſez le 15. *Novembre* 1661.

IL y a aujourd'hui huit jours que je partis du Pont-Saint-Eſprit, & que je vins à Uſez, où je fus reçû de mon Oncle avec toute ſorte d'amitié. Il m'a donné une chambre auprès de lui, & il prétend que je le ſoulagerai un peu dans le grand nombre de ſes affaires; je vous aſſûre qu'il en a beaucoup. Non ſeulement il fait toutes celles du Diocèſe, mais il a même l'adminiſtration de tous les revenus du Chapitre, juſqu'à ce qu'il ait payé 80 mille livres de dettes où le Chapitre s'eſt engagé. Il s'y entend tout-à-fait, & il

(1) Il étoit chez ſon Oncle, Chanoine de Sainte Genevieve.

n'y a point de D. Côme (1) dans son affaire. Avec tout cet embarras, il a encore celui de faire bâtir. Il est fort fâché de ce que je n'ai point apporté de démissoire : il m'auroit déja mené à Avignon pour y prendre la tonsure, & la raison de cela, est que le Bénéfice qui viendra à vaquer est à sa nomination. Si vous pouviez me faire avoir un démissoire, vous m'obligeriez infiniment ; il faudra l'envoyer demander à Soissons. Au reste nous ne laisserons pas d'aller à Avignon, car mon Oncle veut m'acheter des livres, & il veut que j'étudie. Je ne demande pas mieux, & je vous assûre que je n'ai pas encore eû la curiosité de voir la ville d'Usez, ni quelque personne que ce soit. Il est bien aise que j'apprenne un peu de Théologie dans Saint Thomas, (2) & j'en suis tombé d'accord fort volontiers. Enfin je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut : il me témoigne toutes les tendresses possibles. Il me demande tous les jours mon Ode de la Paix, & non-seulement lui, mais tous les Chanoines m'en demandent. J'avois né-

(1) Moine dont il se plaint encore dans la suite, & qui le traversa dans la poursuite d'un Bénéfice.

(2) Un jeune Poëte devoit trouver cette lecture bien seche ; mais il n'aimoit que l'étude.

gligé d'en apporter des exemplaires : ſi vous en avez encore, je vous prie d'en faire bien couper les marges & de me les envoyer.

On me fait ici force careſſes, à cauſe de mon Oncle : il n'y a pas un Curé ni un maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne ſaurois répondre que par des reverences, car je n'entens pas le François de ce pays-ci, & on n'y entend pas le mien. Ainſi je tire le pied fort humblement, & je dis quand tout eſt fait, *Adiouſias*. Je ſuis marri pourtant de ne les point entendre; car ſi je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré. Je ſuis perdu ſi cela eſt, car en ce pays les civilités ſont encore plus en uſage qu'en Italie. Je ſuis épouvanté tous les jours de voir des villageois pied-nus, ou enſabotés (ce mot doit bien paſſer, puiſqu'*encapuchoné* a paſſé) qui font des révérences comme s'ils avoient appris à danſer toute leur vie : outre cela ils cauſent des mieux, & j'eſpere que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous aſſûre qu'on y eſt fin & délié. J'ai cru qu'il falloit vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici : une autrefois j'abuſerai moins de votre loiſir.

A M. LE VASSEUR.

A Usez le 24. Novembre 1661.

JE ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout-au-plus si vous avez maintenant reçû ma premiere Lettre. Mais je ne vous répons pas que dans huit jours je ne commence à gronder, si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie, & épargnez-vous à vous-même de grosses injures, que je pourrois bien vous dire dans ma mauvaise humeur. *Nam contemptus amor vires habet.*

J'ai été à Nîmes, & il faut que je vous en entretienne. Le chemin d'ici à Nîmes est plus diabolique mille fois que celui des diables à Nevers, & la rue d'Enfer, & tels autres chemins réprouvés; mais la Ville est assûrément aussi belle, & aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le Royaume. Il n'y a point de divertissemens qui ne s'y trouvent.

Suoni, canti, vestir, givochi, vivande,
Quanto può cor pensar, può chiéder bocca;

J'allai voir le feu de joie, qu'un homme de ma connoiſſance avoit entrepris. Les Jéſuites avoient fourni les deviſes, qui ne valoient rien du tout : ôtez cela, tout alloit bien. Mais je n'y ai pas pris aſſez bien garde, pour vous en faire le détail : j'étois détourné par d'autres ſpectacles. Il y avoit tout autour de moi des viſages qu'on voyoit à la lueur des fuſées, & dont vous auriez bien eû autant de peine à vous défendre que j'en avois. Il n'y en avoit pas une à qui vous n'euſſiez bien voulu dire ce compliment d'un galand du tems de Neron : *Ne faſtidias hominem peregrinum inter cultores tuos admittere : invenies religioſum, ſi te adorari permiſeris.* Mais pour moi je n'avois garde d'y penſer, je ne les regardois pas même en ſûrete, (1) j'étois en la compagnie d'un R. Pere de ce Chapitre, qui n'aimoit point fort à rire.

E parea più ch' alcun foſſe mai ſtato
Di conſcienza ſcrupuloſa è ſchiva.

Il falloit être ſage avec lui, ou du moins le faire. Voilà ce que vous auriez trouvé de beau dans Nîmes ; mais j'y trouvai

(1) Pluſieurs traits répandus dans ces Lettres font voir qu'il étoit dans ſa jeuneſſe, fort guai, & toujours fort ſage.

encore d'autres choſes qui me plurent fort, ſur tout les Arênes.

C'eſt un grand Amphithéatre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuſes pierres, longues de deux toiſes, qui ſe tiennent là depuis plus de ſeize cens ans ſans mortier, & par leur ſeule peſanteur. Il eſt tout ouvert en dehors par de grandes arcades, & en dedans ce ne ſont autour que de grands ſiéges où tout le peuple s'aſſeyoit pour voir les combats des bêtes, & des gladiateurs; mais c'eſt aſſez vous parler de Nîmes & de ſes raretés. Peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit; mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne? De vous dire qu'il fait ici le plus beau tems du monde: vous ne vous en mettez guère en peine. De vous dire qu'on doit cette ſemaine créer des Conſuls: cela vous touche fort peu. Cependant c'eſt une belle choſe de voir le compere Cardeur, & le Menuiſier Gaillard avec la robbe rouge, comme un préſident, donner des Arrêts, & aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

A propos de Conſuls, il faut que je vous parle d'un Echevin de Lyon, qui doit l'emporter ſur les plus fameux diſeurs de colibets. Je l'allai voir pour avoir un billet de ſortie; car ſans billet les

chaînes du Rhône ne ſe levent point. Il me fit mes dépêches fort gravement ; & après, quittant un peu cette gravité magiſtrale qu'on doit garder en donnant de telles Ordonnances, il me demanda, *Quid novi ? Que dit-on de l'affaire d'Angleterre ?* Je répondis qu'on ne ſavoit pas encore à quoi le Roi ſe réſoudroit. *A faire la guerre*, dit-il, *car il n'eſt pas parent du Pere Souffrant.* Je fis bien paroître que je ne l'étois pas non-plus : je lui fis la révérence, & le regardai avec un froid qui montroit bien la rage où j'étois de voir un grand quolibetier impuni. Je n'ai pas voulu en enrager tout ſeul, j'ai voulu que vous me tinſſiez compagnie, & c'eſt pourquoi je vous fais part de cette mauraderie. Enragez-donc, & ſi vous ne trouvez point de termes aſſez forts pour faire des imprécations, dites avec l'emphatiſte Brebeuf,

A qui, Dieux tout-puiſſans, qui gouvernez la terre ;
A qui reſervez-vous les éclats du tonnerre ?

Si vous ne vous hâtez de m'écrire, je vous ferai enrager encore par de ſemblables nouvelles. Adieu.

A MADEMOISELLE VITART.

A Usez le 26. Decembre 1661.

JE pensois bien me donner l'honneur de vous écrire, il y a huit jours, mais il me fut impossible de le faire ; je ne sais pas même si j'en pourrai venir à bout aujourd'hui. Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire. Il a été un tems que je le faisois assez exactement, & il ne me falloit pas beaucoup de tems pour faire une Lettre assez passable ; mais ce tems-là est passé pour moi. Il me faut suer sang & eau pour faire quelque chose qui mérite de vous l'adresser, encore sera-ce un grand hazard si j'y réussis. La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étois lors. Quand je songeois seulement que je n'étois qu'à quatorze ou quinze lieues de vous, cela me mettoit en train, & c'étoit bien autre chose quand je vous voyois en personne. C'étoit alors que les paroles ne me coutoient rien, & que je causois d'assez bon cœur ; aulieu qu'aujourd'hui je ne

vous vois qu'en idée, & quoique je ſonge aſſez fortement à vous, je ne ſaurois pourtant empêcher qu'il n'y ait 150 lieues entre vous & votre idée. Ainſi il m'eſt un peu plus difficile de m'échauffer, & quand mes Lettres ſeroient aſſez heureuſes pour vous plaire, que me ſert cela ? J'aimerois mieux recevoir un ſoufflet, ou un coup de poing de vous, (1) comme cela m'étoit aſſez ordinaire, qu'un grand-merci qui viendroit de ſi loin. Après tout il vous faut écrire, & il en faut revenir là ; mais que vous mander ? Sans mentir, je n'en ſais rien pour le préſent. Faites-moi une grace, donnez-moi tems juſqu'au premier ordinaire pour y ſonger, & je vous promets de faire merveille ; j'y travaillerai plutôt jour & nuit. Auſſi bien vous avez pluſieurs affaires ; vous avez à préparer le logis au Saint Eſprit, (2) qui doit venir dans huit jours à l'Hôtel de Luynes : travaillez-donc à le recevoir comme il mérite, & moi je travaillerai à vous écrire comme vous méritez. Comme ce n'eſt pas une petite entrepriſe, vous trouverez bon que je m'y prépare avec un peu plus de loiſir. Ne ſoyez point en

---

(1) Mademoiſelle Vitart étoit ſa couſine.
(2) M. le Duc de Chevreuſe.

colère de ce que j'ai tant tardé à m'acquitter de ce que je vous dois. C'eſt bien aſſez que je ſois ſi loin de votre préſence, ſans me bannir encore de votre eſprit.

A M. LE VASSEUR.

A Uſez le 28. Décembre 1661.

DIeu merci, voici de vos Lettres. Que vous en êtes devenu grand ménager ! J'ai vû que vous étiez libéral, & il ne ſe paſſoit guère de ſemaines, lorſque vous étiez à Bourbon, que vous ne m'écriviſſiez une fois ou deux, & non ſeulement à moi, mais à des gens même à qui vous n'aviez preſque jamais parlé, tant les Lettres vous coutoient peu. Maintenant elles ſont plus clair-ſemées, & c'eſt beaucoup d'en recevoir une en deux mois. J'étois très en peine de ce changement, & j'enrageois de voir qu'une ſi belle amitié ſe fût ainſi évanouie, *en dextra fideſque*, m'écriois-je,

E'l cor pien di ſoſpir parea un Mongibello,

Lors qu'heureuſement votre Lettre m'eſt

venu tirer de toutes ces inquiétudes, & m'a appris que la raiſon pourquoi vous ne m'écriviez pas, c'eſt que mes Lettres étoient trop belles. Qu'à cela ne tienne, Monſieur, il me ſera fort aiſé d'y remédier ; & il m'eſt ſi naturel de faire de méchantes Lettres, que j'eſpere, avec la grace de Dieu, venir bientôt à bout de n'en faire pas de trop belles. Vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre à l'avenir, & j'attens dès-à-préſent des réponſes par tous les ordinaires. Mais parlons plus ſérieuſement ; avouez que tout au contraire, vous croyez les vôtres trop belles, pour être ſi facilement communiquées à de pauvres Provinciaux comme nous. Vous avez raiſon, ſans doute, & c'eſt ce qui me fâche le plus, car il ne vous eſt pas aiſé, comme à moi, de faire de mauvaiſes Lettres, & ainſi je ſuis fort en danger de n'en guère recevoir.

Après tout ſi vous ſaviez la maniere dont je les reçois, vous verriez qu'elles ne ſont pas profanées pour tomber entre mes mains : car outre que je les reçois avec toute la vénération que méritent les belles choſes, c'eſt qu'elles ne me demeurent pas longtems, & elles ont le vice dont vous accuſez les miennes injuſtement, qui eſt de courir les rues : & vous diriez qu'en venant en Languedoc, elles

ſe veulent accommoder à l'air du pays ; elles ſe communiquent à tout le monde, & ne craignent point la médiſance : auſſi ſavent-elles bien qu'elles en ſont à couvert : chacun les veut voir, & on ne les lit pas tant pour apprendre des nouvelles, que pour voir la façon dont vous les ſavez débiter.

Continuez-donc, s'il vous plaît, ou plutôt commencez tout de bon à m'écrire, quand ce ne ſeroit que par charité. Je ſuis en danger d'oublier bientôt le peu de François que je ſais ; je le déſapprens tous les jours, & je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui eſt auſſi peu François que le bas Breton. (1)

Ipſe mihi videor jam dediciſſe Latinè,
Nam didici Geticè Sarmaticèque loqui.

J'ai cru qu'Ovide vous faiſoit pitié quand vous ſongiez qu'un ſi galant homme que lui étoit obligé à parler Scythe, lorſqu'il étoit relegué parmi ces barbares : cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût ſi à

(1) Ces plaintes, l'exactitude de l'ortographe de ces Lettres écrites à la hâte, les coups de crayon qu'on trouve de lui ſur les Remarques & le Quinte-Curce de Vaugelas, prouvent combien il avoit à cœur de bien poſſéder la langue Françoiſe.

plaindre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élégance Romaine, qu'il ne la pouvoit jamais oublier ; & quand il seroit revenu à Rome après un exil de vingt années, il auroit toujours fait taire les plus beaux esprits de la Cour d'Auguste : au lieu que n'ayant qu'une petite teinture du bon François, je suis en danger de tout perdre en moins de six mois, & de n'être plus intelligible si je reviens jamais à Paris. Quel plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus grand paysan du monde ? Vous ferez bien mieux de m'entretenir un peu dans le langage qu'on parle à Paris : vos Lettres me tiendront lieu de livres & d'Académie.

Mais à propos d'Académie, que le pauvre Pelisson est à plaindre, & que la Conciergerie est un méchant poste pour un bel esprit ! Tous les beaux esprits du monde ne devroient-ils pas faire une solemnelle députation au Roi pour demander sa grace ? Les Muses elles-mêmes ne devroient-elles pas se rendre visibles, afin de solliciter pour lui ?

Nec vos, Pierides, nec stirps Latonia, vestro
Docta Sacerdoti turba tulistis opem ?

Mais on voit peu de gens que la protection des Muses ait sauvés des mains de la

Juſtice : il eût mieux valu pour lui qu'il ne ſe fût jamais mêlé que de belles choſes, & la condition de Roitelet en laquelle il s'étoit métamorphoſé,lui eût été bien plus avantageuſe que celle de Financier. Cela doit apprendre à M. l'Avocat (1) que le ſolide n'eſt pas toujours le plus ſûr, puiſque M. Peliſſon ne s'eſt perdu que pour l'avoir préféré au creux : & ſans mentir, quoiqu'il faſſe bien creux ſur le Parnaſſe, on y eſt pourtant plus à ſon aiſe que dans la Conciergerie : & il n'y a point de plaiſir d'avoir place dans les hiſtoires tragiques, duſſent-elles être écrites de la main de M. Peliſſon lui même.

Je ſalue M. l'Avocat, & je differe de lui écrire, afin de laiſſer un peu paſſer ce reſte de mauvaiſe humeur, que ſa maladie lui a laiſſée, & qui lui feroit peut-être maltraiter les Lettres que je lui enverrois. Il n'y a point de plaiſir d'écrire à des gens qui ſont encore dans les remèdes, & c'eſt trop expoſer des Lettres. Je ſalue très-humblement toute votre maiſon, *ipſa ante alias pulcherrima Dido.*

Nous ſavons la naiſſance du Dauphin. J'aurois peut-être chanté quelque choſe

(1) Il en veut toujours à ce M. l'Avocat, qui avoit ſans ceſſe à la bouche le mot de *creux*.

de nouveau ſur cette matiere, ſi j'euſſe été à Paris; mais ici je n'ai pû chanter rien que le *Te Deum*. Mandez-moi, s'il vous plaît, qui aura le mieux réuſſi de tous les chantres du Parnaſſe. Je ne doute pas qu'ils n'employent tout le crédit qu'il ont auprès des Muſes, pour en recevoir de belles & magnifiques inſpirations. Si elles continuent à vous favoriſer, comme elles avoient commencé à Bourbon, faites quelque choſe.

Incipe, ſi quid habes; & te fecere Poëtam
Pierides.

A M VITART.

A Uſez le 17. & 24. Janvier 1662.

LEs plus beaux jours que vous donne le printems, ne valent pas ceux que l'hyver nous laiſſe ici: & jamais le mois de Mai ne vous paroît ſi agréable, que l'eſt pour nous le mois de Janvier.

Le Soleil eſt toujours riant
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde,
Juſqu'à ce que ſon char ſoit deſcendu dans l'onde.

La vapeur des brouillards ne voile point les cieux
Tous les matins un vent officieux
En écarte toutes les nues ;
Ainſi nos jours ne ſont jamais couverts ;
Et dans le plus fort des hyvers,
Nos campagnes ſont revétues
De fleurs, & d'arbres toujours verds.

Les ruiſſeaux reſpectent leurs rives,
Et leurs Nayades fugitives
Sans ſortir de leur lit natal
Errent paiſiblement, & ne ſont point captives
Sous une priſon de criſtal.

Tous nos oiſeaux chantent à l'ordinaire ;
Leurs goſiers n'étant point glacés,
Et n'étant pas forcés
De ſe cacher ou de ſe taire,
Ils font l'amour en liberté
L'hyver comme l'été.

Enfin lorſque la nuit a déployé ſes voiles,
La lune au viſage changeant
Paroît ſur un trône d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles.
Le Ciel eſt toujours clair tant que dure ſon cours,
Et nous avons des nuits plus belles que vos jours.

J'ai fait une aſſez longue poſe en cet endroit, parce que lorſque j'écrivois ces

Vers, il y a huit jours, la chaleur de la Poëſie m'emporta ſi loin, que je ne m'apperçus pas qu'il étoit trop tard pour porter mes Lettres à la poſte. Je recommence aujourd'hui 24. Janvier : mais il eſt arrivé un aſſez plaiſant changement, car en reliſant mes Vers, je reconnois qu'il n'y en a pas un de vrai. Il ne ceſſe de pleuvoir depuis trois jours, & l'on diroit que le tems a juré de me faire mentir. J'aurois autant de ſujet de faire une deſcription du mauvais tems, comme j'en ai fait une du beau ; mais j'ai peur que je ne m'engage encore ſi avant, que je ne puiſſe achever cette Lettre que dans huit jours, auquel tems peut-être, le ciel ſe ſera remis au beau. Je n'aurois jamais fait ; cela m'apprend que cette maxime eſt bien vraie, *la vita al fin, il di loda la ſera.*

Cette ville eſt la plus maudite ville du monde ; ils ne travaillent à autre choſe qu'à ſe tuer tous tant qu'ils ſont, ou à ſe faire pendre : il y a toujours ici des Commiſſaires ; cela eſt cauſe que je n'y veux faire aucune connoiſſance, puiſqu'en faiſant un ami, je m'attirerois cent ennemis : ce n'eſt pas qu'on ne m'ait preſſé pluſieurs fois, & qu'on ne me ſoit venu ſolliciter, moi indigne, de venir dans les compagnies ; car on a trouvé

mon Ode (1) chez une Dame de la ville, & on eſt venu me ſaluer comme Auteur : mais tout cela ne ſert de rien, *mens immota manet.* Je n'aurois jamais cru être capable d'une ſi grande ſolitude : & vous-même n'aviez jamais tant eſperé de ma vertu.

Je paſſe tout le tems avec mon oncle, avec ſaint Thomas & Virgile ; je fais force extraits de Théologie, & quelques-uns de Poëſie. Voilà comme je paſſe le tems, & je ne m'ennuie pas, ſur-tout quand j'ai reçû quelques Lettres de vous ; elle me ſert de compagnie pendant deux jours.

Mon oncle a toute ſorte de bons deſſeins pour moi ; mais il n'en a point encore d'aſſûré, parce que les affaires du Chapitre ſont encore incertaines. J'attens toujours un démiſſoire. Cependant il m'a fait habiller de noir depuis les pieds juſqu'à la tête. La mode de ce pays eſt de porter un drap d'Eſpagne qui eſt fort beau, & qui coute 23 livres ; il m'en a fait faire un habit. J'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville. Il attend toujours l'occaſion de me pourvoir de quelque choſe, & ce ſera alors

---

(1) *La Nimphe de la Seine.*

que je tâcherai de payer une partie de mes dettes, si je puis, car je ne puis rien faire avant ce tems. Je me remets devant les yeux toutes les importunités que vous avez reçûes de moi : j'en rougis à l'heure que je vous parle, *erubuit puer, salva res est*. Mais mes affaires n'en vont pas mieux, & cette sentence est bien fausse, si ce n'est que vous vouliez prendre cette rougeur pour reconnoissance de tout ce que je vous dois, dont je me souviendrai toute ma vie.

A MADEMOISELLE VITART.

A Usez le 24. Janvier 1662.

CE billet n'est qu'une continuation de promesses, & une nouvelle obligation. Je m'étois engagé de vous écrire une Lettre raisonnable, & après quinze jours d'intervale, je suis si malheureux que de n'y pouvoir satisfaire encore aujourd'hui, & je suis obligé de remettre à un autre jour. Toutes ces remises ne sont pour moi qu'un surcroit de dettes dont il me sera fort difficile de m'acquitter : car vous attendez peut-être de recevoir quelque

choſe de beau, puiſque je prens tant de tems pour m'y préparer. Ayez la charité de perdre cette opinion, & de vous attendre plutôt à être fort mal payée, car je vous ai déja avertie que je ſuis un très-mauvais payeur. Quand je n'étois pas ſi loin de vous, je vous payois aſſez bien, ou du moins je le pouvois faire, car vous me fourniſſiez aſſez libéralement de quoi m'acquitter envers vous : j'entens de paroles ; vous êtes trop riche, & moi trop pauvre pour vous pouvoir payer d'autre choſe. Cela veut dire

Que j'ai perdu tout mon cacquet,
Moi qui ſavois fort bien écrire,
Et jaſer comme un perroquet.

Mais quand je ſaurois encore jaſer des mieux, il faut que je me taiſe à préſent : le meſſager va partir, & il ne faut pas faire attendre le meſſager d'une grande ville comme eſt Uſez. Pardonnez-donc, & attendez encore huit jours.



A LA MESME.

A Usés le 31. Janvier.

Que votre colère est charmante,
Belle & généreuse Amarante!
Qu'il vous sied bien d'être en courroux!
Si les Graces jamais se mettoient en colère,
Le pourroient-elles faire
De meilleure grace que vous?

Je confesse sincerement
Que je vous avois offensée,
Et cette cruelle pensée
M'étoit un horrible tourment.
Mais depuis que vous-même en avez pris vengeance,
Un si glorieux châtiment
Me paroît une récompense.

Les reproches même sont doux,
Venant d'une bouche si chere;
Mais si je méritois d'être loué de vous,
Et que je fusse un jour capable de vous plaire,
Combien ferois-je de jaloux!

Je m'en vais donc faire tout mon possible pour venir à bout d'un si grand dessein.

Je ſerai heureux ſi vous pouvez vous louer de moi avec autant de juſtice que vous vous en plaignez : & je ferois de mon côté un fort bel ouvrage, ſi je ſavois dire vos vertus avec autant d'eſprit, que vous dites les miennes. Je ne vous accuſerai point de me flatter, vous les dites au naïf. Je me figure que vous parlez de même à M. le Vaſſeur, & que vous ſavez également peindre cet amoureux, admirant le portrait de ſa Belle.

Je me l'imagine en effet,
Tout languiſſant & tout défait,
Qui gémit & ſoupire aux pieds de cette image.
Il contemple ſon beau viſage,
Il admire ſes mains, il adore ſes yeux,
Il idolâtre tout l'ouvrage.
Puis comme ſi l'Amour le rendoit furieux ;
Je l'entens s'écrier : Que cette image eſt belle !
Mais que la Belle même eſt bien plus belle qu'elle !
Le peintre n'a bien imité
Que ſon inſenſibilité.

J'ai peine à croire que vous ayez aſſez de puiſſance pour rompre ce charme, vous qui étiez accoutumée à le charmer lui-même autrefois, auſſi-bien que beaucoup d'autres. Poſſédé comme il l'eſt de cette idée, il ne faut pas s'étonner s'il a

voulu marier M. d'Houy à une fille hydropique : il n'y penſoit pas, à moins qu'il n'ait voulu marier l'eau avec le vin.

On m'a mandé que ma tante Vitart étoit allée à Chevreuſe ; je crois qu'elle ne ſe repoſera pas de longtems, ſi elle attend que vous vous repoſiez toutes. Peut-être qu'autrefois je n'en aurois pas tant dit impunément ; mais je ſuis à couvert des coups : vous pouvez néantmoins vous adreſſer à mon Lieutenant M. d'Houy ; il ne tiendra pas cette qualité à déshonneur.

Vous m'avez mis en train, comme vous voyez, & vos Lettres ont ſur moi la force qu'avoit autrefois votre vûe : mais je ſuis obligé de finir plutôt que je ne voudrois, parce que j'ai encore cinq Lettres à écrire. J'eſpere que vous me donnerez, en vertu de ces cinq Lettres, la permiſſion de finir, & en vertu de la ſoumiſſion & du reſpect que j'ai pour vous, la permiſſion de me dire votre paſſionné ſerviteur.

Vous m'excuſerez ſi j'ai plus brouillé de papier à dire de méchantes choſes, que vous n'en aviez employé à écrire les plus belles choſes du monde.

A M. LE VASSEUR.

A Uzés le 3. Février 1662.

J'Avoue que ma réponſe ne vient que huit jours après votre Lettre : mais à quoi bon m'excuſer pour un délai de huit jours ? Vous ne faites point tant de cérémonies quand vous avez été deux mois ſans ſonger ſeulement ſi je ſuis au monde. C'eſt aſſez pour vous de dire froidement que vous avez perdu la moitié de votre eſprit depuis que je ne ſuis plus en votre compagnie. Mais à d'autres, il faudroit que j'euſſe perdu tout le mien, ſi je recevois de telles galanteries en payement. Je ſais ce qui vous occupe ſi fort, & ce qui vous fait oublier de pauvres étrangers comme nous. *Amor non talia curat* : oui c'eſt cela même qui vous occupe.

Amor che ſolo, i cor leggiadri inveſce.

Et je ne m'étonne pas qu'un cœur ſi tendre que le vôtre, & ſi diſpoſé à recevoir les douces impreſſions de l'amour, ſoit enchanté d'une ſi belle perſonne.

Socrate s'y trouveroit pris,
Et malgré sa philosophie
Il feroit ce qu'a fait Paris;
Et le feroit toute sa vie.

Je n'ai pas peur que vous vous lassiez de voir tant de Vers dans une seule Lettre. *Te amor nostri, Poëtarum amantem reddidit.*

Loin de trouver à redire à votre amour, je vous loue d'un si beau choix, & d'aimer avec tant de discernement, s'il peut y avoir du discernement en amour. Vous êtes bien éloigné de vous ennuyer comme moi : l'Amour vous tient bonne compagnie. Il ne me fait pas tant d'honneur, quoique j'aie assez besoin de compagnie en ce pays; mais j'aime mieux être seul que d'avoir un hôte si dangereux.

Je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin : le sens commun y est rare, & la fidélité n'y est point du tout : il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme : aussi quoiqu'on m'ait souvent pressé d'aller en compagnie, je ne me suis point encore produit; il n'y a ici personne pour moi. *Non homo, sed littus, atque aer, & solitudo mera.* Jugez si vos Lettres

ſeront bien reçûes : mais vous êtes attaché ailleurs.

Il cor preſo ivi come peſce à l'hamo.

AU MESME.

Le 28. *Mars* 1662.

ON ne parle ici que de la merveilleuſe conduite du Roi, du grand ménage de M. Colbert, & du procès de M. Fouquet : cependant vous ne m'en mandez rien du tout ; mais pour vous dire le vrai, j'aime encore mieux que vous me mandiez de vos nouvelles particulieres.

J'ai eu tout le loiſir de lire l'Ode de M. Perraut : auſſi l'ai-je relûe pluſieurs fois, & néantmoins j'ai eu bien de la peine à y reconnoître ſon ſtyle, & je ne croirois pas encore qu'elle fût de lui, ſi vous ne m'en aſſûriez. Il m'a ſemblé que je n'y trouvois point cette facilité naturelle qu'il avoit à s'exprimer ; je n'y ai point vû, ce me ſemble, aucune trace d'un eſprit auſſi net que le ſien m'a toujours paru, & j'euſſe gagé que cette Ode avoit été taillée comme à coups de marteau, par un homme qui

n'avoit jamais fait que de méchans Vers. Mais je crois que l'esprit de M. Perraut est toujours le même, & que le sujet seulement lui a manqué, car en effet il y a longtems que Ciceron a dit, que c'étoit une matiere bien sterile que l'éloge d'un enfant, en qui l'on ne pouvoit louer que l'espérance, & toutes ces espérances sont tellement vagues, qu'elles ne peuvent fournir des pensées solides. Mais je m'oublie ici, & je ne songe pas que je dis cela à un homme qui s'y entend mieux que moi. Si je juge mal, & que mes pensées soient éloignées des vôtres, remettez cela sur la barbarie de ce pays, & sur ma longue absence de Paris, qui m'ayant séparé de vous, m'a peut-être entierement privé de la bonne connoissance des choses.

Je vous dirai pourtant encore qu'il y a un endroit où j'ai reconnu M. Perraut ; c'est lorsqu'il parle de Josué, & qu'il amène là l'Ecriture sainte. Je lui ai dit une fois qu'il mettoit trop la Bible en jeu dans ses Poësies ; mais il me dit qu'il la lisoit fort, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en inserer quelque passage. Pour moi je crois que la lecture en est fort bonne, mais que la citation convient mieux à un Prédicateur qu'à un Poëte.

Je vous envoie ma piece, (1) dont on approuve le deſſein, & la conduite. Je n'oſe dire qu'elle eſt bien, que vous ne me l'ayez mandé : écrivez-moi en détail ce que vous jugerez des Graces, des Amours, & de toute la Cour de Venus qui y eſt dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites point l'auteur : mon nom fait tort à tout ce que je fais ; mais montrez-moi ce que c'eſt qu'un ami, (2) en me découvrant tout votre cœur.

AU MESME.

Le 30. Avril.

JE ne vous demandois pas des louanges quand je vous ai envoyé le petit ouvrage des *bains de Venus*, mais je vous demandois votre ſentiment ; cependant vous vous étes contenté de dire comme ce

(1) C'eſt la piece dont il eſt parlé dans la Lettre ſuivante, & qu'il avoit intitulée *les bains de Venus*, piece très-inconnue, & qu'il a ſans doute ſupprimée dans la ſuite.

(2) On voit avec quelle ardeur il ſouhaite un Critique ſincere de ſes ouvrages : il le trouva bientôt, en faiſant connoiſſance avec Boileau.

flatteur d'Horace, *Pulchrè*, *benè*, *rectè* : & Horace dit fort bien qu'on loue ainſi les méchants ouvrages, parce qu'il y a tant de choſes à réprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner. Vous m'avez traité de la ſorte, & vous me louez comme un vrai demi-auteur, qui a plus de mauvais endroits que de bons : ſoyez un peu plus équitable, ou plutôt ne ſoyez pas ſi pareſſeux ; vous avez peur de tirer une Lettre en longueur.

Vous me ſoupçonnez d'amour : croyez que ſi j'avois reçû quelque bleſſure en ce pays, je vous la découvrirois naïvement, & je ne pourrois pas même m'en empêcher. Vous ſavez que les bleſſures du cœur demandent toujours quelque confident, à qui on puiſſe s'en plaindre, & ſi j'en avois une de cette nature, je ne m'en plaindrois jamais qu'à vous ; mais Dieu merci je ſuis libre encore, (1) & ſi je quittois ce pays, je reporterois mon cœur auſſi ſain & auſſi entier que je l'ai apporté : je vous dirai pourtant une aſſez plaiſante rencontre à ce ſujet.

Il y a ici une Demoiſelle fort bien faite, & d'une taille fort avantageuſe ; elle

(1) C'eſt ce qu'il a pû toujours dire, malgré la vivacité de ſon caractère : l'amour de l'étude l'a ſauvé des dangers.

paſſe pour une des plus ſages, & je connois beaucoup de jeunes gens qui ſoupirent pour elle du fonds de leur cœur. Je ne l'avois jamais vûe que de cinq ou ſix pas, & je l'avois toujours trouvé fort belle; ſon teint me paroiſſoit vif & éclatant, les yeux grands & d'un beau noir. J'en avois toujours quelque idée aſſez tendre & aſſez approchante d'une inclination; mais je ne la voyois qu'à l'Egliſe, car je ſuis très-ſolitaire. Enfin je voulus voir ſi je n'étois point trompé dans l'idée que j'avois d'elle, & j'en trouvai une occaſion fort honnête. Je m'approchai d'elle & lui parlai : je n'avois d'autre deſſein que de voir quelle réponſe elle me feroit; elle me répondit d'un air fort doux & fort obligeant: mais en l'enviſageant je fus fort interdit, je remarquai ſur ſon viſage des taches, comme ſi elle relevoit de maladie, & cela changea bien mes idées; je fus bien aiſe de cette rencontre, qui ſervit du moins à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude : car je m'étudie maintenant à vivre un peu plus raiſonnablement, (1) & à ne me pas laiſſer

(1) Ce qu'il dit ici, & ce qui ſuit, fait voir que quoique fort jeune, il penſoit ſolidement, connoiſſoit le danger des paſſions, l'avantage de l'étude, & la néceſſité d'apprendre à ſe contraindre.

emporter à toutes ſortes d'objets. Je commence mon noviciat, cependant je vois que je n'ai plus à prétendre ici que quelque chapelle de 20 ou 25 écus; voyez ſi cela vaut la peine que je prens : néanmoins je ſuis réſolu de mener toujours le méme train de vie, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'on me retire pour quelque meilleure eſpérance. Je gagnerai cela du moins, que j'étudierai davantage, & que j'apprendrai à me contraindre, ce que je ne ſavois point du tout.

Je ne ſais ſi mon malheur nuira encore à la négociation qu'on entreprend pour le Bénéfice d'Ouchies; il ſemble que je gâte toutes les affaires où je ſuis intéreſſé. Quoi qu'il en ſoit, croyez que ſi l'on me procure quelque choſe, *Urbem quam ſtatuo veſtra eſt.*

A MADEMOISELLE VITART.

Le 15. *Mai* 1662.

JE ſuis donc tout-à-fait diſgracié auprès de vous : depuis plus de trois mois, vous n'avez pas donné la moindre marque que vous me connoiſſiez ſeulement. Pour

quelle raiſon votre bonne volonté s'eſt-elle ſitôt éteinte ? Je fondois ma plus grande conſolation ſur les Lettres que je pourrois recevoir quelquefois de vous, & une ſeule par mois auroit ſuffi pour me tenir dans la meilleure humeur du monde, & dans cette belle humeur, je vous aurois écrit mille belles choſes : les vers ne m'auroient rien couté, & vos Lettres m'auroient inſpiré un génie extraordinaire ; c'eſt pourquoi ſi je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que vous allez paſſer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie : je ne m'attens pas à les paſſer ſi à mon aiſe.

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verds & les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude :
Je chercherai la ſolitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me ſeront les plus doux.

Excuſez ſi je ne vous écris pas davantage : en l'état où je ſuis je ne ſaurois vous écrire que pour me plaindre, & c'eſt un ſujet qui ne vous plairoit pas ; donnez-moi lieu de vous remercier, & je m'étendrai plus volontiers ſur cette matiere, auſſi bien je ne vous demande pas des

choſes trop déraiſonnables, ce me ſemble, en vous priant d'écrire une ou deux lignes par charité. Vous écrivez ſi bien & ſi facilement, quand vous voulez. Tout iroit bien pour moi, ſi vous me vouliez autant de bien que vous m'en pourriez faire, comme au contraire je ne puis vous témoigner le reſpect que j'ai pour vous, autant que je le voudrois bien.

A M. LE VASSEUR.

A Uzès le 16. *Mai* 1662.

QUoique je me plaiſe beaucoup à cauſer avec vous, je ne le puis faire néanmoins fort au long, car j'ai eu cette après-dînée une viſite d'un jeune homme de cette ville fort bien fait, mais paſſionément amoureux. Vous ſaurez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amours médiocres : toutes les paſſions y ſont demeſurées, & les eſprits de cette ville, (1)

---

(1) On ne doit attribuer la maniere peu avantageuſe dont il parle dans ces Lettres de la ville d'Uzès, qu'à la vivacité d'un jeune homme qui s'ennuyoit dans un lieu ſi éloigné de Paris.

qui ſont aſſez legers en d'autres choſes, s'engagent plus fortement dans leurs inclinations qu'en aucun autre pays du monde. Cependant, excepté trois ou quatre perſonnes qui ſont belles, on n'y voit preſque que des beautés fort communes. La ſienne eſt des premieres; il m'en eſt venu parler fort au long, & m'a montré des lettres, des diſcours, & même des vers, ſans quoi ils croyent que l'amour ne ſauroit aller. Cependant j'aimerois mieux faire l'amour en bonne proſe, que de le faire en méchans vers; mais ils ne peuvent s'y réſoudre, & ils veulent être Poëtes, à quelque prix que ce ſoit. Pour mon malheur ils croyent que j'en ſuis un, & ils me font juge de tous leurs ouvrages. Vous pouvez croire que je n'ai pas peu à ſouffrir, car le moyen d'avoir les oreilles battues de tant de mauvaiſes choſes, & d'être obligé de dire qu'elles ſont bonnes? J'ai un peu appris à me contraindre, & à faire beaucoup de révérences & de complimens à la mode de ce pays-ci. Adieu, mon cher ami, & comme dit l'Eſpagnol, *antes muerto que mudado.*

A M. VITART.

A Uzés le 16. Mai 1662.

JE ne vous renouvelle point les protestations d'étre honnête-homme & très-reconnoissant ; vous avez assez de bonté pour n'en point douter ; je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'envoyer un démissoire ; je ne l'aurois jamais eu, si je ne l'eusse reçû que de D. Côme : ses misérables Lettres font perdre toute espérance à mon oncle.

J'écrirai à ma tante la Religieuse, puisque vous le voulez : si je ne l'ai point encore fait, vous devez m'excuser, & elle aussi : car que puis-je lui mander ? C'est bien assez de faire ici l'hypocrite, sans le faire encore par Lettres, où il ne faut parler que de dévotion, & ne faire autre chose que de se recommander aux prieres. Ce n'est pas que je n'en aye bon besoin, (1)

(1) On voit un jeune homme un peu éloigné de la dévotion, mais dont le cœur n'est pas gâté. Il sent bien qu'il a tort, & c'est pour cela qu'il a de la répugnance à écrire à sa tante de Port-Royal.

mais je voudrois qu'on en fît pour moi ſans être obligé d'en tant demander. Si Dieu veut que je ſois Prieur, j'en ferai pour les autres autant qu'on en aura fait pour moi.

On tache ici de me débaucher pour me mener en compagnie. Quoique je n'aime pas à refuſer, je me tiens pourtant ſur la négative, & je ne ſors point; je m'en conſole avec mes livres : comme on ſait que je m'y plais, on m'en apporte tous les jours, de Grecs, d'Eſpagnols, & de toutes les langues. Pour la compoſition, je ne puis m'y mettre. *Aut libris me delecto, quorum habeo feſtivam copiam*; *aut te cogito. A ſcribendo prorſus abhorret animus.* Cicéron mandoit cela à Atticus; mais j'ai une raiſon particuliere de ne point compoſer; je ſuis trop embarraſſé du mauvais ſuccès de mes affaires, & cette inquiétude ſeche toutes les penſées de Vers.



AU MESME.

Le 30. Mai.

MOn oncle, qui veut traiter ſon Evêque dans un grand appareil, eſt allé à Avignon pour acheter ce qu'on ne pourroit trouver ici, & il m'a laiſſé la charge de pourvoir cependant à toutes choſes. J'ai de fort beaux emplois, comme vous voyez, & je ſais quelque choſe de plus que manger ma ſoupe, puiſque je la ſais faire apprêter. J'ai appris ce qu'il faut donner au premier, au ſecond, & au troiſiéme ſervice, les entremêts qu'il y faut mêler, & encore quelque choſe de plus: car nous prétendons faire un feſtin à quatre ſervices, ſans compter le deſſert. J'ai la tête ſi remplie de toutes ces belles choſes, que je vous en pourrois faire un long entretien; mais c'eſt une matiere trop creuſe ſur le papier, outre que n'étant pas bien confirmé dans cette ſcience, je pourrois bien faire quelque pas de clerc, ſi j'en parlois encore longtems.

Je vous prie de m'envoyer les Lettres Provinciales. Nos Moines ſont de ſots

ignorans, qui n'étudient point du tout; auſſi je ne les vois jamais, & j'ai conçû une certaine horreur pour cette vie fainéante de Moines, que je ne pourrai pas bien diſſimuler. Pour mon oncle il eſt fort ſage, fort habile homme, peu Moine, & grand Théologien. On parle beaucoup d'un Evêque qui eſt adoré dans cette province. M. le Prince de Conti (1) va faire ſes Pâques chez lui.

Je vous dirai une petite hiſtoire aſſez étrange. Une jeune fille d'Uzés, qui logeoit aſſez près de chez nous, s'empoiſonna hier elle-même, avec de l'arſenic, pour ſe vanger de ſon pere, qui l'avoit querellée trop rudement : du reſte elle étoit très-ſage. Telle eſt l'humeur des gens de ce pays-ci; ils portent les paſſions au dernier excès.

Je ſuis fort ſerviteur de la belle Manon,
Et de la petite Nanon,
Car je crois que c'eſt là le nom
Dont on nomma votre ſeconde :
Et je ſalue auſſi ce beau petit mignon
Qui doit bientôt venir au monde.

---

(1) Il étoit Gouverneur du Languedoc.



AU MESME.

Le 6. Juin.

MOn oncle eſt encore malade, ce qui me touche ſenſiblement; car je vois que ſes maladies ne viennent que d'inquiétude & d'accablement: il a mille affaires toutes embarraſſantes; il a payé plus de trente mille livres de dettes, & il en découvre tous les jours de nouvelles: vous diriez que nos Moines avoient pris plaiſir à ſe ruiner. Quoique mon oncle ſe tue pour eux, il reconnoît de plus en plus leur mauvaiſe volonté; & avec cela, il faut qu'il diſſimule tout. M. d'Uzés témoigne toute ſorte de confiance en lui, mais il n'en attend rien: cet Evêque a des gens affamés à qui il donne tout. Mon oncle eſt ſi laſſé de tant d'embarras, qu'il me preſſa hier de recevoir ſon Bénéfice par réſignation. Cela me fit trembler, voyant l'état où ſont les affaires, & je ſus ſi bien lui repréſenter ce que c'étoit que de s'engager dans des procès, & au bout du conte demeurer Moine ſans titre &

ſans liberté, que lui-même eſt le premier à m'en détourner ; outre que je n'ai pas l'âge, parce qu'il faut être Prêtre : car quoiqu'une diſpenſe ſoit aiſée, ce ſeroit nouvelle matiere de procès. Enfin il en vient juſques-là, qu'il voudroit trouver un Bénéficier ſéculier qui voulût de ſon Bénéfice, à condition de me réſigner celui qu'il auroit. Il eſt réſolu de me mener à Avignon, pour me faire tonſurer, afin qu'en tout cas, s'il vient quelque Chapelle, il la puiſſe impétrer. S'il venoit à vacquer quelque choſe dans votre diſtrict, ſouvenez-vous de moi. Je crois qu'on n'en murmurera pas à Port-Royal, puiſqu'on voit bien que je ſuis ici dévoué à l'Egliſe. Excuſez ſi je vous importune, mais vous y êtes accoutumé.

AU MESME.

Le 13. *Juin.*

J'Ecrivis la ſemaine paſſée à D. Côme, pour le diſpoſer à nous abandonner le Bénéfice ; il répond qu'il eſt à ſa bienſéance : il ſeroit à ma bienſéance autant qu'à la ſienne. La méchante condition que d'a-

voir affaire à D. Côme! je crois que cet homme-là eſt né pour ruiner toutes mes affaires.

On fait ici la moiſſon : on voit un tas de moiſſonneurs rôtis du ſoleil, qui travaillent comme des démons, & quand ils ſont hors d'haleine, ils ſe jettent à terre au ſoleil même, dorment un moment, & ſe relevent auſſitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres : je ne pourrois être un moment dehors ſans mourir, l'air eſt auſſi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je ſuis tout le jour étourdi d'une infinité de Cigales, qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant & le plus importun du monde. Si j'avois autant d'autorité ſur elle qu'en avoit le bon Saint François, je ne leur dirois pas comme lui, *Chantez, ma ſœur la Cigale*; mais je les prierois bien fort de s'en aller faire un tour juſqu'à la Ferté-Milon, ſi vous y êtes encore, pour vous faire part d'une ſi belle harmonie.

Notre Evêque a toujours ſon projet de Réforme ; mais il appréhende d'aliéner les eſprits de la Province : il ſe voit déja déſert, ce qui le fâche ; il reconnoît bien qu'on ne fait la cour dans ce pays-ci, qu'à ceux dont on attend du bien : s'il établit une fois la Réforme, il ſera abandonné même de ſes valets. On lui impute

qu'il aime à dominer, & qu'il aime mieux avoir dans ſon Egliſe des Moines, dont il prétend diſpoſer, quoique peut-être il ſe trompe, que des Chanoines ſéculiers, qui le portent un peu plus haut. Les politiques en ces ſortes d'affaires diſent que les particuliers ſont plus maniables qu'une Communauté, & que les Moines n'ont pas toute déférence pour les Evêques.

A M. LE VASSEUR.

A Uzés le 4. *Juillet* 1662.

QUe vous tenez bien votre gravité Eſpagnole! Il paroît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas contés, & vous écrivez une Lettre en trois mois. Je ne vous ferai pas davantage de reproches, quoique j'euſſe bien réſolu ce matin de vous en faire. J'avois étudié tout ce qu'il y a de plus rude & de plus injurieux dans les cinq langues que vous aimez; mais votre Lettre eſt arrivée à midi, & m'a fait perdre la moitié de ma colère. N'êtes-vous pas fort plaiſant

avec vos cinq langues ? Vous voudriez juſtement que mes Lettres fuſſent des Calepins, & encore des Lettres galantes, pour amuſer vos Dames. Ne croyez pas que ma bibliothéque ſoit fort groſſe ; le nombre de mes livres eſt très-borné, encore ne ſont-ce pas des livres à conter fleurettes : ce ſont des Sommes de Théologie Latine, Méditations Eſpagnoles, Hiſtoires Italiennes, Peres Grecs, & pas un François : voyez où je trouverois quelque choſe d'agréable à vos Belles.

Entretenez toujours Mademoiſelle Vitart dans l'humeur de recevoir de mes Lettres ; je crains bien qu'elle ne s'en ennuie, *Porque mi razones no deven ſer manjar par tan ſubtil entendimiento como el ſuyo.*

M. de la Fontaine m'a écrit, & me mande force nouvelles de Poëſie, & ſur-tout de pieces de théatre. Je m'étonne que vous ne m'en diſiez pas un mot : il m'exhorte à faire des Vers, je lui en envoie aujourd'hui ; mandez moi ce que vous en penſerez, & ne me payez pas d'exclamations, autrement je n'enverrai jamais rien. Faites des Vers vous-même, & vous verrez ſi je ne vous manderai pas au long tout ce que j'en pourrai dire. Envoyez mes bains de Venus à M. de la Fontaine.

Mes affaires n'avancent point, ce qui

me déſeſpere. Je cherche quelque ſujet de théatre, & je ſerois aſſez diſpoſé à y travailler; mais j'ai trop de ſujet d'être mélancolique, & il faut avoir l'eſprit plus libre que je ne l'ai : auſſi-bien je n'aurois pas ici une perſonne comme vous pour me ſecourir. Et s'il faut un paſſage Latin pour vous mieux exprimer cela, je n'en ſaurois trouver un plus propre que celui-ci : *Nihil mihi nunc ſcito tam deeſſe quàm hominem eum, quicum omnia quæ me ad aliqua afficiunt, una communicem, qui me amet, qui ſapiat, quicum ego colloquar, nihil fingam, nihil diſſimulem; nihil obtegam, &c.* Quand Cicéron eût été à Uzés, & que vous euſſiez été à la place d'Atticus, eût-il pû parler autrement?

Je vous dirai, pour finir par l'endroit de votre Lettre, qui m'a le plus ſatisfait, que j'ai pris une part véritable à la paix de votre famille, & je vous aſſûre que quand je ſerois réconcilié avec mon propre pere, ſi j'en avois encore un, je n'aurois pas été plus aiſe qu'en apprenant que vous étiez remis parfaitement avec le vôtre, parce que je ſuis perſuadé que vous vous en eſtimez parfaitement heureux. Adieu.



A

A M. VITART.

A Uzez le 9. Juillet 1662.

VOtre Lettre m'a fait un grand bien, & je pafferois affez doucement mon tems, fi j'en recevois fouvent de pareilles. Je ne fache rien qui me puiffe mieux confoler de mon éloignement de Paris; je m'imagine même être au milieu du Parnaffe, tant vous me décrivez agréablement tout ce qui s'y paffe de plus mémorable : mais je m'en trouve fort éloigné, & c'eft fe mocquer de moi, que de me porter, comme vous faites, à y retourner; je n'y ai pas fait affez de voyages pour en retenir le chemin, & ne m'en fouvenant plus, qui pourroit m'y remettre en ce pays-ci? J'aurois beau invoquer les Mufes, elles font trop loin pour m'entendre; elles font toujours occupées auprès de vous autres Meffieurs de Paris : il arrive rarement qu'elles viennent dans les Provinces : on dit même qu'elles ont fait ferment de n'y plus revenir, depuis l'infolence de Pyrenée. Vous vous fouvenez de cette hiftoire.

C'étoit un fameux homicide,
Il avoit conquis la Phocide,
Et faisoit des courses, dit-on,
Jusques au pied de l'Helicon.

Un jour les neuf savantes Sœurs,
Assez près de cette montagne,
S'amusant à cueillir des fleurs,
Se promenoient dans la campagne.

Tout d'un coup le Ciel se couvrit,
Un épais nuage s'ouvrit,
Il plut à grands flots, & l'orage
Les mit en mauvais équipage.

Le barbare assez près de là
Avoit établi sa demeure,
Il le vit, & les appella.

Vous savez la suite, vous savez que ce malheureux Pyrenée voulut faire violence aux Muses, & que pour les en garantir, les Dieux leur donnerent des aîles, & elles revolerent aussitôt vers le Parnasse.

Lorsqu'elles furent de retour,
Considérant le mauvais tour
Que leur avoit joué cet infidéle Prince,
Elles firent serment que jamais en Province
Elles ne feroient leur séjour.

En effet se trouvant des aîles sur le dos,
Elles jugerent à propos
De s'en aller à la même heure
Où Pallas faisoit sa demeure.

Elles y demeurerent longtems;
Mais lorsque les Romains devinrent éclatans,
Et qu'ils eurent conquis Athénes,
Les Muses se firent Romaines.

Enfin par l'ordre du destin,
Quand Rome alloit en décadence,
Les Muses au pays Latin
Ne firent plus leur résidence.

Paris le siége des Amours,
Devint aussi celui des Filles de mémoire,
Et l'on a grand sujet de croire
Qu'elles y resteront toujours.

Quand je parle de Paris, j'y comprends les beaux pays d'alentour; car elles en sortent de tems en tems pour prendre l'air de la campagne.

Tantôt Fontainebleau les voit
Le long de ses belles cascades:
Tantôt Vincennes les reçoit
Au milieu de ses palissades.

Elles vont ſouvent ſur les eaux,
Ou de la Marne, ou de la Seine ;
Elles étoient toujours à Vaux,
Et ne l'ont pas quitté ſans peine.

Ne croyez pas pour cela que les Provinces manquent de Poëtes, elles en ont en abondance : mais que ces Muſes ſont différentes des autres ! Il eſt vrai qu'elles leur ſont égales en nombre, & ſe vantent d'être preſque auſſi anciennes, au moins ſont-elles depuis longtems en poſſeſſion des Provinces. Vous êtes en peine de ſavoir qui elles ſont : ſouvenez-vous des neuf filles de Pierus ; leur hiſtoire eſt connue au Parnaſſe, d'autant que les Muſes prirent leurs noms après les avoir vaincues, comme les Romains prenoient les noms des pays qu'ils avoient conquis. Les filles de Pierus furent changées en Pies.

Ces oiſeaux plus importuns
Mille fois que les Chouettes,
ſont cauſe que les Poëtes
Sont devenus ſi communs.

Vous ſavez que toutes Pies
Dérobent fort volontiers :
Celles-ci comme Harpies
Pillent les livres entiers.

On dit même qu'à Paris
Ces fausses Muses font rage,
Et que force beaux Esprits
Se font à leur badinage.

Lorsqu'elles sont attrapées,
Les aîles leurs sont coüpées,
Et leurs larcins confisqués :
Et pour finir cette histoire,
Tels oiseaux sont relegués
De-là les rives de Loire.

C'est où Furetiere relegue leur général Galimathias, & il est bien juste qu'elles lui tiennent compagnie ; mais je ne songe pas que vous me condamnerez peut-être à y demeurer comme elles. En effet j'ai bien peur que ceci n'approche fort de leur style, & que vous n'y reconnoissiez plutôt le caquet importun des Pies, que l'agréable facilité des Muses. Renvoyez-moi cette bagatelle des bains de Venus; & me mandez ce qu'en pense votre Académie de Château-Thiery, sur-tout Mademoiselle de la Fontaine. Je ne lui demande aucune grace pour mes Vers. Qu'elle les traite rigoureusement ; mais qu'elle me fasse au moins la grace d'agréer mes respects.

AU MESME.

A Uzez le 25. Juillet 1662.

VOtre derniere Lettre m'a extrémement consolé, voyant que vous preniez quelque part à l'affliction où j'étois de la trahison de D. Côme. Je ne lui écrirai plus de ma vie ; & je ne parlerai plus à mon oncle de résignation, parce que j'ai peur qu'il ne me croie intéressé. Cependant il doit bien s'imaginer que je ne suis pas venu de si loin pour ne rien gagner. Je lui ai jusqu'ici tant témoigné de soumission & d'ouverture de cœur, qu'il a cru que je voudrois vivre avec lui longtems de la sorte, sans aucune intention sur son Bénéfice : (1) je voudrois bien qu'il eût toujours cette bonne opinion de moi. Il n'y a rien à faire auprès de M. l'Evêque : il donne à ses gens le peu de Bénéfices qui vacquent ici.

(1) Il avoue ingenument ses sentimens ; il avoit grande envie du Bénéfice; la nécessité de se faire Régulier l'effrayoit. Cependant une plus grande nécessité l'eût fait consentir à tout ; mais l'oncle étoit irrésolu.

Je ſuis fort allarmé de votre refroidiſſement avec le pauvre Abbé le Vaſſeur; cela m'affligeroit au dernier point, ſi je ne ſavois que votre amitié eſt trop forte pour être ſi longtems refroidie, & que vous étes trop généreux l'un & l'autre pour ne pas paſſer par-deſſus de petites choſes, qui peuvent avoir cauſé cette méſintelligence. Je ſouhaite que cet accord ſe faſſe au plutôt : ayez la bonté de m'en mander auſſi-tôt la nouvelle ; car je mourrois de déplaiſir ſi vous rompiez tout-à-fait, & je pourrois bien dire comme Chimene,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous n'en viendrez pas juſqu'à cette extrémité; vous êtes trop pacifiques tous deux.

J'ai peine à croire que Mademoiſelle Vitart ait la moindre curioſité de voir quelque choſe de moi, puiſqu'elle ne m'en a rien témoigné : vous ſavez bien vous-même que les meilleurs eſprits ſe trouveroient embarraſſés, s'il leur falloit toujours écrire, ſans recevoir de réponſe. Ecrivez-moi ſouvent, vos Lettres me donnent courage, & m'aident à pouſſer le tems par l'épaule, comme on dit dans ce pays-ci.

M. le Prince de Conti eſt à trois lieues de cette ville, & ſe fait furieuſement craindre dans la Province; il fait rechercher les vieux crimes, qui ſont en fort grand nombre : il a fait emprisonner pluſieurs Gentilshommes, & en a écarté beaucoup d'autres. Une troupe de Comédiens s'étoit venu établir dans une petite ville proche d'ici, il les a chaſſés, & ils ont repaſſé le Rhône. Les gens du Languedoc ne ſont pas accoutumés à pareille réforme. Il faut pourtant plier.

Je ne ſaurois écrire à d'autres qu'à vous aujourd'hui, j'ai l'eſprit embarraſſé; je ne ſuis en état que de parler procès, ce qui ſcandaliſeroit ceux à qui j'ai coutume d'écrire : tout le monde n'a pas la patience que vous avez pour ſouffrir mes folies : outre que mon oncle eſt au lit, & que je ſuis fort aſſidu auprès de lui, il eſt tout-à-fait bon, & je crois que c'eſt le ſeul de ſa Communauté qui ait l'ame tendre & généreuſe. Je ſouhaite qu'il faſſe quelque choſe pour moi; je puis cependant vous proteſter que je ne ſuis pas ardent pour les Bénéfices; je n'en ſouhaite que pour vous payer au moins quelque méchante partie de tout ce que je vous dois. Je meurs d'envie de voir vos deux infantes.

Un Gentilhomme voiſin de cette ville

annonçoit avec tant de confiance, que l'enfant dont sa femme devoit accoucher seroit quelque chose de grand, que je m'attendois à voir naître dans le château quelque géant; & il n'est venu qu'une fille. Ce n'est pas qu'une fille soit peu de chose, mais le pere parloit bien plus haut; cela lui apprend à s'humilier. J'ai oüi-dire à un Prédicateur, que Dieu changeroit plutôt un garçon en fille avant qu'il fût né, que de ne point humilier un homme qui s'en fait accroire. Ce n'est pas qu'il y ait du miracle dans l'affaire de ce Gentilhomme, & je crois fort bonnement qu'il n'a eu que ce qu'il a fait. Adieu.

A M. LE VASSEUR.

A Paris.

LA *Renommée* a été assez heureuse. (1) M. le Comte de Saint Aignan la trouve fort belle; il a demandé mes autres ouvrages,

---

(1) Dans ce billet écrit de Paris, il parle de son Ode intitulée *la Renommée aux Muses*: il paroît qu'il avoit déja des protecteurs, & qu'il étoit connu à la Cour. Il se préparoit à faire jouer *les Freres ennemis*, qu'il avoit composés en Languedoc.

& m'a demandé moi-même : je le dois aller ſaluer demain. Je ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lever du Roi : mais j'y ai trouvé Moliere, à qui le Roi a donné aſſez de louanges ; & j'en ai été bien aiſe pour lui : il a été bien aiſe auſſi que j'y fuſſe préſent.

Les Suiſſes iront Dimanche à Notre-Dame ; & le Roi a demandé la Comédie pour eux à Moliere : ſur quoi M. le Duc a dit qu'il ſuffiſoit de leur donner *gros René* bien enfariné, parce qu'ils n'entendoient point le François.

Adieu : vous voyez que je ſuis à demi courtiſan, mais c'eſt à mon gré un métier aſſez ennuyeux.

Pour ce qui regarde les *Freres*, ils ſont avancés : (1) le quatriéme Acte étoit fait, mais je ne goutois point toutes ces épées tirées ; ainſi il a fallu les faire rengainer, & pour cela ôter plus de deux cens vers, ce qui n'eſt pas aiſé.

---

(1) Il parle de la Tragédie des Freres ennemis.



AU MESME.

De Paris.

NE vous attendez pas à apprendre de moi aucune nouvelle : car quoique j'aie vû tout ce qui s'eſt paſſé à Notre-Dame avec Meſſieurs les Suiſſes, je n'oſe pas uſurper ſur le Gazettier l'honneur de vous en faire le récit.

J'ai tantôt achevé ce que vous ſavez, & j'eſpere que j'aurai fait Dimanche ou Lundi : j'y ai mis des Stances qui me ſatisfont aſſez (1) ; en voici la premiere : je n'ai point de meilleure choſe à vous écrire.

Cruelle Ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui feignant d'ouvrir le trône ſous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice,
Que tu cauſes d'égaremens !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans !

(1) Peu après il n'en fut pas ſatisfait, avec raiſon.

Que leurs chûtes ſont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux,
Et que tu fais de miſérables
En faiſant un ambitieux !

C'eſt un lieu commun qui vient bien à mon ſujet, ne le montrez pas. Adieu, je ſouhaite que ma Stance vous tienne lieu d'une bonne Lettre. Montfleury a fait une Requête contre Moliere, & l'a préſentée au Roi : il accuſe Moliere d'avoir épouſé ſa propre fille ; mais Montfleury n'eſt point écouté à la Cour.

AU MESME.

De Paris.

JE n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait que retoucher continuellement au cinquiéme Acte ; il eſt achevé : j'en ai changé toutes les Stances avec quelque regret. On m'a dit que ma Princeſſe n'étoit pas en ſituation de s'étendre ſur des lieux communs : j'ai donc tout réduit à trois Stances, & j'ai ôté celle de

l'Ambition, qui me ſervira peut-être ailleurs.

On annonça hier la Thébaïde à l'Hôtel; mais on ne la promet qu'après trois autres pieces.

Je viens de parcourir votre belle & grande Lettre, où j'ai trouvé des difficultés qui m'ont arrêté. Je ſuis pourtant fort obligé à l'Auteur des Remarques, (1) & je l'eſtime infiniment. Je ne ſais s'il ne me ſera point permis quelque jour de le connoître. Adieu, Monſieur.

---

(1) Cet endroit eſt remarquable: il parle des critiques ſur ſon Ode de la Renommée, faites par Boileau, à qui M. le Vaſſeur avoit montré cette Ode. Ces critiques lui inſpirerent de l'eſtime pour Boileau, & une grande envie de le connoître. M. le Vaſſeur le mena chez Boileau, & dans cette premiere viſite commença leur fameuſe & conſtante amitié.



AVERTISSEMENT.

ON verra dans les Lettres ſuivantes, tout commun entre les deux hommes qui s'écrivent, amis, intérêts, ſentimens, & ouvrages. On verra auſſi mon Pere, plus occupé à la Cour, de Boileau que de lui-même. Cette union, qui a duré près de quarante ans, n'a jamais été un ſeul jour refroidie.

Les premieres Lettres furent écrites dans le tems que Boileau étoit allé à Bourbon, où les Médecins l'avoient envoyé prendre les eaux : remède aſſez biſarre, pour une extinction de voix. Il l'avoit perdue entierement, & tout-à-coup, à la fin d'un violent rhume : & ſe regardant comme un homme inutile au monde, il s'abandonnoit à ſon affliction. Mon Pere le conſoloit, en l'aſſûrant qu'il retrouveroit la voix

comme il l'avoit perdue, & qu'au moment qu'il s'y attendoit le moins, elle reviendroit. La prédiction fut véritable : les remèdes ne firent rien, & la voix, six mois après, revint tout-à-coup.

Les autres Lettres sont presque toutes écrites dans le tems que mon Pere suivoit le Roi dans ses Campagnes. Boileau ne pouvant, à cause de la foiblesse de sa santé, avoir le même honneur, son Collégue dans l'emploi d'écrire cette Histoire, avoit attention de l'instruire de tout ce qui se passoit. Il lui écrivoit à la hâte, & Boileau lui répondoit de même. Ces Lettres dans lesquelles ils ne cherchent point l'esprit, font connoître leur cœur.





SECOND RECUEIL.

LETTRES A BOILEAU,

Et les Réponses de Boileau.

DE BOILEAU.

A Bourbon le 21. Juillet.

J'Ai été saigné, purgé, &c. & il ne me manque plus aucune des formalités prétendues nécessaires pour prendre les eaux. La médecine que j'ai prise aujourd'hui, m'a fait, à ce qu'on dit, tous les biens du monde; car elle m'a fait tomber quatre ou cinq fois en foiblesse, & m'a mis en tel état qu'à peine je puis me soutenir. C'est demain que je dois commencer le grand chef-d'œuvre; je veux dire que demain je dois commencer à prendre des eaux. M. Bourdier, mon Médecin, me remplit

toujours de grandes eſpérances ; il n'eſt pas de l'avis de M. Fagon pour le bain, & cite même des exemples de gens qui loin de recouvrer la voix par ce remède, l'ont perdue pour s'être baignés : du reſte on ne peut pas faire plus d'eſtime de M. Fagon qu'il en fait, & il le regarde comme l'Eſculape de ce tems. J'ai fait connoiſſance avec deux ou trois malades, qui valent bien des gens en ſanté. Ce ne ſera pas une petite affaire pour moi que la priſe des eaux, qui ſont, dit-on, fort endormantes, & avec leſquelles néantmoins il faut abſolument s'empêcher de dormir : ce ſera un noviciat terrible ; mais que ne fait-on point pour contredire M. Charpentier ? (1)

Je n'ai point encore eu de tems pour me remettre à l'étude, parce que j'ai été aſſez occupé des remèdes, pendant leſquels on m'a défendu, ſur-tout, l'application : les eaux, dit-on, me donneront plus de loiſir ; & pourvû que je ne m'endorme point, on me laiſſe toute liberté de lire, & même de compoſer. Il y a ici un Thréſorier de la Sainte Chapelle, qui me vient voir fort ſouvent ; il eſt homme

---

(1) Il diſputoit ſouvent à l'Académie contre M. Charpentier.

de beaucoup d'efprit, & s'il n'a pas la main fi prompte à répandre les bénédictions que le fameux M. Coutances, il a en recompenfe beaucoup plus de Lettres & de folidité. Je fuis toujours fort affligé de ne vous point voir ; mais franchement le féjour de Bourbon ne m'a point paru, jufqu'à préfent, fi horrible que je me l'étois imaginé : je m'étois préparé à une fi grande inquiétude, que je n'en ai pas la moitié de ce que j'en croyois avoir. Je n'ai jamais mieux conçû combien je vous aime, que depuis notre trifte féparation. Mes recommandations au cher M. Félix, & je vous fupplie, quand même je l'aurois oublié dans quelqu'une de mes Lettres, de fuppofer toujours que je vous ai parlé de lui, parce que mon cœur l'a fait, fi ma main ne l'a pas écrit.

A BOILEAU.

A Paris le 25. Juillet.

JE commençois à m'ennuyer beaucoup de ne point recevoir de vos nouvelles, & je ne favois méme que répondre à quantité de gens qui m'en demandoient. Le

Roi, il y a trois jours, me demanda à ſon dîner, comment alloit votre extinction de voix : je lui dis que vous étiez à Bourbon. Monſieur prit auſſitôt la parole, & me fit là deſſus force queſtions, auſſi-bien que Madame ; & vous fites l'entretien de plus de la moitié du dîner. Je me trouvai le lendemain ſur le chemin de M. de Louvois, qui me parla auſſi de vous ; mais avec beaucoup de bonté, & me diſant en propres mots, qu'il étoit très-fâché que cela durât ſi longtems. Je ne vous dis rien de mille autres qui me parlent tous les jours de vous ; & quoique j'eſpere que vous retrouverez bientôt votre voix toute entiere, vous n'en aurez jamais aſſez pour ſuffire à tous les remercimens que vous aurez à faire.

Je me ſuis laiſſé débaucher par M. Felix pour ſuivre le Roi à Maintenon : c'eſt un voyage de quatre jours. M. de Termes nous mène dans ſon carroſſe : & j'ai auſſi débauché M. Heſſein pour faire le quatriéme : il ſe plaint toujours beaucoup de ſes vapeurs, & je vois bien qu'il eſpère ſe ſoulager par quelque diſpute de longue haleine ; (1) mais je ne ſuis guère en

(1) M. Heſſein, leur ami commun, & frere de Mademoiſelle de la Sabliere, avoit beaucoup d'eſprit & de Lettres : mais il aimoit à diſputer & à contredire.

état de lui donner contentement, me trouvant assez incommodé de ma gorge, dès que j'ai parlé un peu de suite. Ce qui m'embarrasse, c'est que M. Fagon, & plusieurs autres Médecins très-habiles, m'avoient ordonné de boire beaucoup d'eau de Sainte Reine, & des ptisannes de chicorée. Et j'ai trouvé chez M. Nicole un Médecin qui me paroit fort sensé, qui m'a dit qu'il connoissoit mon mal à fond; qu'il en avoit dejà guéri plusieurs; & que je ne guérirois jamais, tant que je boirois ni eau ni ptisanne; que le seul moyen de sortir d'affaire, étoit de ne boire que pour la seule nécessité, & tout-au-plus pour détremper les alimens dans l'estomach. Il a appuyé cela de quelques raisonnemens qui m'ont paru assez solides. Ce qui est arrivé de là, c'est que je n'exécute, ni son ordonnance, ni celle de M. Fagon : je ne me noye plus d'eau comme je faisois, je bois à ma soif, & vous jugez bien que par le tems qu'il fait, on a toujours soif; c'est-à-dire franchement, que je me suis remis dans mon train de vie ordinaire, & je m'en trouve assez bien. Le même Médecin m'a assûré que si les eaux de Bourbon ne vous guérissoient pas, il vous guériroit infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un Chantre de Notre-Dame, à qui un rhume avoit

fait perdre entierement la voix depuis ſix mois, & il étoit prêt de ſe retirer; ce Médecin l'entreprit, & avec une ptiſanne d'une herbe qu'on appelle, je crois, *Eriſimum*, le tira d'affaire, en telle ſorte que non ſeulement il parle, mais il chante, & a la voix auſſi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la choſe aux Médecins de la Cour : ils avouent que cette plante d'*Eriſimum* eſt très-bonne pour la poitrine; mais ils diſent qu'ils ne croyoient pas qu'elle eût la vertu que dit mon Médecin. C'eſt le même qui a deviné le mal de M. Nicole : (1) il s'appelle M. Morin, & il eſt à Mademoiſelle de Guiſe. M. Fagon en fait un fort grand cas. J'eſpère que vous n'aurez pas beſoin de lui; mais toujours cela eſt bon à ſavoir : & ſi le malheur vouloit que vos eaux ne fiſſent pas tout l'effet que vous ſouhaitez, voilà encore une aſſez bonne conſolation que je vous donne. Je ne vous manderai pour cette fois d'autres nouvelles que celles qui regardent votre ſanté & la mienne.

---

(1) Il étoit de l'Académie des Sciences, & ſon éloge eſt un des premiers de ceux qu'a fait M. de Fontenelle.

DE BOILEAU.

A Bourbon le 29. Juillet.

SI la perte de ma voix ne m'avoit fort guéri de la vanité, j'aurois été très-ſenſible à tout ce que vous m'avez mandé de l'honneur que m'a fait le plus grand Prince de la terre, en vous demandant des nouvelles de ma ſanté. Mais l'impuiſſance où ma maladie me met de répondre par mon travail à toutes les bontés qu'il me témoigne, me fait un ſujet de chagrin, de ce qui devroit faire toute ma joie. Les eaux juſqu'ici m'ont fait un fort grand bien, ſuivant toutes les règles, puiſque je les rends de reſte, & qu'elles m'ont, pour ainſi dire, tout fait ſortir du corps, excepté la maladie pour laquelle je les prens. M. Bourdier, mon Médecin, ſoutient pourtant que j'ai la voix plus forte que quand je ſuis arrivé: & M. Baudierre, mon Apoticaire, qui eſt encore meilleur juge que lui, puiſqu'il eſt ſourd, prétend auſſi la même choſe; mais pour moi je ſuis perſuadé qu'ils me flattent, ou plutôt qu'ils ſe flattent eux-mêmes. Quoi qu'il

en ſoit, j'irai juſqu'au bout, & je ne donnerai point occaſion à M. Fagon & à M. Felix de dire que je me ſuis impatienté. Au pis aller nous eſſaierons cet hyver l'*Eriſimum* : mon Médecin & mon Apoticaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre Lettre, où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas ; mais M. Bourdier prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gozier attaqué, & non pas à un homme comme moi, qui a tous les muſcles embarraſſés. Peut-être que ſi j'avois le gozier malade, prétendroit-il que l'*Eriſimum* ne ſauroit guérir que ceux qui ont la poitrine attaquée. Le bon de l'affaire eſt qu'il perſiſte toujours dans la penſée que les eaux de Bourbon me rendront bientôt la voix ; ſi cela arrive, ce ſera à moi, mon cher Monſieur, à vous conſoler, puiſque de la maniere dont vous me parlez de votre mal de gorge, je doute qu'il puiſſe être guéri ſitôt, ſur-tout ſi vous vous engagez en de longs voyages avec M. Heſſein. Mais laiſſez-moi faire, ſi la voix me revient, j'eſpère de vous ſoulager dans les diſputes que vous aurez avec lui, ſauf à la perdre encore une ſeconde fois pour vous rendre cet office. Je vous prie pourtant de lui faire bien des amitiés de ma part, & de lui faire entendre

que

que ses contradictions me seront toujours beaucoup plus agréables que les complaisances & les applaudissemens fades des amateurs du bel Esprit. Il s'est trouvé ici parmi les Capucins un de ces amateurs, qui a fait des Vers à ma louange. J'admire ce que c'est que des hommes. *Vanitas & omnia vanitas.* Cette sentence ne m'a jamais paru si vraie qu'en fréquentant ces bons & crasseux Peres. Je suis bien fâché que vous ne soyez point encore établi à Auteuil, où, *Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta vocabant*; c'est-à-dire, où mes deux puits (1) & mes abricotiers vous appellent.

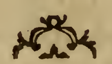
Vous faites très-bien d'aller à Maintenon avec une compagnie aussi agréable que celle dont vous me parlez, puisque vous y trouverez votre utilité & votre plaisir. *Omne tulit punctum*, &c.

Je n'ai pû deviner la Critique que vous peut faire M. l'Abbé Tallemant sur l'Epitaphe. N'est-ce point qu'il prétend que ces termes, *il fut nommé*, semblent dire que le Roi Louis XIII. a tenu M. le Tellier sur les fonts de Baptême; ou bien que c'est mal dit, que le Roi le choisit pour remplir la charge, &c. parce que c'est la

(1) Il n'avoit pas d'autres eaux dans cette petite maison dont il faisoit ses délices.

charge qui a rempli M. le Tellier, & non pas M. le Tellier qui a rempli la charge: par la même raiſon que c'eſt la ville qui entoure les foſſés, & non pas les foſſés qui entourent la ville. C'eſt à vous à m'expliquer cette énigme.

Faites bien, je vous prie, mes baiſemains au P. Bouhours, & à tous nos amis; mais ſur-tout témoignez bien à M. Nicole la profonde vénération que j'ai pour ſon mérite, & pour la ſimplicité de ſes mœurs, encore plus admirable que ſon mérite. Voilà, ce me ſemble, une aſſez longue Lettre pour un homme à qui on défend les longues applications. J'ai appris par la Gazette que M. l'Abbé de Choiſy étoit agréé à l'Académie. Voici encore une voix que je vous envoie pour lui, ſi les trente-neuf ne ſuffiſent pas. Adieu, aimez-moi toujours, & croyez que je n'aime rien plus que vous. Je paſſe ici le tems, *Sic ut quîmus, quando ut volumus non poſſum.*



A BOILEAU.

A Paris ce 4. Août.

JE n'ai point encore vû M. Fagon depuis que j'ai reçû de vos nouvelles : oui bien M. Daquin, qui trouve fort étrange que vous ne vous ſoyez pas mis entre les mains de M. des Trapieres : il eſt même bien en peine qui peut vous avoir adreſſé à M. Bourdier. Je jugeai à propos, tant il étoit en colère, de ne lui pas dire un mot de M. Fagon.

J'ai fait le voyage de Maintenon, & ſuis fort content des ouvrages que j'y ai vûs ; ils ſont prodigieux, & dignes en vérité de la magnificence du Roi. Les arcades qui doivent joindre les deux montagnes vis-à-vis Maintenon, ſont preſque faites, il y en a quarante-huit ; elles ſont bâties pour l'éternité : je voudrois qu'on eût autant d'eau à faire paſſer deſſus, qu'elles ſont capables d'en porter. Il y a là près de trente mille hommes qui travaillent, tous gens bien faits, & qui, ſi la guerre recommence, remueront plus volontiers la terre devant quelque place

ſur la frontiere, que dans les plaines de Beauſſe.

J'eus l'honneur de voir Madame de Maintenon, avec qui je fus une bonne partie d'une après dinée; & elle me témoigna même que ce tems-là ne lui avoit point duré. Elle eſt toujours la même que vous l'avez vûe, pleine d'eſprit, de raiſon, de piété, & de beaucoup de bonté pour nous. Elle me demanda des nouvelles de notre travail: je lui dis que votre indiſpoſition & la mienne, mon voyage à Luxembourg, & votre voyage à Bourbon, nous avoient un peu reculés; mais que nous ne perdions pas cependant notre tems. (1)

A propos de Luxembourg, je viens de recevoir un plan, & de la place, & des attaques, & cela dans la derniere exactitude. Je viens de recevoir en même tems une Lettre, où l'on me mande une nouvelle fort ſurprenante & fort affligeante pour vous & pour moi: c'eſt la mort de notre ami M. de Saint Laurent, (2) qui a été emporté d'un ſeul ac-

(1) Ils ne le perdoient pas; mais les grands morceaux qu'ils avoient faits, ont été brûlés dans l'incendie arrivé chez M. de Valincour.

(2) Homme d'une grande piété, Précepteur du jeune Duc de Chartres, depuis Monſieur le Duc

cès de colique néphrétique, à quoi il n'avoit jamais été ſujet en ſa vie. Je ne crois pas, qu'excepté Madame, on en ſoit fort affligé au Palais Royal. Les voilà débaraſſés d'un homme de bien.

Je laiſſe volontiers à la Gazette à vous parler de M. l'Abbé de Choiſy. Il fut reçû ſans oppoſition; il avoit pris tous les devants qu'il falloit auprès des gens qui auroient pû lui faire de la peine. Il fera le jour de Saint Louis ſa harangue, qu'il m'a montrée: il y a quelques endroits d'eſprit; je lui ai fait ôter quelques fautes de jugement. M. Bergeret fera la réponſe; je crois qu'il y aura plus de jugement.

Je ſuis bien aiſe que vous n'ayez pas connu la Critique de M. l'Abbé Tallemant; c'eſt ſigne qu'elle ne vaut rien. Sa Critique tomboit ſur ces mots: *Il en commença les fonctions*: il prétendoit qu'il falloit dire néceſſairement: *Il commença à en faire les fonctions.* Le P. Bouhours ne le devina point, non-plus que vous; & quand je lui dis la difficulté, il s'en mocqua.

M. Heſſein n'a point changé: nous fumes cinq jours enſemble. Il fut fort doux

---

d'Orléans Régent. Une Lettre ſuivante fera connoître les regrets du jeune Prince, & ſa douleur de cette mort.

dans les quatre premiers jours, & eût beaucoup de complaiſance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vû, & qui étoit charmé de ſa douceur. Le dernier jour M. Heſſein ne lui laiſſa pas paſſer un mot ſans le contredire; & même quand il nous voyoit fatigués & endormis, il avançoit malicieuſement quelque paradoxe, qu'il ſavoit bien qu'on ne lui laiſſeroit point paſſer. En un mot il eut contentement : non-ſeulement on diſputa, mais on ſe querella, & on ſe ſépara ſans avoir trop d'envie de ſe revoir de plus de huit jours. Il me ſembla que M. de Termes avoit toujours raiſon; il lui ſembla auſſi la même choſe de moi. M. Felix témoigna un peu plus de bonté pour M. Heſſein, & aima mieux nous gronder tous, que de ſe réſoudre à le condamner. Voilà comment s'eſt paſſé le voyage. Mon mal de gorge n'eſt point encore fini; mais je n'y fais plus rien. Adieu, mon cher Monſieur, mandez-moi au plutôt que vous parlez : c'eſt la meilleure nouvelle que je puiſſe recevoir en ma vie.



DE BOILEAU.

A Bourbon le 9. Août.

JE vous demande pardon du gros pacquet que je vous envoie : mais M. Bourdier, mon Médecin, a cru qu'il étoit de ſon devoir d'écrire à M. Fagon ſur ma maladie. Je lui ai dit qu'il falloit que M. Dodart vît auſſi la choſe ; ainſi nous ſommes convenus de vous adreſſer ſa relation. Je vous envoie un compliment pour M. de la Bruyere.

J'ai été ſenſiblement affligé de la mort de M. de Saint Laurent. Franchement notre ſiècle ſe dégarnit fort de gens de mérite & de vertu : & ſans ceux qu'on écarte ſous un faux prétexte, en voilà un grand nombre que la mort a enlevés depuis peu.

Ma maladie eſt de ces ſortes de choſes, *quæ non recipiunt magis & minus*, puiſque je ſuis environ au même état que j'étois lorſque je ſuis arrivé. On me dit cependant toujours, comme à Paris, que cela reviendra, & c'eſt ce qui me déſeſpère, cela ne revenant point. Si je ſa-

vois que je dûsse être sans voix toute ma vie, je m'affligerois sans doute; mais je prendrois ma résolution, & je serois peut-être moins malheureux que dans un état d'incertitude, qui ne me permet pas de me fixer, & qui me laisse toujours comme un coupable qui attend le jugement de son procès. Je m'efforce cependant de traîner ici ma misérable vie du mieux que je puis, avec un Abbé, très-honnête homme, mon Médecin, & mon Apotiquaire. Je passe le tems avec eux, à peu près comme D. Quixotte le passoit *en un lugar de la Mancha* avec son Curé, son Barbier, & le Bachelier Sanson Carasco. J'ai aussi une servante: il me manque une niéce; mais de tous ces gens-là, celui qui joue le mieux son personnage, c'est moi qui suis presque aussi fou que D. Quixotte, & qui ne dirois guère moins de sottises, si je pouvois me faire entendre.

Je n'ai point été surpris de ce que vous m'avez mandé de M. Hessein; *naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.* Il a d'ailleurs de très-bonnes qualités: mais à mon avis, puisque je suis sur la citation de D. Quixotte, il n'est pas mauvais de garder avec lui les mêmes mesures qu'avec Cardenio. Comme il veut toujours contredire, il ne seroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous savez de

notre aſſemblée, qui ne dit jamais rien, qu'on ne doive contredire : ils ſeroient merveilleux enſemble.

J'ai deja formé mon plan pour l'année 1667. (1) où je vois de quoi ouvrir un beau champ à l'eſprit : mais à ne vous rien déguiſer, il ne faut pas que vous faſſiez un grand fonds ſur moi, tant que j'aurai tous les matins à prendre douze verres d'eau, qu'il coute encore plus à rendre qu'à avaler, & qui vous laiſſent tout étourdi le reſte du jour, ſans qu'il vous ſoit permis de ſommeiller un moment. Je ferai pourtant du mieux que je pourrai, & j'eſpere que Dieu m'aidera.

Vous faites bien de cultiver Madame de Maintenon : jamais perſonne ne fut ſi digne qu'elle du poſte qu'elle occupe, & c'eſt la ſeule vertu où je n'ai point encore remarqué de défaut. L'eſtime qu'elle a pour vous, eſt une marque de ſon bon goût. Pour moi je ne me compte pas au rang des choſes vivantes.

Vox quoque Mœrim
Jam fugit ipſa : lupi Mœrim videre priores.

---

(1) Il parle de l'Hiſtoire du Roi, dont ils étoient tous deux continuellement occupés.

A BOILEAU.

A Paris ce 8. *Août.*

MAdame votre ſœur vint avant hier me chercher, fort allarmée d'une Lettre que vous lui avez écrite, & qui eſt en effet bien différente de celle que j'ai reçûe de vous. J'aurois dejà été à Verſailles pour entretenir M. Fagon : mais le Roi eſt à Marli depuis quatre jours, & n'en reviendra que demain au ſoir; ainſi je n'irai qu'après demain matin, & je vous manderai exactement tout ce qu'il m'aura dit. Cependant je me flatte que ce dégoût & cette laſſitude dont vous vous plaignez, n'auront point de ſuite, & que c'eſt ſeulement un effet que les eaux doivent produire quand l'eſtomach n'y eſt pas encore accoutumé : que ſi elles continuent à vous faire mal, vous ſavez ce que tout le monde vous dît en partant, qu'il falloit les quitter en ce cas, ou tout du moins les interrompre. Si par malheur elles ne vous guériſſent pas, il n'y a point lieu encore de vous décourager, & vous ne feriez

pas le premier qui n'ayant pas été guéri ſur les lieux, s'eſt trouvé guéri étant de retour chez lui. En tout cas le ſyrop d'*Eriſimum* n'eſt point aſſûrément une viſion. M. Dodart, à qui j'en parlai, il y a trois jours, me dit & m'aſſûra en conſcience, que ce M. Morin, qui m'a parlé de ce remède, eſt ſans doute le plus habile Médecin qui ſoit dans Paris, & le moins Charlatan. Il eſt conſtant que pour moi je me trouve infiniment mieux, depuis que par ſon conſeil j'ai renoncé à tout ce lavage d'eaux qu'on m'avoit ordonnées, & qui m'avoient preſque gâté entierement l'eſtomach, ſans me guérir mon mal de gorge.

M. de Saint Laurent eſt mort d'une colique de *miſerere*, & non point d'un accès de néphrétique, comme je vous avois mandé. Sa mort a été fort chrétienne, & même auſſi ſinguliere que le reſte de ſa vie. Il ne confia qu'à M. de Chartres qu'il ſe trouvoit mal, & qu'il alloit s'enfermer dans une chambre pour ſe repoſer, conjurant inſtamment ce jeune Prince de ne point dire où il étoit, parce qu'il ne vouloit voir perſonne. En le quittant il alla faire ſes dévotions, c'étoit un Dimanche, & on dit qu'il les faiſoit tous les Dimanches; puis il s'enferma dans une chambre juſqu'à trois heures après midi, que

M. de Chartres, étant en inquiétude de ſa ſanté, déclara où il étoit. Tancret y fut, qui le trouva tout habillé ſur un lit, ſouffrant apparemment beaucoup, & néantmoins fort tranquille. Tancret ne lui trouva point de pouls : mais M. de Saint Laurent lui dit que cela ne l'étonnât point, qu'il étoit vieux, & qu'il n'avoit pas naturellement le pouls fort élevé. Il voulut être ſaigné, & il ne vint point de ſang. Peu de tems après il ſe mit ſur ſon ſéant, puis dit à ſon valet de le pancher un peu ſur ſon chevet, & auſſitôt ſes pieds ſe mirent à trépigner contre le plancher, & il expira dans le moment même. On trouva dans ſa bourſe un billet par lequel il déclaroit où l'on trouveroit ſon teſtament. Je crois qu'il donne tout ſon bien aux pauvres. Voilà comme il eſt mort : & voici ce qui fait, ce me ſemble, aſſez bien ſon éloge. Vous ſavez qu'il n'avoit preſque d'autre ſoin auprès de M. de Chartres que de l'empêcher de manger des friandiſes ; qu'il l'empêchoit le plus qu'il pouvoit d'aller aux Comédies & aux Opéra : & il vous a conté lui-même toutes les rebuffades qu'il lui a fallu eſſuyer pour cela, & comment toute la maiſon de Monſieur étoit déchaînée contre lui, Gouverneur, Sous-

Précepteur, (1) Valets-de-chambre. Cependant on a été plus de deux jours ſans oſer apprendre ſa mort à ce même M. de Chartres ; & quand Monſieur enfin la lui a annoncée, il a jetté des cris effroyables, ſe jettant, non-point ſur ſon lit, mais ſur le lit de M. de Saint Laurent, qui étoit encore dans ſa chambre, & l'appellant à haute voix comme s'il eût encore été en vie : tant la Vertu, quand elle eſt vraie, a de force pour ſe faire aimer. Je ſuis aſſûré que cela vous fera plaiſir, non-ſeulement pour la mémoire de M. de Saint Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veuille qu'il perſiſte longtems dans de pareils ſentimens. Il me ſemble que je n'ai point d'autres nouvelles à vous mander.

M. le Duc de Roannez eſt venu ce matin pour me parler de ſa riviere, & pour me prier d'en parler. Je lui ai demandé s'il ne ſavoit rien de nouveau : il m'a dit que non, & il faut bien, puiſqu'il ne ſait point de nouvelles, qu'il n'y en ait point ; car il en ſait toujours plus qu'il n'y en a. On dit ſeulement que M. de Lorraine a paſſé la Drave, & les Turcs la Save :

(1) Le Sous-Précepteur étoit alors M. l'Abbé du Bois, depuis Cardinal, premier Miniſtre.

ainſi il n'y a point de riviere qui les ſépare. Tant-pis apparemment pour les Turcs; je les trouve merveilleuſement accoutumés à être battus. La nouvelle qui fait ici le plus de bruit, c'eſt l'embarras des Comédiens, qui ſont obligés de déloger de la rue de Guenegaud, à cauſe que Meſſieurs de Sorbonne, en acceptant le Collége des quatre Nations, ont demandé pour premiere condition qu'on les éloignât de ce Collége. Ils ont déja marchandé des places dans cinq ou ſix endroits; mais par-tout où ils vont, c'eſt merveille d'entendre comme les Curés crient. Le Curé de Saint Germain de l'Auxerrois a déja obtenu qu'ils ne ſeroient point à l'Hôtel de Sourdis, parce que de leur théatre on auroit entendu tout à plein les orgues; & de l'Egliſe on auroit parfaitement bien entendu les violons. Enfin ils en ſont à la rue de Savoie dans la Paroiſſe de Saint André. Le Curé a été auſſi au Roi, lui repréſenter qu'il n'y a tantôt plus dans ſa Paroiſſe, que des Auberges, & des Coquetiers; ſi les Comédiens y viennent, que ſon Egliſe ſera déſerte. Les grands Auguſtins ont auſſi été au Roi, & le Pere Lembrochons Provincial, a porté la parole; mais on prétend que les Comédiens ont dit à Sa Majeſté, que ces mêmes Auguſtins, qui ne

veulent point les avoir pour voiſins, ſont fort aſſidus ſpectateurs de la Comédie, & qu'il ont même voulu vendre à la troupe des maiſons qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou, pour y bâtir un théatre, & que le marché ſeroit déja conclu ſi le lieu eût été plus commode. M. de Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans la rue de Savoie. Ainſi on attend ce que M. de Louvois décidera. Cependant l'allarme eſt grande dans le quartier; tous les Bourgeois, qui ſont gens de Palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur embarraſſer leurs rues. M. Billard ſur-tout, qui ſe trouvera vis-à-vis de la porte du parterre, crie fort haut; & quand on lui a voulu dire qu'il en auroit plus de commodité pour s'aller divertir quelquefois, il a répondu fort tragiquement, *Je ne veux point me divertir.* Adieu, Monſieur, je fais moi-même ce que je puis pour vous divertir, quoique j'aie le cœur fort triſte depuis la Lettre que vous avez écrite à Madame votre ſœur. Si vous croyez que je puiſſe vous être bon à quelque choſe à Bourbon, n'en faites point de façon, mandez-le-moi, je volerai pour vous aller voir.

DE BOILEAU.

A Moulins le 13. Août.

MOn Médecin a jugé à propos de me laiſſer repoſer deux jours : & j'ai pris ce tems pour venir voir Moulins, où j'arrivai hier au matin, & d'où je m'en dois retourner aujourd'hui au ſoir. C'eſt une Ville très-marchande & très-peuplée, & qui n'eſt pas indigne d'avoir un Tréſorier de France comme vous. Un M. de Chamblain, ami de M. l'Abbé de Sales, qui y eſt venu avec moi, m'y donna hier à ſouper fort magnifiquement. Il ſe dit grand ami de M. de Poignant, & connoît fort votre nom, auſſi bien que tout le monde de cette Ville, qui s'honore fort d'avoir un Magiſtrat de votre force, & qui lui eſt ſi peu à charge (1). Je vous ai envoyé par le dernier ordinaire une très-longue déduction de ma maladie, que M. Bourdier mon Médecin écrit à M. Fagon ; ainſi vous en devez être inſtruit à l'heure qu'il eſt parfaitement. Je vous

(1) Parce qu'il n'y alloit jamais.

dirai pourtant que dans cette relation il ne parle point de la laſſitude de jambes, & du peu d'appetit, ſi bien que tout le profit que j'ai fait juſqu'ici à boire des eaux, ſelon lui, conſiſte à un éclairciſſement de teint, que le hâle du voyage m'avoit jauni plutôt que la maladie : car vous ſavez bien qu'en partant de Paris, je n'avois pas le viſage trop mauvais, & je ne vois pas qu'à Moulins, où je ſuis, on me félicite fort préſentement de mon embonpoint. Si j'ai écrit une Lettre ſi triſte à ma ſœur, cela ne vient point de ce que je me ſente beaucoup plus mal qu'à Paris, puiſqu'à vous dire le vrai, tout le bien & tout le mal mis enſemble, je ſuis environ au même état que quand je partis; mais dans le chagrin de ne point guérir, on a quelquefois des momens où la mélancolie redouble, & je lui ai écrit dans un de ces momens. Peut-être dans une autre Lettre verra-t'elle que je ris. Le chagrin eſt comme une fiévre, qui a ſes redoublemens & ſes ſuſpenſions.

La mort de M. de Saint Laurent eſt tout-à-fait édifiante : il me paroît qu'il a fini avec toute l'audace d'un Philoſophe, & toute l'humilité d'un Chrétien. Je ſuis perſuadé qu'il y a des Saints canoniſés, qui n'étoient pas plus ſaints que lui : on le verra un jour, ſelon toutes les apparen-

ces, dans les Litanies. Mon embarras eſt ſeulement comment on l'appellera, & ſi on lui dira ſimplement Saint Laurent, ou Saint Saint Laurent. Je n'admire pas ſeulement M. de Chartres, mais je l'aime, j'en ſuis fou. Je ne ſais pas ce qu'il ſera dans la ſuite; mais je ſais bien que l'enfance d'Alexandre, ni de Conſtantin, n'ont jamais promis de ſi grandes choſes que la ſienne, & on pourroit beaucoup plus juſtement faire de lui les prophéties que Virgile, à mon avis, a fait aſſez à la légére du fils de Pollion.

Dans le tems que je vous écris ceci, M. Amiot vient d'entrer dans ma chambre : il a précipité, dit-il, ſon retour à Bourbon pour me venir rendre ſervice. Il m'a dit qu'il avoit vû, avant que de partir, M. Fagon, & qu'ils perſiſtoient l'un & l'autre dans la penſée du demi-bain, quoi qu'en puiſſent dire Mrs Bourdier & Baudiere : c'eſt une affaire qui ſe décidera demain à Bourbon. A vous dire le vrai, mon cher Monſieur, c'eſt quelque choſe d'aſſez fâcheux que de ſe voir ainſi le jouet d'une ſcience très-conjecturale, & où l'un dit blanc, & l'autre noir : car les deux derniers ne ſoutiennent pas ſeulement que le bain n'eſt pas bon à mon mal ; mais ils prétendent qu'il y va de la vie, & citent ſur cela des exemples funeſtes. Mais enfin

me voilà livré à la Médecine, & il n'eſt plus tems de reculer. Ainſi ce que je demande à Dieu, ce n'eſt pas qu'il me rende la voix, mais qu'il me donne la vertu & la piété de M. de Saint Laurent, ou de M. Nicole, ou même la vôtre, puiſqu'avec cela on ſe mocque des périls. S'il y a quelque malheur dont on ſe puiſſe réjouir, c'eſt à mon avis, de celui des Comédiens : ſi on continue à les traiter comme on fait, il faudra qu'ils s'aillent établir entre la Villette & la porte Saint Martin : encore ne ſais-je s'ils n'auront point ſur les bras le Curé de Saint Laurent. Je vous ai une obligation infinie du ſoin que vous prenez d'entretenir un miſerable comme moi. L'offre que vous me faites de venir à Bourbon eſt tout à-fait héroïque & obligeante ; mais il n'eſt pas néceſſaire que vous veniez vous enterrer inutilement dans le plus vilain lieu du monde ; & le chagrin que vous auriez infailliblement de vous y voir, ne feroit qu'augmenter celui que j'ai d'y être. Vous m'êtes plus néceſſaire à Paris qu'ici, & j'aime encore mieux ne vous point voir, que de vous voir triſte & affligé. Adieu, mon cher Monſieur. Mes recommandations à M. Felix, à M. de Termes, & à tous nos autres amis.

A BOILEAU.

A Paris le 13. *Août.*

JE ne vous écrirai aujourd'hui que deux mots : car outre qu'il eſt extrémement tard, je reviens chez moi pénétré de frayeur & de déplaiſir. Je ſors de chez le pauvre M. Heſſein, que j'ai laiſſé à l'extrémité. Je doute qu'à moins d'un miracle je le retrouve demain en vie. Je vous conterai ſa maladie une autre fois, & je ne vous parlerai maintenant que de ce qui vous regarde. Vous êtes un peu cruel à mon égard, de me laiſſer ſi longtems dans l'horrible inquiétude où vous avez bien dû juger que votre Lettre à Madame votre ſœur me pouvoit jetter. J'ai vû M. Fagon, qui ſur le récit que je lui ai fait de ce qui eſt dans cette Lettre, a jugé qu'il falloit quitter ſur le champ vos eaux. Il dit que leur effet naturel eſt d'ouvrir l'appétit, bien loin de l'ôter. Il croit même qu'à l'heure qu'il eſt vous les aurez interrompues, parce qu'on n'en prend jamais plus de vingt jours de ſuite. Si vous vous en êtes trouvé conſidérablement

bien, il eſt d'avis qu'après les avoir laiſſées pour quelque tems vous les recommenciez : ſi elles ne vous ont fait aucun bien, il croit qu'il les faut quitter entierement. Le Roi me demanda avant hier au ſoir ſi vous étiez revenu : je lui répondis que non, & que les eaux juſqu'ici ne vous avoient pas fort ſoulagé. Il me dit ces propres mots : *Il ſera mieux de ſe remettre à ſon train de vie ordinaire, la voix lui reviendra lorſqu'il y penſera le moins.* Tont le monde a été charmé de la bonté que Sa Majeſté a témoignée pour vous en parlant ainſi. Et tout le monde eſt d'avis que pour votre ſanté, vous ferez bien de revenir. M. Felix eſt de cet avis. Le premier Médecin, & M. Moreau en ſont entierement. M. du Tartre croit qu'abſolument les eaux de Bourbon ne ſont pas bonnes pour votre poitrine, & que vos laſſitudes en ſont une marque. Tout cela, mon cher Monſieur, m'a donné une furieuſe envie de vous voir de retour. On dit que vous trouverez de petits remèdes innocens qui vous rendront infailliblement la voix, & qu'elle reviendra d'elle-même quand vous ne feriez rien. M. le Maréchal de Bellefont m'enſeigna hier un remède dont il dit qu'il a vû pluſieurs gens guéris d'une extinction de voix : c'eſt de laiſſer fondre dans ſa bouche un peu de

myrrhe, la plus transſparente qu'on puiſſe trouver. D'autre ſe ſont guéris avec la ſimple eau de poulets, ſans conter l'*Eriſimum.* Enfin tout d'une voix tout le monde vous conſeille de revenir. Je n'ai jamais vû une ſanté plus généralement ſouhaitée que la vôtre. Venez donc, je vous en conjure. Et à moins que vous n'ayez déja un commencement de voix qui vous donne des aſſûrances que vous acheverez de guérir à Bourbon, ne perdez pas un moment de tems pour vous redonner à vos amis, & à moi ſur-tout, qui ſuis inconſolable de vous voir ſi loin de moi, & d'être des ſemaines entieres ſans ſavoir ſi vous êtes en ſanté ou non. Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens ſenſible au peu qui m'en reſte; & il me ſemble, à vous parler franchement, qu'il ne me reſte preſque plus que vous. Adieu, je crains de m'attendrir follement en m'arrêtant trop ſur cette réflexion.

DU MESME.

A Paris ce 17. Août.

J'Allai hier au ſoir à Verſailles, & j'y allai tout exprès pour voir M. Fagon, & lui donner la conſultation de M. Bourdier. Je la lûs auparavant avec M. Felix, & je la trouvai très-ſavante, dépeignant votre tempéramment & votre mal en termes très-énergiques : j'y croyois trouver en quelque page, *Numero Deus impare gaudet.* M. Fagon me dit que du moment qu'il s'agiſſoit de la vie, & qu'elle pouvoit être en compromis, il s'étonnoit qu'on mît en queſtion ſi vous prendriez le demi-bain. Il en écrira à M. Bourdier : & cependant il m'a chargé de vous écrire au plus vîte de ne point vous baigner, & même ſi les eaux vous ont incommodé, de les quitter entierement, & de vous en revenir. Je vous avois déja mandé ſon avis là-deſſus, & il y perſiſte toujours. Tout le monde crie que vous devriez revenir, Médecins, Chirurgiens, hommes, femmes. Je vous avois mandé qu'il falloit un miracle pour ſauver M. Heſſein; il eſt

ſauvé, & c'eſt votre bon ami le Quinquina qui a fait ce miracle. L'émétique l'avoit mis à la mort. M. Fagon arriva fort à propos, qui le croyant à demi-mort, ordonna au plus vîte le Quinquina. Il eſt préſentement ſans fiévre : je l'ai même tantôt fait rire juſqu'à la convulſion, en lui montrant l'endroit de votre Lettre, où vous parlez du Bachelier, du Curé, & du Barbier. Vous dites qu'il vous manque une niéce : voudriez-vous qu'on vous envoyât Mademoiſelle Deſpreaux (1) ? Je m'en vais ce ſoir à Marly. M. Felix a demandé permiſſion au Roi pour moi, & j'y demeurerai juſqu'à Mercredi prochain.

M. le Duc de Charoſt m'a tantôt demandé de vos nouvelles d'un ton de voix que je vous ſouhaiterois de tout mon cœur. Quantité de gens de nos amis ſont malades, entre autres M. le Duc de Chevreuſe, & M. de Chanlay : tous deux ont la fiévre double-tierce. M. de Chanlay a déja pris le Quinquina. M. de Chevreuſe le prendra au premier jour. On ne voit à la Cour que des gens qui ont le ventre plein de Quinquina. Si cela ne vous excite pas à y revenir, je ne ſai plus ce qui

(1) Petit trait de raillerie. Il n'aimoit pas beaucoup cette niéce.

vous

vous peut en donner envie. M. Heſſein ne l'a point voulu prendre des Apoticaires, mais de la propre main de Chmith. J'ai vû ce Chmith chez lui ; il a le viſage vermeil & boutonné, & a bien plus l'air d'un maître Cabaretier que d'un Médecin. M. Heſſein dit qu'il n'a jamais rien bû de plus agréable, & qu'à chaque fois qu'il en prend, il ſent la vie deſcendre dans ſon eſtomach. Adieu, mon cher Monſieur, je commencerai & finirai toutes mes Lettres, en vous diſant de vous hâter de revenir.

DE BOILEAU.

A Bourbon ce 19. Août.

VOus pouvez juger, Monſieur, combien j'ai été frappé de la funeſte nouvelle que vous m'avez mandée de notre pauvre ami. En quelque état pitoyable néanmoins que vous l'ayez laiſſé, je ne ſaurois m'empêcher d'avoir toujours quelque rayon d'eſpérance, tant que vous ne m'aurez point écrit, *il eſt mort* ; & je me flatte même qu'au premier ordinaire, j'apprendrai qu'il eſt hors de danger. A dire le vrai, j'ai bon beſoin de me flatter ainſi, ſur-tout aujourd'hui que j'ai pris une médecine qui m'a fait tomber quatre fois

en foibleſſe, & qui m'a jetté dans un abattement, dont même les plus agréables nouvelles ne ſeroient pas capables de me relever. Je vous avoue pourtant que ſi quelque choſe pouvoit me rendre la ſanté & la joie, ce ſeroit la bonté qu'a Sa Majeſté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous préſentez devant lui. Il ne ſauroit guère rien arriver de plus glorieux, je ne dis pas à un miſérable comme moi, mais à tout ce qu'il y a de gens plus conſidérables à la Cour; & je gage qu'il y en a plus de vingt d'entr'eux, qui, à l'heure qu'il eſt, envient ma bonne fortune, & qui voudroient avoir perdu la voix, & même la parole, à ce prix. Je ne manquerai pas, avant qu'il ſoit peu, de profiter du bon avis qu'un ſi grand Prince me donne, ſauf à déſobliger M. Bourdier mon Médecin, & M. Baudiere mon Apoticaire, qui prétendent maintenir contre lui, que les eaux de Bourbon ſont admirables pour rendre la voix. Mais je m'imagine qu'ils réuſſiront dans cette entrepriſe, à peu près comme toutes les Puiſſances de l'Europe ont réuſſi à lui empêcher de prendre Luxembourg, & tant d'autres villes. Pour moi je ſuis perſuadé qu'il fait bon ſuivre ſes ordonnances, en fait même de médecine. J'accepte l'augure qu'il m'a donné, en vous

diſant que la voix me reviendroit lorſque j'y penſerois le moins. Un Prince qui a exécuté tant de choſes miraculeuſes, eſt vraiſemblablement inſpiré du Ciel, & toutes les choſes qu'il dit ſont des oracles. D'ailleurs j'ai encore un remède à eſſayer, où j'ai grande eſpérance, qui eſt de me préſenter à ſon paſſage dès que je ſerai de retour; car je crois que l'envie que j'aurai de lui témoigner ma joie & ma reconnoiſſance, me fera trouver de la voix, & peut-être même des paroles éloquentes. Cependant je vous dirai que je ſuis auſſi muet que jamais, quoiqu'inondé d'eaux & de remèdes. Nous attendons la réponſe de M. Fagon ſur la relation que M. Bourdier lui a envoyée. Juſques-là je ne puis rien vous dire ſur mon départ. On me fait toujours eſpérer ici une guériſon prochaine, & nous devons tenter le demi-bain, ſuppoſé que M. Fagon perſiſte toujours dans l'opinion qu'il me peut être utile. Après cela je prendrai mon parti.

Vous ne ſauriez croire combien je vous ſuis obligé de la tendreſſe que vous m'avez témoignée dans votre derniere Lettre; les larmes m'en ſont preſque venues aux yeux, & quelque réſolution que j'euſſe faite de quitter le monde, ſuppoſé que la voix ne me revînt point, cela m'a entierement fait changer d'avis; c'eſt-à dire en

un mot, que je me ſens capable de quitter toutes choſes, hormis vous. Adieu, mon cher Monſieur, excuſez ſi je ne vous écris pas une plus longue Lettre : franchement je ſuis fort abattu. Je n'ai point d'appétit : je traîne les jambes plutôt que je ne marche. Je n'oſerois dormir, & je ſuis toujours accablé de ſommeil. Je me flatte pourtant encore de l'eſpérance que les eaux de Bourbon me guériront. M. Amiot eſt homme d'eſprit, & me raſſûre fort. Il ſe fait une affaire très-ſérieuſe de me guérir, auſſi-bien que les autres Médecins. Je n'ai jamais vû de gens ſi affectionnés à leur malade, & je crois qu'il n'y en a pas un d'entre eux qui ne donnât quelque choſe de ſa ſanté pour me rendre la mienne. Outre leur affection, il y va de leur intérêt, parce que ma maladie fait grand bruit dans Bourbon. Cependant ils ne ſont point d'accord, & M. Bourdier lève toujours des yeux très-triſtes au Ciel, quand on parle de bain. Quoi qu'il en ſoit, je leur ſuis obligé de leurs ſoins & de leur bonne volonté; & quand vous m'écrirez, je vous prie de me dire quelque choſe qui marque que je parle bien d'eux.

M. de la Chapelle m'a écrit une Lettre fort obligeante, & m'envoie pluſieurs Inſcriptions ſur leſquelles il me prie de dire mon avis. Elles me paroiſſent toute

fort ſpirituelles ; mais je ne ſaurois pas lui mander, pour cette fois, ce que j'y trouve à redire, ce ſera pour le premier ordinaire. M. Bourſault, (1) que je croyois mort, me vint voir il y a cinq ou ſix jours, & m'apparut le ſoir aſſez ſubitement. Il me dit qu'il s'étoit détourné de trois grandes lieues du chemin de Mont-Luçon, où il alloit, & où il eſt habitué, pour avoir le bonheur de me ſaluer. Il me fit offre de toutes choſes, d'argent, de commodités, de chevaux. Je lui répondis avec les mêmes honnêtetés, & voulus le retenir pour le lendemain à dîner ; mais il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller dès le grand matin. Ainſi nous nous ſéparâmes amis à outrance. A propos d'amis, mes baiſe-mains, je vous prie, à tous nos amis communs. Dites bien à M. Quinaut que je lui ſuis infiniment obligé de ſon ſouvenir, & des choſes obligeantes qu'il a écrites de moi à M. l'Abbé de Salles.

(1) Bourſault étoit alors Receveur des Fermes à Mont-Luçon, d'où, à l'occaſion de ſon emploi, il écrivit une Lettre aſſez connue. Boileau l'avoit attaqué dans ſes Satyres. Bourſault, pour s'en venger, fit imprimer contre lui une Comédie intitulée, *Satyre des Satyres*. Cependant, quand il ſut Boileau malade à Bourbon, il alla le voir, & lui offrit ſa bourſe. Boileau, ſenſible à ce trait de généroſité, ôta dans la ſuite de ſes Satyres le nom de Bourſault.

Vous pouvez l'aſſûrer que je le compte préſentement au rang de mes meilleurs amis, (1) & de ceux dont j'eſtime le plus le cœur & l'eſprit. Ne vous étonnez pas ſi vous recevez quelquefois mes Lettres un peu tard, parce que la poſte n'eſt point à Bourbon, & que ſouvent, faute de gens pour envoyer à Moulins, on perd un ordinaire. Au nom de Dieu, mandez-moi avant toutes choſes des nouvelles de M. Heſſein.

DU MESME.

A Bourbon le 23. Août.

ON me vient avertir que la poſte eſt de ce ſoir à Bourbon. C'eſt ce qui fait que je prens la plume à l'heure qu'il eſt, c'eſt-à-dire, à dix heures du ſoir, qui eſt une heure fort extraordinaire aux malades de Bourbon, pour vous dire que malgré les tragiques remontrances de M. Bourdier, je me ſuis mis aujourd'hui dans le demi-bain, par le conſeil de M. Amiot, & même de M. des Trapieres, que j'ai appellé

(1) Cet endroit doit détromper ceux qui croyent que Boileau a toujours été l'ennemi de Quinaut.

au conſeil. Je n'y ai été qu'une heure. Cependant j'en ſuis ſorti beaucoup en meilleur état que je n'y étois entré, c'eſt-à-dire, la poitrine beaucoup plus dégagée, les jambes plus légeres, l'eſprit plus gai : & même mon laquais m'ayant demandé quelque choſe, je lui ai répondu un *non* à pleine voix, qui l'a ſurpris lui-même, auſſi-bien qu'une ſervante qui étoit dans la chambre; & pour moi j'ai crû l'avoir prononcé par enchantement. Il eſt vrai que je n'ai pû depuis rattrapper ce ton-là : mais comme vous voyez, Monſieur, c'en eſt aſſez pour me remettre le cœur au ventre, puiſque c'eſt une preuve que ma voix n'eſt pas entierement perdue, & que le bain m'eſt très-bon. Je m'en vais piquer de ce côté-là, & je vous manderai le ſuccès. Je ne ſais pas pourquoi M. Fagon a molli ſi aiſément ſur les objections très-ſuperſtitieuſes de M. Bourdier. Il y a tantôt ſix mois que je n'ai eu de véritable joie que ce ſoir. Adieu, mon cher Monſieur. Je dors en vous écrivant. Conſervez-moi votre amitié, & croyez que ſi je recouvre la voix, je l'emploierai à publier à toute la terre la reconnoiſſance que j'ai des bontés que vous avez pour moi, & qui ont encore accrû de beaucoup la véritable eſtime, & la ſincère amitié que j'avois pour vous. J'ai été ravi, charmé, enchanté du ſuccès

du Quinquina, & ce qu'il a fait ſur notre ami Heſſein m'engage encore plus dans ſes intérêts, que la guériſon de ma fiévre double-tierce.

DE RACINE.

A Paris ce 24. *Août.*

JE vous dirai avant toutes choſes, que M. Heſſein, excepté quelque petit reſte de foibleſſe, eſt entierement hors d'affaire, & ne prendra plus que huit jours du Quinquina, à moins qu'il n'en prenne pour ſon plaiſir. Car la choſe devient à la mode, & on commencera bientôt, à la fin des repas, à le ſervir comme le caffé & le chocolat. L'autre jour à Marly, Monſeigneur, après un fort grand déjeuner avec Madame la Princeſſe de Conti, & d'autres Dames, en envoya querir deux bouteilles chez les Apoticaires du Roi, & en bût le premier un grand verre, ce qui fut ſuivi par toute la compagnie, qui trois heures après n'en dîna que mieux. Il me ſemble même que cela leur avoit donné un plus grand air de gaieté ce jour-là : & à ce même dîner, je contai au Roi votre

embarras entre vos deux Médecins, & la consultation très-savante de M. Bourdier. Le Roi eut la bonté de me demander ce qu'on vous répondoit là dessus, & s'il y avoit à délibérer. *Oh pour moi*, s'écria naturellement Madame la Princesse de Conti, qui étoit à table à côté de Sa Majesté, *j'aimerois mieux ne parler de trente ans, que d'exposer ainsi ma vie pour recouvrer la parole.* Le Roi, qui venoit de faire la guerre à Monseigneur sur sa débauche de Quinquina, lui demanda s'il ne voudroit point aussi tâter des eaux de Bourbon. Vous ne sauriez croire combien cette Maison de Marli est agréable. La Cour y est, ce me semble, toute autre qu'à Versailles. Il y a peu de gens, & le Roi nomme tous ceux qui l'y doivent suivre. Ainsi tous ceux qui y sont se trouvant fort honorés d'y être, y sont aussi de fort bonne humeur. Le Roi même y est fort libre, & fort caressant. On diroit qu'à Versailles il est tout entier aux affaires, & qu'à Marli il est tout à lui, & à son plaisir. Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, & j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire, fort charmé de lui, & au désespoir contre moi: car je ne me trouve jamais si peu d'esprit, que dans ces momens où j'aurois le plus d'envie d'en avoir.

Du reste, je suis revenu riche de bons Mé-

moires(1). J'y ai entretenu tout à mon aiſe les gens qui pouvoient me dire le plus de choſes de la campagne de Lille. J'eus même l'honneur de demander cinq ou ſix éclairciſſemens à M. de Louvois, qui me parla avec beaucoup de bonté. Vous ſavez ſa maniere, & comme toutes ſes paroles ſont pleines de droit ſens, & vont au fait. En un mot j'en ſortis très-ſavant & très-content. Il me dit que tout autant de difficultés que nous aurions, il nous écouteroit avec plaiſir. Les queſtions que je lui fis, regardoient Charleroi & Douai. J'étois en peine pourquoi on alla d'abord à Charleroi, & ſi on avoit déja nouvelles que les Eſpagnols l'euſſent raſé: car en voulant écrire, je me ſuis trouvé arrêté tout-à-coup, & par cette difficulté, & par beaucoup d'autres que je vous dirai. Vous ne me trouverez peut-être, à cauſe de cela, guère plus avancé que vous; c'eſt-à-dire, beaucoup d'idées, & peu d'écriture. Franchement je vous trouve fort à dire, & dans mon travail, & dans mes plaiſirs. Une heure de converſation m'étoit d'un grand ſecours pour l'un, & d'un grand accroiſſement pour les autres.

---

(1) Il ne perdoit aucune occaſion de raſſembler des Mémoires pour l'Hiſtoire du Roi.

Je viens de recevoir une Lettre de vous. Je ne doute pas que vous n'ayez présentement reçû celle où je vous mandois l'avis de M. Fagon, & que M. Bourdier n'ait reçû des nouvelles de M. Fagon même, qui ne serviront pas peu à le confirmer dans son avis. Tout ce que vous m'écrivez de votre peu d'appétit, & de votre abattement est très-considérable, & marque toujours de plus en plus que les eaux ne vous conviennent point. M. Fagon ne manquera pas de me répéter encore qu'il les faut quitter, & les quitter au plus vite : car je vous l'ai mandé. Il prétend que leur effet naturel est d'ouvrir l'appétit, & de rendre les forces. Quand elles font le contraire, il y faut renoncer. Je ne doute donc pas que vous ne vous remettiez bientôt en chemin pour revenir. Je suis persuadé comme vous, que la joie de revoir un Prince qui témoigne tant de bonté pour vous, vous fera plus de bien que tous les remèdes. M. Roze m'avoit déja dit de vous mander de sa part, qu'après Dieu le Roi étoit le plus grand Médecin du monde, & je fus même fort édifié que M. Roze voulût bien mettre Dieu avant le Roi. Je commence à soupçonner qu'il pourroit bien être en effet dans la dévotion. M. Nicole a donné depuis deux jours au public, deux Tomes de Réfle-

xions ſur les Epîtres & ſur les Evangiles ; qui me ſemblent encore plus forts & plus édifiants que tout ce qu'il a fait. Je ne vous les envoie pas, parce que j'eſpere que vous ſerez bientôt de retour, & vous les trouverez infailliblement chez vous. Il n'a encore travaillé que ſur la moitié des Epîtres & des Evangiles de l'année ; j'eſpere qu'il achevera le reſte, pourvû qu'il plaiſe à Dieu ... de lui laiſſer encore un an de vie.

Il n'y a point de nouvelles de Hongrie, que celles qui ſont dans la Gazette. M. de Lorraine, en paſſant la Drave, a fait, ce me ſemble, une entrepriſe de fort grand éclat, & fort inutile. Cette expédition a bien de l'air de celle qu'on fit pour ſecourir Philisbourg. Il a trouvé au-delà de la riviere un bois, & au-delà de ce bois les ennemis retranchés juſqu'aux dents. M. de Termes eſt du nombre de ceux que je vous ai mandé, qui avoient l'eſtomach farci de Quinquina. Croyez-vous que le Quinquina, qui vous a ſauvé la vie, ne vous rendroit point la voix ? Il devroit du moins vous être plus favorable qu'à un autre, vous qui vous êtes enroué tant de fois à le louer. Les Comédiens, qui vous font ſi peu de pitié, ſont pourtant toujours ſur le pavé ; & je crains, comme vous, qu'ils ne ſoient obligés de s'aller établir

auprès des vignes de feu M. votre Pere. Ce seroit un digne théatre pour les œuvres de M. Pradon. J'allois ajoûter de M. Boursault; mais je suis trop touché des honnêtetés que vous avez tout nouvellement reçûes de lui. Je ferai tantôt à M. Quinaut celles que vous me mandez de lui faire. Il me semble que vous avancez furieusement dans le chemin de perfection. Voilà bien des gens à qui vous avez pardonné.

On m'a dit chez M. votre Sœur, que M. Marchand partoit Lundi prochain pour Bourbon. *Hui vereor ne quid Andria apportet mali !* Franchement j'apprehende un peu qu'il ne vous retienne. Il aime fort son plaisir. Cependant je suis assûré que M. Bourdier même vous dira de vous en aller. Le bien que les eaux vous pourroient faire est peut-être fait. Elles auront mis votre poitrine en bon train. Les remèdes ne font pas toujours sur le champ leur plein effet, & mille gens qui étoient allés à Bourbon pour des foiblesses de jambes, n'ont commencé à bien marcher que lorsqu'ils ont été de retour chez eux. Adieu, mon cher Monsieur, vous me demandez pardon de m'avoir écrit une Lettre trop courte, & vous avez raison de le demander: & moi je vous le demande d'en avoir écrit une trop longue, & j'ai peut-être aussi raison.

DE BOILEAU.

A Bourbon le 28. Août.

JE ne m'étonne point, Monſieur, que Madame la Princeſſe de Conti ſoit dans le ſentiment où elle eſt. Quand elle auroit perdu la voix, il lui reſteroit encore un million de charmes pour ſe conſoler de cette perte ; & elle ſeroit encore la plus parfaite choſe que la nature ait produite depuis longtems. Il n'en eſt pas ainſi d'un miſérable qui a beſoin de ſa voix pour être ſouffert des hommes, & qui a quelquefois à diſputer contre M. Charpentier. Quand ce ne ſeroit que cette derniere raiſon, il doit riſquer quelque choſe, & la vie n'eſt pas d'un ſi grand prix qu'il ne la puiſſe hazarder, pour ſe mettre en état d'interrompre un tel Parleur. J'ai donc tenté l'aventure du demi-bain avec toute l'audace imaginable : mes valets faiſant lire leur frayeur ſur leurs viſages, & M. Bourdier s'étant retiré pour n'être point témoin d'une entrepriſe ſi témeraire. A vous dire vrai, cette aventure a été un peu ſemblable à celle des Maillotins dans D.

Quixotte, je veux dire, qu'après bien des allarmes, il s'eſt trouvé qu'il n'y avoit qu'à rire, puiſque non-ſeulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion ſur la poitrine, mais qu'il me l'a même fort ſoulagée, & que s'il ne m'a rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la ſanté. Je ne l'ai encore eſſayé que quatre fois, & M. Amyot prétend le pouſſer juſqu'à dix. Après quoi ſi la voix ne me revient, il me donnera mon congé. Je conçois un fort grand plaiſir à vous revoir, & à vous embraſſer; mais vous ne ſauriez croire pourtant tout ce qui ſe préſente d'affreux à mon eſprit, quand je ſonge qu'il me faudra peut-être repaſſer muet par ces hôtelleries, & revenir ſans voix dans ces mêmes lieux, où l'on m'avoit tant de fois aſſûré que les eaux de Bourbon me guériroient infailliblement. Il n'y a que Dieu & vos conſolations qui me puiſſent ſoutenir dans une ſi juſte occaſion de déſeſpoir.

J'ai été fort frappé de l'agréable débauche de Monſeigneur chez Madame la Princeſſe de Conti. Mais ne ſonge-t'il point à l'inſulte qu'il a faite par là à tous Meſſieurs de la Faculté? Paſſe pour avaler le Quinquina ſans avoir la fiévre: mais de le prendre ſans s'être préalablement fait ſaigner & purger, c'eſt une choſe qui crie vengeance, & il y a une eſpéce d'eſ-

fronterie à ne ſe point trouver mal après un tel attentat contre toutes les régles de la Médecine. Si Monſeigneur, & toute ſa compagnie, avoient avant tout, pris une doze de ſené dans quelque ſyrop convenable, cela lui auroit à la vérité couté quelques tranchées, & l'auroit mis, lui & tous les autres, hors d'état de dîner; mais il y auroit eu au moins quelques formes gardées, & M. Bachot auroit trouvé le trait galant. Aulieu que de la maniere dont la choſe s'eſt faite, cela ne ſauroit jamais être approuvé que des gens de Cour & du monde, & non point des véritables diſciples d'Hippocrate, gens à barbe vénérable, & qui ne verront point aſſûrément ce qu'il peut y avoir eu de plaiſant à tout cela. Que ſi perſonne n'en a été malade, ils vous répondront qu'il y a eu du ſortilège; & en effet, Monſieur, de la maniere dont vous me peignez Marli, c'eſt un véritable lieu d'enchantement. Je ne doute point que les Fées n'y habitent. En un mot, tout ce qui s'y dit & ce qui s'y fait, me paroît enchanté; mais ſur-tout les diſcours du Maître du Château ont quelque choſe de fort enſorcelant, & ont un charme qui ſe fait ſentir juſqu'à Bourbon. De quelque pitoyable maniere que vous m'ayez conté la diſgrace des Comédiens, je n'ai pû m'empêcher d'en rire.

Mais dites-moi, Monſieur, ſuppoſé qu'ils aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils boivent du vin du cru. Ce ne ſeroit pas une mauvaiſe pénitence à propoſer à M. de Chammeſlé, (1) pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il a bûes : vous ſavez au dépens de qui. Vous avez raiſon de dire qu'ils auront là un merveilleux théatre pour jouer les pièces de M. Pradon : & d'ailleurs ils y auront une commodité, c'eſt que quand le Souffleur aura oublié d'apporter la copie de ſes ouvrages, il en retrouvera infailliblement une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on apporte tous les matins en cet endroit. M. Fagon n'a point écrit à M. Bourdier. Faites bien des complimens pour moi à M. Roze. Les gens de ſon tempéramment ſont de fort dangereux ennemis ; mais il n'y a point auſſi de plus chauds amis, & je ſai qu'il a de l'amitié pour moi. Je vous félicite des converſations fructueuſes que vous avez eues avec M. de Louvois, d'autant plus que j'aurai part à votre récolte. Ne craignez point que M. Marchand m'arrête à Bourbon. Quelque amitié que j'aie pour lui, il n'entre point en balance avec vous, & l'Andrienne n'apportera aucun mal. Je

---

(1) Le Mari de la Chammeſlé, grand yvrogne.

meurs d'envie de voir les Réflexions de M. Nicole ; & je m'imagine que c'eſt Dieu qui me prépare ce livre à Paris, pour me conſoler de mon infortune. J'ai fort ri de la raillerie que vous me faites ſur les gens à qui j'ai pardonné. Cependant ſavez-vous bien qu'il y a à cela plus de mérite que vous ne croyez, ſi le proverbe Italien eſt véritable, que, *Chi offende non perdona?* (1)

L'action de M. de Lorraine ne me paroît point ſi inutile qu'on ſe veut imaginer, puiſque rien ne peut mieux confirmer l'aſſûrance de ſes troupes, que de voir que les Turcs n'ont oſé ſortir de leurs retranchemens, ni même donner ſur ſon arriere-garde dans ſa retraite : & il faut en effet que ce ſoient de grands coquins pour l'avoir ainſi laiſſé repaſſer la Drave. Croyez-moi ils ſeront battus ; & la retraite de M. de Lorraine a plus de rapport à la retraite de Céſar, quand il décampa devant Pompée, qu'à l'affaire de Philisbourg. Quand vous verrez M. Heſſein, faites-le reſſouvenir que nous ſommes freres en Quinquina, puiſqu'il nous a ſauvé la vie à l'un & à l'autre. Vous penſez vous mocquer, mais je ne ſai pas ſi je n'en eſſayerai point pour le recouvrement de ma voix. Adieu,

(1) Il avoue qu'il les a offenſés.

mon cher Monſieur, aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a rien au monde que j'aime plus que vous. Je ne ſai où vous vous êtes mis en tête que vous m'aviez écrit une longue Lettre, car je n'en ai jamais trouvé une ſi courte.

DU MESME.

A Bourbon le 2. Septembre.

NE vous étonnez pas, Monſieur, ſi vous ne recevez pas des réponſes à vos Lettres, auſſi promptement que peut-être vous ſouhaitez, parce que la poſte eſt fort irréguliere à Bourbon, & qu'on ne ſait pas trop bien quand il faut écrire. Je commence à ſonger à ma retraite. Voilà tantôt la dixiéme fois que je me baigne; & à ne vous rien celer, ma voix eſt tout au même état que quand je ſuis arrivé. Le monoſyllable que j'ai prononcé n'a été qu'un effet de ces petits tons que vous ſavez qui m'échappent quelquefois quand j'ai beaucoup parlé, & mes valets ont été un peu trop prompts à crier miracle. La vérité eſt pourtant que le bain m'a renforcé les jambes, & fortifié la poitrine.

Mais pour ma voix, ni le bain, ni la boiſſon des eaux, ne m'y ont de rien ſervi. Il faut donc s'en aller de Bourbon auſſi muet que j'y ſuis arrivé. Je ne ſaurois vous dire quand je partirai ; je prendrai bruſquement mon parti, & Dieu veuille que le déplaiſir ne me tue pas en chemin. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que jamais exilé n'a quitté ſon pays avec tant d'affliction que je retournerai au mien. Je vous dirai encore plus, c'eſt que ſans votre conſidération, je ne crois pas que j'euſſe jamais revû Paris, ou je ne conçois aucun autre plaiſir que celui de vous revoir. Je ſuis bien fâché de la juſte inquiétude que vous donne la fiévre de M. votre jeune fils. J'eſpere que cela ne ſera rien. Mais ſi quelque choſe me fait craindre pour lui, c'eſt le nombre de bonnes qualités qu'il a, (1) puiſque je n'ai jamais vû d'enfant de ſon âge ſi accompli en toutes choſes. M. Marchand eſt arrivé ici Samedi. J'ai été fort aiſe de le voir ; mais je ne tarderai guère à le quitter. Nous faiſons notre ménage enſemble. Il eſt toujours auſſi bon & auſſi méchant homme que jamais. J'ai ſû par lui tout ce qu'il y a de mal à Bourbon, dont je ne ſavois pas un mot à ſon arrivée. Votre relation de l'affaire de Hon-

---

(1) Il parle de mon frere aîné.

grie m'a fait un très-grand plaiſir, & m'a fait comprendre en très-peu de mots, ce que les plus longues relations ne m'auroient peut-être pas appris. Je l'ai débitée à tout Bourbon, où il n'y avoit qu'une relation d'un Commis de M. Jacques, où après avoir parlé du Grand-Viſir, on ajoûtoit entre autres choſes, que *ledit Viſir voulant réparer le grief qui lui avoit été fait*, &c. Tout le reſte étoit de ce ſtyle. Adieu, mon cher Monſieur, aimez-moi toujours, & croyez que vous ſeul êtes ma conſolation.

Je vous écrirai en partant de Bourbon, & vous aurez de mes nouvelles en chemin. Je ne ſai pas trop le parti que je prendrai à Paris. Tous mes livres ſont à Auteuil, où je ne puis plus déſormais aller les hivers. J'ai réſolu de prendre un logement pour moi ſeul. (1) Je ſuis las franchement d'entendre le tintamare des nourrices & des ſervantes. Je n'ai qu'une chambre & point de meubles au Cloître. Tout ceci ſoit dit entre nous; mais cependant je vous prie de me mander votre avis. N'ayant point de voix, il me faut du moins de la tranquillité. Je ſuis las de me ſacrifier au plaiſir & à la com-

(1) Il demeuroit alors chez M. Dongois, & avoit envie de vivre ſeul.

modité d'autrui. Il n'eſt pas vrai que je ne puiſſe bien vivre & tenir ſeul mon ménage. Ceux qui le croyent ſe trompent groſſierement. D'ailleurs je prétens déſormais mener un genre de vie dont tout le monde ne s'accommodera pas. J'avois pris des meſures que j'aurois exécutées, ſi ma voix ne s'étoit point éteinte. Dieu ne l'a pas voulu. J'ai honte de moi-même, & je rougis des larmes que je répans en vous écrivant ces derniers mots.

DE RACINE.

A Paris ce 5. Septembre.

J'Avois deſtiné cette après-dînée à vous écrire fort au long ; mais *un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage*, eſt venu malheureuſement me voir, & il ne fait que de ſortir de chez moi. Je ne vous écris donc que pour vous dire que je reçûs avant hier une Lettre de vous. Le P. Bouhours & le P. Rapin étoient dans mon cabinet quand je la reçûs. Je leur en fis la lecture en la décachettant, & je leur fis un fort grand plaiſir. Je regardai pourtant de loin, à meſure que je la liſois, s'il n'y avoit

rien dedans qui fût trop Janſeniſte. Je vis vers la fin le nom de M. Nicole, & je ſautai bravement, ou, pour mieux dire, lâchement, par deſſus. Je n'oſai m'expoſer à troubler la grande joie, & même les éclats de rire, que leur cauſerent pluſieurs choſes fort plaiſantes que vous me mandiez. Nous aurions été tous trois les plus contens du monde, ſi nous euſſions trouvé à la fin de votre Lettre, que vous parliez à votre ordinaire, comme nous trouvions que vous écriviez avec le même eſprit que vous avez toujours eu. Ils ſont, je vous aſſûre, tous deux fort de vos amis, & même fort bonnes gens (1). Nous avions été le matin entendre le P. de Villiers, qui faiſoit l'Oraiſon funèbre de M. le Prince, Grand-Pere de M. le Prince d'aujourd'hui. Il y a joint les louanges du dernier mort, & il s'eſt enfoncé juſqu'au cou dans le combat de Saint Antoine: Dieu ſait combien judicieuſement. En vérité il a beaucoup d'eſprit; mais il auroit bien beſoin de ſe laiſſer conduire. J'annonçai au P. Bouhours un nouveau livre, qui excita fort ſa curioſité. Ce ſont les Remarques de M. de Vaugelas, avec les Notes de Thomas Corneille. Cela eſt

(1) Ces quatre perſonnes s'eſtimoient & s'aimoient ſincérement.

ainſi affiché dans Paris depuis quatre jours. Auriez-vous jamais crû voir enſemble M. de Vaugelas & M. de Corneille le jeune, donnant des régles ſur la Langue ?

J'euſſe bien voulu vous pouvoir mander que M. de Louvois eſt guéri, en vous mandant qu'il a été malade. Mais ma Femme, qui revient de voir Madame de la Chapelle, m'apprend qu'il a encore de la fiévre. Elle étoit d'abord comme continue, & même aſſez grande. Elle n'eſt préſentement qu'intermittente,& c'eſt encore une des obligations que nous avons au Quinquina. J'eſpere que je vous manderai Lundi qu'il eſt abſolument guéri. Outre l'intérêt du Roi, & celui du Public, nous avons, vous & moi, un intérêt très-particulier à lui ſouhaiter une bonne ſanté. On ne peut pas nous témoigner plus de bonté qu'il nous en témoigne ; & vous ne ſauriez croire avec quelle amitié il m'a toujours demandé de vos nouvelles. Bon ſoir, mon cher Monſieur. Je ſalue de tout mon cœur M. Marchand. Je vous écrirai plus au long Lundi. Mon fils eſt guéri.



DE RACINE.

A Luxembourg ce 24. Mai.

VOtre Lettre m'auroit fait beaucoup plus de plaiſir, ſi les nouvelles de votre ſanté euſſent été un peu meilleures. Je vis M. Dodart comme je venois de la recevoir, & la lui montrai. Il m'aſſûra que vous n'aviez aucun lieu de vous mettre dans l'eſprit, que votre voix ne reviendra point, & me cita même quantité de gens qui ſont ſortis fort heureuſement d'un ſemblable accident. Mais ſur toutes choſes, il vous recommande de ne point faire d'effort pour parler, &, s'il ſe peut, de n'avoir commerce qu'avec des gens d'une oreille fort ſubtile, ou qui vous entendent à demi-mot. Il croit que le ſyrop d'abricot vous eſt fort bon, & qu'il en faut prendre quelquefois de pur, & très-ſouvent de mêlé avec de l'eau, en l'avalant lentement, & goute à goute. Ne point boire trop frais, ni de vin que fort trempé; du reſte vous tenir l'eſprit toujours gai. Voilà à peu près le conſeil (1) que M. Menjot me donnoit autrefois.

(1) Il racontoit quand il vouloit rire, qu'un Médecin lui ayant défendu de boire du vin, de man-

M. Dodart approuve beaucoup votre lait d'aneſſe, mais beaucoup plus encore ce que vous dites de la vertu M... Il ne la croit nullement propre à votre mal, & aſſûre même qu'elle y ſeroit très-nuiſible. Il m'ordonne preſque toujours les mêmes choſes pour mon mal de gorge, qui va toujours ſon même train; & il me conſeille un régime qui peut-être me pourra guérir dans deux ans, mais qui infailliblement me rendra dans deux mois de la taille dont vous voyez qu'eſt M. Dodart lui-même (1). M. Felix étoit préſent à toutes ces ordonnances, qu'il a fort approuvées; & il a auſſi demandé des remèdes pour ſa ſanté, ſe croyant le plus malade de nous trois. Je vous ai mandé qu'il avoit viſité la boucherie de Châlons. Il eſt à l'heure que je vous parle au marché, où il m'a dit qu'il avoit rencontré ce matin des écreviſſes de fort bonne mine. Le voyage eſt prolongé de trois jours, & on demeurera ici juſqu'à Lundi prochain. Le prétexte eſt la rougeole de M. le Comte de Toulouſe; mais le vrai eſt apparemment que le Roi a pris goût à ſa conquête, & qu'il n'eſt pas fâché de l'e-

ger de la viande, de lire, & de s'appliquer à la moindre choſe, ajouta, *du reſte, réjouiſſez-vous.*

(1) Le pere du premier Médecin du Roi. Il étoit extrêmement maigre.

examiner tout à loiſir. Il a déja conſidéré toutes les fortifications l'une après l'autre, eſt entré juſques dans les contremines du chemin couvert, qui ſont fort belles, & ſur-tout a été fort aiſe de voir ces fameuſes redoutes entre les deux chemins couverts, leſquelles ont tant donné de peine à M. de Vauban. Aujourd'hui le Roi va examiner la circonvallation; c'eſt-à-dire, faire un tour de ſept ou huit lieues. Je ne vous fais point le détail de tout ce qui m'a paru ici de merveilleux. Qu'il vous ſuffiſe que je vous en rendrai bon compte quand nous nous verrons, & que je vous ferai peut-être concevoir les choſes comme ſi vous y aviez été. M. de Vauban a été ravi de me voir, & ne pouvant pas venir avec moi, m'a donné un Ingénieur qui m'a mené par-tout. Il m'a auſſi abouché avec M. d'Eſpagne, gouverneur de Thionville, qui ſe ſignala tant à Saint Godart, & qui m'a fait ſouvenir qu'il avoit ſouvent bû avec moi à l'auberge de M. Poignant, & que nous étions, Poignant & moi, fort agréables avec feu M. de Bernage, évêque de Graſſe. Sérieuſement ce M. d'Eſpagne eſt un fort galant homme, & il m'a paru un grand air de vérité dans tout ce qu'il m'a dit de ce combat de Saint Godard. Mais, mon cher Monſieur, cela ne s'accorde, ni

avec M. de Montecuculli, ni avec M. de Bissy, ni avec M. de la Feuillade, & je vois bien que la vérité qu'on nous demande tant, est bien plus difficile à trouver qu'à écrire (1). J'ai vû aussi M. de Charüel, qui étoit Intendant à Gigeri. Celui-ci sait apparemment la vérité, mais il se serre les lèvres tant qu'il peut, de peur de la dire ; & j'ai eu à peu près la même peine, à lui tirer quelques mots de la bouche, que Trivelin en avoit à en tirer de Scaramouche, Musicien bégue. M. de Gourville arriva hier, & tout en arrivant me demanda de vos nouvelles. Je ne finirois point si je vous nommois tous les gens qui m'en demandent tous les jours avec amitié. M. de Chevreuse entre autres, M. de Noailles, Monseigneur le Prince, que je devrois nommer le premiers ; sur-tout M. Moreau notre ami, & M. Roze; ce dernier, avec des expressions fortes, vigoureuses, & qu'on voit bien, en vérité, qui partent du cœur. Je

(1) Sur quelle Histoire peut-on compter? Tel Ecrivain a cherché la vérité, sans la trouver. Tel autre ne s'est point donné la peine de la chercher; d'autres n'ont point songé à la dire. Qui ne croiroit qu'un homme comme M. de Valincourt n'a rien écrit que d'exact sur un ami qu'il avoit toujours fréquenté? J'ai cependant fait voir qu'il n'y avoit point d'exactitude dans sa Lettre historique sur mon Pere.

fis hier grand plaiſir à M. de Termes, de lui dire le ſouvenir que vous aviez de lui. M. de Rheims, M. le Préſident de Meſmes, & M. le Cardinal de Furſtemberg ſont toujours ici, & mettent le Roi en bonne humeur.

DU MESME.

Au Camp devant Mons le 3. Avril.

ON nous avoit trop tôt mandé la priſe de l'ouvrage à cornes. Il ne fut attaqué pour la premiere fois qu'avant-hier. Encore fut-il abandonné un moment après par les Grenadiers du Régiment des Gardes, qui s'épouvanterent mal-à-propos, & que leurs Officiers ne purent retenir, méme en leur préſentant l'épée nue comme pour les percer. Le lendemain, qui étoit hier, ſur les neuf heures du matin, on recommença une autre attaque avec beaucoup plus de précaution que la précédente. On choiſit pour cela huit compagnies de Grenadiers, tant du Régiment du Roi, que d'autres Régimens, qui tous mépriſent fort les ſoldats des Gardes, qu'ils appellent des Pierrots. On com-

manda auſſi 150 Mouſquetaires des deux compagnies pour ſoutenir les Grenadiers. L'attaque ſe fit avec une vigueur extraordinaire, & dura trois bons quarts d'heure. Car les ennemis ſe défendirent en fort braves gens, & quelques-uns d'entre eux ſe colleterent même avec quelques-uns de nos Officiers. Mais comment auroient-ils pû faire ? Pendant qu'ils étoient aux mains, tout notre canon tiroit ſans diſcontinuer ſur les deux demi-lunes qui devoient les couvrir, & d'où malgré cette tempête de canon, on ne laiſſa pourtant pas de faire un feu épouvantable. Nos bombes tomboient auſſi à tous momens ſur ces demi-lunes, & ſembloient les renverſer ſans-deſſus-deſſous. Enfin nos gens demeurerent les maîtres, & s'établirent de maniere qu'on n'a pas même oſé depuis les inquiéter. Nous y avons bien perdu deux cens hommes, entre autre huit ou dix Mouſquetaires, du nombre deſquels étoit le fils de M. le Prince de Courtenai, qui a été trouvé mort dans la paliſſade de la demi-lune. Car quelques Mouſquetaires pouſſerent juſques dans cette demi-lune, malgré la défenſe expreſſe de Vauban & de M. de Maupertuis, croyant faire, ſans doute, la même choſe qu'à Valenciennes. Ils furent obligés de revenir fort vîte ſur leurs pas : & c'eſt là que la

plûpart furent tués ou bleſſés. Les Grenadiers, à ce que dit M. de Maupertuis lui même, ont été auſſi braves que les Mouſquetaires. De huit Capitaines, il y en a eu ſept tués ou bleſſés. J'ai retenu cinq ou ſix actions ou paroles de ſimples Grenadiers, dignes d'avoir place dans l'Hiſtoire, & je vous les dirai quand nous nous reverrons. M. de Chaſteavillain, fils de M. le Grand Tréſorier de Pologne, étoit à tout, & eſt un des hommes de l'armée le plus eſtimé. La Cheſnaye a auſſi fort bien fait. Je vous les nomme tous deux, parce que vous les connoiſſez particuliérement. Mais je ne vous puis dire aſſez de bien du premier, qui joint beaucoup d'eſprit à une fort grande valeur. Je voyois toute l'attaque fort à mon aiſe, d'un peu loin à la vérité, mais j'avois de fort bonnes lunettes, que je ne pouvois preſque tenir fermes, tant le cœur me battoit à voir tant de braves gens dans le péril. On fit une ſuſpenſion pour retirer les morts de part & d'autre. On trouva de nos Mouſquetaires morts dans le chemin couvert de la demi-lune. Deux Mouſquetaires bleſſés s'étoient couchés parmi ces morts, de peur d'être achevés. Ils ſe leverent tout-à-coup ſur leurs pieds, pour s'en revenir avec les morts qu'on remportoit. Mais les ennemis prétendirent

qu'ayant été trouvés ſur leur terrain, ils devoient demeurer priſonniers. Notre Officier ne put pas en diſconvenir; mais il voulut au moins donner de l'argent aux Eſpagnols, afin de faire traiter ces deux Mouſquetaires. Les Eſpagnols répondirent: *Ils ſeront mieux traités parmi nous que parmi vous, & nous avons de l'argent plus qu'il n'en faut pour nous & pour eux.* Le Gouverneur fut un peu plus incivil; car M. de Luxembourg lui ayant envoyé une lettre par un Tambour, pour s'informer ſi le Chevalier d'Eſtrade, qui s'eſt trouvé perdu, n'étoit point du nombre des priſonniers qui ont été faits dans ces deux actions, le Gouverneur ne voulut ni lire la lettre, ni voir le tambour.

On a pris aujourd'hui deux manieres de payſans, qui étoient ſortis de la ville avec des lettres pour M. de Caſtanaga. Ces lettres portoient que la Place ne pouvoit plus tenir que cinq ou ſix jours. En récompenſe, comme le Roi regardoit de la tranchée tirer nos batteries, un homme, qui apparemment étoit quelque Officier ennemi, déguiſé en ſoldat avec un ſimple habit gris, eſt ſorti à la vûe du Roi de notre tranchée, & traverſant juſqu'à une demi-lune des ennemis, s'eſt jetté dedans, & on a vû deux des ennemis venir au devant de lui pour le recevoir.

J'étois aussi dans la tranchée dans ce tems-là, & je l'ai conduit de l'œil jusques dans la demi-lune. Tout le monde a été surpris au dernier point de son impudence. Mais vraisemblablement il n'empêchera pas la Place d'être prise dans cinq ou six jours. Toute la demi-lune est presque éboulée, & les remparts de ce côté-là ne tiennent plus à rien. On n'a jamais vû un tel feu d'artillerie. Quoique je vous dise que j'ai été dans la tranchée, n'allez pas croire que j'aie été dans aucun péril : les ennemis ne tiroient plus de ce côté-là, & nous étions tous, ou appuyés sur le parapet, ou debout sur le revers de la tranchée. Mais j'ai couru d'autres périls, que je vous conterai en riant quand nous serons de retour.

Je suis, comme vous, tout consolé de la réception de F..... M. Roze partit fâché de voir, dit-il, l'Académie *in pejus ruere*. Il vous fait ses baisemains avec des expressions très-fortes, à son ordinaire. M. de Cavoie, & quantité de nos communs amis, m'ont chargé aussi de vous en faire. Voilà, ce me semble, une assez longue Lettre ; mais j'ai les pieds chauds, & je n'ai guère de plus grand plaisir que de causer avec vous. Je crois que le nez a saigné au Prince d'Orange, & il n'est tantôt plus fait mention de lui. Vous me

ferez un extrême plaiſir de m'écrire, quand cela vous fera auſſi quelque plaiſir. Je vous prie de faire mes baiſemains à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de mander à ma femme que vous avez reçû de mes nouvelles.

J'ai oublié de vous dire, que pendant que j'étois ſur le mont Pagnotte, à regarder l'attaque, le R. P. de la Chaiſe étoit dans la tranchée, & même fort près de l'attaque, pour la voir plus diſtinctement. J'en parlois hier au ſoir à ſon Frere, qui me dit tout naturellement : *Il ſe fera tuer un de ces jours.* Ne dites rien de cela à perſonne, car on croiroit la choſe inventée, & elle eſt très-vraie, & très-ſérieuſe.

DU MESME.

Au Camp de Gévries le 21. Mai.

IL faut que j'aime M. Vigan autant que je fais, pour ne lui pas vouloir beaucoup de mal du contretems dont il a été cauſe. Si je n'avois pas eu des embarras tels que vous pouvez vous imaginer, je vous aurois été chercher à Auteuil. Je ne vous ai pas écrit pendant le chemin, parce que

j'étois chagrin au dernier point d'un vilain clou qui m'eſt venu au menton, qui m'a fait de fort grandes douleurs, juſqu'à me donner la fiévre deux jours & deux nuits. Il eſt percé, Dieu merci, & il ne me reſte plus qu'une emplâtre, qui me défigure, & dont je me conſolerois volontiers, ſans toutes les queſtions importunes que cela m'attire à tout moment.

Le Roi fit hier la revûe de ſon armée, & de celle de M. de Luxembourg. C'étoit aſſûrément le plus grand ſpectacle qu'on ait vû depuis pluſieurs ſiécles. Je ne me ſouviens point que les Romains en aient vû un tel. Car leurs armées n'ont guère paſſé, ce me ſemble, quarante, ou tout-au-plus cinquante mille hommes; & il y avoit hier ſix-vingts mille hommes enſemble ſur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur il n'y avoit pas là deſſus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à onze heures du matin à marcher. J'allai toujours au grand pas de mon cheval, & je ne finis qu'à huit heures du ſoir. Enfin on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre. Mais ſi on n'a jamais vû tant de troupes enſemble, aſſûrez-vous qu'on n'en a jamais vû de ſi belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du Roi, & de la premiere de l'armée de M. de Luxembourg. Mais quant

à la seconde ligne, je ne vous en puis parler que sur la soi d'autrui. J'étois si las, si ébloui de voir briller des épées & des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes, & des timbales, qu'en vérité je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien; & j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumiere, ou dans leur maison, avec leurs femmes & leurs enfans, & moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les Poëmes épiques les revûes d'armée fort longues & fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, & même, pardonnez-moi cette espéce de blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois au retour à peu près dans le même état que nous étions vous & moi dans la cour de l'Abbaye de Saint Amand. A cela près je ne fus jamais si charmé & si étonné, que je le fus de voir une puissance si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matieres. On m'a donné un ordre de bataille des deux armées. Je vous l'aurois volontiers envoyé; mais il y en a ici mille copies, & je ne doute pas qu'il n'y en ait bientôt autant à Paris. Nous sommes ici campés le long de la Trouille, à

deux lieues de Mons. M. de Luxembourg eſt campé près de Binche, partie ſur le ruiſſeau qui paſſe aux Eſtives, & partie ſur la Haiſne, où ce ruiſſeau tombe. Son armée eſt de 66 bataillons, & de 209 eſcadrons. Celle du Roi de 46 bataillons, & de 90 eſcadrons. Vous voyez par-là que celle de M. de Luxembourg occupoit bien plus de terrain que celle du Roi. Son quartier général, j'entens celui de M. de Luxembourg, eſt à Thieuſies. Vous trouverez tous ces villages dans la carte. L'une & l'autre ſe mettent en marche demain. Je pourrai bien n'être pas en état de vous écrire de cinq ou ſix jours; c'eſt pourquoi je vous écris aujourd'hui une ſi longue Lettre. Ne trouvez point étrange le peu d'ordre que vous y trouverez : je vous écris au bout d'une table environnée de gens qui raiſonnent de nouvelles, & qui veulent à tous momens que j'entre dans la converſation. Il vint hier de Bruxelles un Rendu, qui dit que M. le Prince d'Orange aſſembloit quelque troupes à Auderleck, qui en eſt à trois quarts de lieues. On demanda au Rendu ce qu'on diſoit à Bruxelles. Il répondit qu'on y étoit fort en repos, parce qu'on étoit perſuadé qu'il n'y avoit à Mons qu'un camp volant; que le Roi n'étoit point en Flandres; & que M. de Luxembourg étoit en Italie.

Je ne vous dis rien de la Marine. Vous êtes à la ſource, & nous ne ſavons qu'après vous. Vraiſemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choſes à vous mander qu'une revûe, quelque grande & quelque magnifique qu'elle ait été. M. de Cavoie vous baiſe les mains. Je ne ſai ce que je ferois ſans lui. Il faudroit en vérité que je renonçaſſe aux voyages & au plaiſir de voir tout ce que je vois. M. de Luxembourg, dès le premier jour que nous arrivâmes, envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la ſienne, pour m'en ſervir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vû un homme de cette bonté, & de cette magnificence. Il eſt encore plus à ſes amis, & plus aimable à la tête de ſa formidable armée, qu'il n'eſt à Paris & à Verſailles. Je vous nommerois au contraire certaines gens qui ne ſont pas reconnoiſſables en ce pays-ci, & qui tout embarraſſés de la figure qu'ils y font, ſont à peu près comme vous dépeigniez le pauvre M. Jannart, quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher Monſieur, voilà bien du verbiage; mais je vous écris au courant de ma plume, & me laiſſe entraîner au plaiſir que j'ai de cauſer avec vous, comme ſi j'étois dans vos allées d'Auteuil. Je vous prie de vous ſouvenir de moi dans la petite

Académie, & d'aſſûrer M. de Pontchartrain de mes très-humbles reſpects. Faites auſſi mille complimens pour moi à M. de la Chapelle. Je prévois qu'il aura bientôt matiere à des types plus magnifiques qu'il n'en a encore imaginés. Ecrivez-moi le plus ſouvent que vous pourrez, & forcez votre pareſſe. Pendant que j'eſſuie de longues marches, & des campemens fort incommodes, ſerez-vous fort à plaindre quand vous n'aurez que la fatigue d'écrire des Lettres bien à votre aiſe dans votre cabinet?

DU MESME.

Du Camp de Gévries le 22. Mai.

COmme j'étois fort interrompu hier en vous écrivant, je fis une grande faute dans ma Lettre, dont je ne m'apperçûs que lorſqu'on l'eût portée à la poſte. Au lieu de vous dire que le quartier principal de M. de Luxembourg étoit aux hautes Eſtives, je vous marquai qu'il étoit à Thieuſies, qui eſt un Village à plus de trois ou quatre lieues de-là, & où il devoit aller camper en partant des Eſtives;

ce qu'on m'avoit dit. On parloit même de cela autour de moi pendant que j'écrivois. J'ai donc crû que je vous ferois plaisir de vous détromper, & qu'il valoit mieux qu'il vous en coutât un petit port de Lettre, que quelque grosse gajûre où vous pourriez vous engager mal-à-propos, ou contre M. de la Chapelle, ou contre M. Hessein. J'ai sur-tout pâli quand j'ai songé au terrible inconvenient qui arriveroit si ce dernier avoit quelque avantage sur vous. Car je me souviens du bois qu'il mettoit à la droite opiniâtrément, malgré tous les sermens & toute la raison de M. de Guilleragues, qui en pensa devenir fou. Dieu vous garde d'avoir jamais tort contre un tel homme.

Je monte en carrosse pour aller à Mons, où M. de Vauban m'a promis de me faire voir les nouveaux ouvrages qu'il y a faits. J'y allai l'autre jour dans ce même dessein ; mais je souffrois alors tant de mal, que je ne songeai qu'à m'en revenir au plus vite.

DU MESME.

Au Camp devant Namur le 3. Juin.

J'Ai été ſi troublé depuis huit jours de la petite-vérole de mon fils, que j'appréhendois qui ne fût fort dangereuſe, que je n'ai pas eu le courage de vous mander aucunes nouvelles. Le ſiége a bien avancé durant ce tems-là, & nous ſommes à l'heure qu'il eſt au corps de la Place. Il n'a point fallu pour cela détourner la Meuſe, comme vous m'écrivez qu'on le diſoit à Paris, ce qui ſeroit une étrange entrepriſe. On n'a pas même eu beſoin d'appeller les Mouſquetaires, ni d'expoſer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec ſon canon & ſes bombes, a fait lui ſeul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deça & au-delà de la Meuſe, où il a placé ſes batteries. Il a conduit ſa principale tranchée dans un terrain aſſez reſſerré, entre des hauteurs, & une eſpèce d'étang d'un côté, & la Meuſe de l'autre. En trois jours il a pouſſé ſon travail juſqu'à un petit ruiſſeau qui coule au pied de la contreſcarpe, & s'eſt rendu

maître d'une petite contre-garde revêtue, qui étoit en-deça de la contrescarpe, & de-là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert qui étoit garni de plusieurs rangs de palissades, a comblé un fossé large de dix toises, & profond de huit pieds, & s'est logé dans une demi-lune, qui étoit au devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse, à la gauche des assiégeans, & un bastion qui est à leur droite. En telle sorte, que cette Place si terrible, en un mot Namur, a vû tous ses dehors emportés dans le peu de tems que je vous ai dit, sans qu'il en ait couté au Roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons. Tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques, sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon & des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un Officier Espagnol, qui fut pris hier dans les dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cens hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, & qui tirent continuellement sur de pauvres gens qui sont vûs d'enhaut, & de revers, & qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de

corps dont le canon a emporté les têtes comme ſi on les avoit coupées avec des ſabres. Cela n'empêche pas que pluſieurs de nos gens n'ayent fait des actions de grande valeur. Les Grenadiers du Régiment des Gardes Françoiſes, & ceux des Gardes Suiſſes, ſe ſont entre autres extrémement diſtingués. On raconte pluſieurs actions particulieres, que je vous redirai quelque jour, & que vous entendrez avec plaiſir. Mais en voici une que je ne puis différer de vous dire, & que j'ai oüi conter au Roi même. Un ſoldat du Régiment des Fuziliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion; un coup de canon vint qui emporta ſon gabion: auſſitôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſiéme, & l'alla poſer; un troiſiéme coup de canon emporta ce troiſiéme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais ſon Officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit: *J'irai, mais j'y ſerai tué.* Il y alla, & en poſant ſon quatriéme gabion, eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint, ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon Officier: *Je l'avois bien dit.* Il fallut lui couper le

bras, qui ne tenoit preſque à rien. Il ſouffrit cela ſans deſſerrer les dents, & après l'opération, dit froidement : *Je ſuis donc hors d'état de travailler, c'eſt maintenant au Roi à me nourrir.* Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de cette narration, mais aſſûrez-vous qu'elle eſt fort vraie. M. de Cavoie me preſſe d'achever ma Lettre. Je vous dirai donc en deux mots, pour l'achever, qu'apparamment la ville ſera priſe en deux jours. Il y a déja une grande bréche au baſtion, & même un Officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois ſoldats, & s'en eſt revenu, parce qu'il n'étoit point ſuivi, & qu'il n'y avoit encore aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce baſtion ne tiendra guère. Après quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les aſſiégés ne nous attendront pas. Mais vraiſemblablement la garniſon laiſſera faire la capitulation aux bourgeois, & ſe retirera dans le Château, qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban, que la ville. M. le Prince d'Orange n'a point encore marché, & pourra bien marcher trop tard. Nous attendons avec impatience des nouvelles de la mer. Je ne ſuis point ſurpris de tout ce que vous me mandez du Gouverneur, qui a fait déſerter votre aſſemblée à ſon pupille. J'ai ri de bon cœur de l'embarras où vous êtes

ſur le rang où vous devez placer M. de Richeſource. Ce que vous dites des eſprits médiocres eſt fort vrai, & m'a frappé, il y a longtems, dans votre Poëtique. M. de Cavoie vous fait mille baiſemains, & M. Roze auſſi, qui m'a confié les grands dégoûts qu'il avoit de l'Académie, juſqu'à méditer même d'y faire retrancher les jettons, s'il n'étoit, dit-il, retenu par la charité. Croyez-vous que les jettons durent beaucoup, s'il ne tient qu'à la charité de M. Roze qu'ils ne ſoient retranchés ? Adieu, Monſieur, je vous conſeille d'écrire un mot à M. le Controlleur Général lui même, pour le prier de vous faire mettre ſur l'état de diſtribution ; & cela ſera fait auſſitôt. Vous êtes pourtant en fort bonnes mains, puiſque M. de Bie a promis de vous faire payer. C'eſt le plus honnête-homme qui ſe ſoit jamais mêlé de finance. Mes complimens à M. de la Chapelle.



DU MESME.

Au Camp près de Namur le 15. Juin.

JE ne vous ai point écrit ſur l'attaque d'avant hier. Je ſuis accablé des Lettres, qu'il me faut écrire à des gens beaucoup moins raiſonnables que vous, & à qui il faut faire des réponſes bien malgré moi. Je crois que vous n'aurez pas manqué de relations. Ainſi, ſans entrer dans des détails ennuyeux, je vous manderai ſuccinctement ce qui m'a le plus frappé dans cette action. Comme la garniſon eſt au moins de ſix mille hommes, le Roi avoit pris de fort grandes précautions pour ne pas manquer ſon entrepriſe. Il s'agiſſoit de leur enlever une redoute & un retranchement de plus de 400 toiſes de long, d'où il ſera fort facile de foudroyer le reſte de leurs ouvrages, cette redoute étant au plus haut de la montagne, & par conſéquent pouvant commander aux ouvrages à corne qui couvrent le Château de ce côté-là. Ainſi le Roi, outre les ſept bataillons de tranchée, avoit commandé deux cens de ſes Mouſquetaires, 150

Grenadiers à cheval, & quatorze compagnies d'autres Grenadiers, avec mille ou douze cens travailleurs, pour le logement qu'on vouloit faire ; & pour mieux intimider les ennemis, il fit paroître tout-à-coup, ſur la hauteur, la brigade de ſon Régiment, qui eſt encore compoſée de ſix bataillons. Il étoit là en perſonne à la tête de ſon Régiment, & donnoit ſes ordres à la demie portée du mouſquet. Il avoit ſeulement devant lui trois gabions, que le Comte de Fieſque, qui étoit ſon Aide-de-Camp de jour, avoit fait poſer pour le couvrir. Mais ces gabions, preſque tous pleins de pierres, étoient la plus dangereuſe défenſe du monde. Car un coup de canon, qui eût donné dedans, auroit fait un beau maſſacre de tous ceux qui étoient derriere. Néantmoins un de ces gabions ſauva peut-être la vie au Roi, ou à Monſeigneur, ou à Monſieur, qui tous deux étoient à ſes côtés ; car il rompit le coup d'une bale de mouſquet, qui venoit droit au Roi, & qui, en ſe détournant un peu, ne fit qu'une contuſion au bras de M. le Comte de Toulouze, qui étoit, pour ainſi dire, dans les jambes du Roi. Mais pour revenir à l'attaque, elle ſe fit dans un ordre merveilleux. Il n'y eut pas juſqu'aux Mouſquetaires, qui ne firent pas un pas plus qu'on ne leur avoit

commandé. A la vérité M. de Maupertuis, qui marchoit à leur tête, leur avoit déclaré que si quelqu'un osoit passer devant lui, il le tueroit. Il n'y en eut qu'un seul, qui ayant osé désobéir, & passer devant lui, il le porta par terre de deux coups de sa pertuisane, qui ne le blesserent pourtant point. On a fort loué la sagesse de M. de Maupertuis. Mais il faut vous dire aussi deux traits de M. de Vauban, que je suis assûré qui vous plairont. Comme il connoît la chaleur du soldat dans ces sortes d'occasions, il leur avoit dit : *Mes enfans, on ne vous défend pas de poursuivre les ennemis quand ils s'enfuiront, mais je ne veux pas que vous alliez vous faire échigner mal-à-propos sur la contrescarpe de leurs autres ouvrages. Je retiens donc à mes côtés cinq tambours, pour vous rappeller quand il sera tems. Dès que vous les entendrez, ne manquez pas de revenir chacun à vos postes.* Cela fut fait comme il l'avoit concerté. Voilà pour la premiere précaution. Voici la seconde. Comme le retranchement qu'on attaquoit avoit un fort grand front, il fit mettre sur notre tranchée des especes de jallons, vis-à-vis desquels chaque corps devoit attaquer, & se loger, pour éviter la confusion. Et la chose réussit à merveilles. Les ennemis ne soutinrent point, & n'attendirent pas

même

même nos gens. Ils s'enfuirent après qu'ils eurent fait une ſeule décharge, & ne tirerent plus que de leurs ouvrages à cornes. On en tua bien quatre ou cinq cens ; entre autres un Capitaine Eſpagnol, fils d'un Grand d'Eſpagne, qu'on nomme le Comte de Lemos. Celui qui le tua étoit un des Grenadiers à cheval, nommé *Sans-Raiſon.* Voilà un vrai nom de Grenadier. L'Eſpagnol lui demanda quartier, & lui promit cent piſtoles, lui montrant même ſa bourſe, où il y en avoit 35. Le Grenadier, qui venoit de voir tuer le Lieutenant de ſa Compagnie, qui étoit un fort brave homme, ne voulut point faire de quartier, & tua ſon Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps, qui leur fut rendu, & le Grenadier *Sans-Raiſon* rendit auſſi les 35. piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant : *Tenez, voilà ſon argent, dont je ne veux point ; les Grenadiers ne mettent la main ſur les gens que pour les tuer.* Vous ne trouverez point, peut-être, ces détails dans les relations que vous lirez ; & je m'aſſûre que vous les aimerez bien autant qu'une ſupputation exacte du nom des bataillons, & de chaque compagnie des gens détachés, ce que M. l'Abbé Dangeau ne manqueroit pas de rechercher très-curieuſement. Je vous ai parlé du Lieutenant de

la compagnie des Grenadiers, qui fut tué, & dont *Sans-Raiſon* vengea la mort. Vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſavoir qu'on lui trouva un cilice ſur le corps. Il étoit d'une piété ſinguliere, & avoit même fait ſes dévotions le jour d'auparavant, reſpecté de toute l'armée pour ſa valeur, accompagnée d'une douceur & d'une ſageſſe merveilleuſe. Le Roi l'eſtimoit beaucoup, & a dit après ſa mort, que c'étoit un homme qui pouvoit prétendre à tout. Il s'appelloit Roquevert. Croyez-vous que Frere Roquevert ne valoit pas bien Frere Muce? Et ſi M. de la Trape l'avoit connu, auroit-il mis dans la vie de Frere Muce, que les Grenadiers font profeſſion d'être les plus grands ſcelerats du monde? Effectivement, on dit que dans cette Compagnie il y a des gens fort réglés. Pour moi je n'entens guère de Meſſe dans le Camp, qui ne ſoit ſervie par quelque Mouſquetaire, & où il n'y en ait quelqu'un qui communie, & cela de la maniere du monde la plus édifiante.

Je ne vous dis rien de la quantité de gens qui reçûrent des coups de mouſquet, ou des contuſions tout auprès du Roi. Tout le monde le ſait; & je crois que tout le monde en frémit. M. le Duc étoit Lieutenant Général de jour, & y fit à la Condé, c'eſt tout dire. M. le Prince, dès qu'il vit

que l'action alloit commencer, ne put s'empêcher de courir à la tranchée, & de se mettre à la tête de tout. En voilà bien assez pour un jour. Je ne puis pourtant finir sans vous dire un mot de M. de Luxembourg. Il est toujours vis-à-vis des ennemis, la Méhaigne entre deux, qu'on ne croit pas qu'ils osent passer. On lui amena avant hier un Officier Espagnol, qu'un de nos partis avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. M. de Luxembourg lui trouvant de l'esprit, lui dit: *Vous autres Espagnols, je sais que vous faites la guerre en honnêtes gens, & je la veux faire avec vous de même.* Ensuite il le fit dîner avec lui, puis lui fit voir toute son armée. Après quoi il le congédia, en lui disant: *Je vous rens votre liberté; allez trouver M. le Prince d'Orange, & dites-lui ce que vous avez vû.* On a sû aussi par un Rendu, qu'un de nos soldats s'étant allé rendre aux ennemis, le Prince d'Orange lui demanda pourquoi il avoit quitté l'armée de M. de Luxembourg: *C'est*, dit le soldat, *qu'on y meurt de faim; mais avec tout cela, ne passez pas la riviere, car assûrément ils vous battront.* Le Roi envoya hier six mille sacs d'avoine, & cinq cens bœufs à l'armée de M. de Luxembourg: & quoi qu'ait dit le déserteur, je vous puis assûrer qu'on y est fort guai, & qu'il s'en

faut bien qu'on y meure de faim. Le Général a été trois jours ſans monter à cheval, paſſant le jour à jouer dans ſa tente. Le Roi a eu nouvelle aujourd'hui, que le Baron de Serclas, avec cinq ou ſix mille chevaux de l'armée du Prince d'Orange, avoit paſſé la Meuſe à Huy, comme pour venir inquieter le quartier de M. de Boufflers. Le Roi prend ſes meſures pour le bien recevoir.

Adieu, Monſieur, je vous manderai une autrefois des nouvelles de la vie que je mene, puiſque vous en voulez ſavoir. Faites, je vous prie, part de cette Lettre à M. de la Chapelle, ſi vous trouvez qu'elle en vaille la peine. Vous me ferez même beaucoup de plaiſir de l'envoyer à ma Femme, quand vous l'aurez lûe. Car je n'ai pas le tems de lui écrire, & cela pourra réjoüir elle & mon fils. On eſt fort content de M. de Bonrepaux. J'ai écrit à M. de Pontchartrain le fils par le conſeil de M. de la Chapelle. Une page de complimens m'a plus couté cinq cens fois, que les huit pages que je vous viens d'écrire. Adieu, Monſieur, je vous envie bien votre beau tems d'Auteuil; car il fait ici le plus horrible tems du monde.

Je vous ai vû rire aſſez volontiers de ce que le vin fait quelquefois faire aux yvrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos Suiſſes dans la tran-

chée. Un autre Suiſſe ſon camarade, qui étoit auprès, ſe mit à rire de toute ſa force, en diſant : *Hô, hô, cela eſt plaiſant ; il reviendra ſans tête dans le camp.*

On a fait aujourd'hui trente priſonniers de l'armée du Prince d'Orange, & ils ont été pris par un parti de M. de Luxembourg. Voici la diſpoſition de l'armée des ennemis. M. de Baviere a la droite avec des Brandebourgs, & autres Allemands. M. de Valdeck eſt au corps de bataille avec les Hollandois ; & le Prince d'Orange, avec les Anglois, eſt à la gauche. J'oubliois de vous dire, que quand M. le Comte de Toulouſe reçut ſon coup de mouſquet, on entendit le bruit de la bale : & le Roi demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé. *Il me ſemble*, dit en ſouriant le jeune Prince, *que quelque choſe m'a touché.* Cependant la contuſion étoit aſſez groſſe, & j'ai vû la marque de la bale ſur le galon de la manche, qui étoit tout noirci, comme ſi le feu y avoit paſſé. Adieu, Monſieur, je ne ſaurois me réſoudre à finir quand je ſuis avec vous.

En fermant ma Lettre, j'apprens que la Préſidente Barantin, qui avoit épouſé M. de Courmaillon, Ingénieur, a été pillée par un parti de Charleroi. Ils lui ont pris ſes chevaux de carroſſe, & ſa caſſette, & & l'ont laiſſée dans le chemin à pié. Elle

venoit pour être auprès de ſon mari, qui avoit été bleſſé. Il eſt mort.

AU MESME.

Au Camp près de Namur le 24. Juin.

JE laiſſe à M. de Valincourt le ſoin de vous écrire la priſe du Château neuf. Voici ſeulement quelques circonſtances qu'il oubliera peut-être dans ſa relation. Ce Château neuf eſt appellé autrement, le Fort Guillaume, parce que c'eſt le Prince d'Orange qui ordonna l'année paſſée de le faire conſtruire, & qui avança pour cela dix mille écus de ſon argent. C'eſt un grand ouvrage à cornes, avec quelques redens dans le milieu de la courtine, ſelon que le terrein le demandoit. Il eſt ſitué de telle ſorte, que plus on en approche, moins on le découvre. Et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite bréche à paſſer deux hommes, & il n'y avoit pas une paliſſade du chemin couvert qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui même la beauté de cet ouvrage. L'Ingénieur qui l'a tracé, & qui a conduit tout ce qu'on y a fait, eſt un Hollandois nommé Cohorne. Il s'étoit enfermé de-

dans pour le défendre, & y avoit même fait creuser le fossé, disant qu'il s'y vouloit enterrer. Il en sortit hier avec la garnison, blessé d'un éclat de bombes. M. de Vauban a eu la curiosité de le voir, & après lui avoir donné beaucoup de louange, lui a demandé s'il jugeoit qu'on eût pû l'attaquer mieux qu'on n'a fait. L'autre fit réponse, que si on l'eût attaqué dans les formes ordinaires, & en conduisant une tranchée devant la courtine, & les demi-bastions, il se seroit encore défendu plus de quinze jours, & qu'il nous en auroit couté bien du monde; mais que de la maniere dont on l'avoit embrassé de toutes parts, il avoit fallu se rendre. La vérité est, que notre tranchée est quelque chose de prodigieux, embrassant à la fois plusieurs montagnes, & plusieurs vallées, avec une infinité de détours & de retours, autant presque qu'il y a de rues à Paris. Les gens de la Cour commençoient à s'ennuyer de voir si longtems remuer la terre. Mais enfin il s'est trouvé que dès que nous avons attaqué la contrescarpe, les ennemis, qui craignoient d'être coupés, ont abandonné dans l'instant tout leur chemin couvert; & voyant dans leur ouvrage vingt de nos Grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit, où on ne pouvoit monter qu'un à

un, ils ont auſſitôt battu la chamade. Ils étoient encore quinze cens hommes, tous gens bienfaits, s'il y en a au monde. Le principal Officier qui les commandoit, nommé M. de Vimbergue, eſt âgé de près de 80 ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a ſouffertes depuis quinze jours, & qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter ſur la petite bréche, que notre canon avoit faite, réſolu d'y mourir l'épée à la main. C'eſt lui qui a fait la capitulation; & il y a fait mettre qu'il lui ſeroit permis d'entrer dans le vieux Château, pour s'y défendre encore juſqu'à la fin du ſiége. Vous voyez par-là à quels gens nous avons affaire, & que l'art & les précautions de M. de Vauban ne ſont pas inutiles pour épargner bien de braves gens, qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc qui étoit Lieutenant Général de jour: & voici la troiſiéme affaire qui paſſe par ſes mains. Je voudrois que vous euſſiez pû entendre de quelle maniere aiſée, & même avec quel eſprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande; les réponſes qu'il fit aux Officiers qui le vinrent trouver pour capituler; & comme, en leur faiſant mille honnêtetés, il ne laiſſoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin

couvert tout plein de corps morts, ſans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laiſſoient pas reſpirer. Ils voyoient ſauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin; & étoient ſi las de ſe jetter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns ſe tenoient debout, au hazard de ce qui en pourroit arriver ; les autres avoient creuſé de petites niches dans des retranchemens qu'ils avoient faits dans le milieu de l'ouvrage, & s'y tenoient plaqués tout le jour. Ils n'avoient d'eau que celle d'un petit trou qu'ils avoient creuſé en terre, & ont paſſé ainſi quinze jours entiers. Le vieux Château eſt composé de quatre autres Forts, l'un derriere l'autre, & va toujours en s'étreciſſant, en telle ſorte que celui de ces Forts, qui eſt à l'extrémité de la montagne, ne paroît pas pouvoir contenir trois cens hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. Heureuſement nous ne craignons pas d'en manquer ſitôt.

On en trouva hier chez les R. Peres Jéſuites de Namur, douze cens ſoixante toutes chargées, avec leurs amorces. Les bons Peres gardoient précieuſement ce beau dépôt, ſans en rien dire, eſpérant vraiſemblablement de les rendre aux Eſ-

pagnols, au cas qu'on nous fît lever le ſiége. Ils paroiſſoient pourtant les plus contens du monde d'être au Roi ; & ils me dirent à moi-même, d'un air riant & ouvert, qu'ils lui étoient trop obligés de les avoir délivrés de ces maudits Proteſtants, qui étoient en garniſon à Namur, & qui avoient fait un Prêche de leurs Ecoles. Le Roi a envoyé le P. Recteur à Dôle. Mais le P. de la Chaize dit lui-même que le Roi eſt trop bon, & que les Supérieurs de leur Compagnie ſeront plus ſévères que lui. Adieu, Monſieur.

J'oubliois de vous dire que je vis paſſer les deux Otages que ceux du dedans de l'ouvrage à cornes envoyoient au Roi. L'un avoit le bras en écharpe ; l'autre la mâchoire à demi emportée, avec la tête bandée d'une écharpe noire ; le dernier eſt un Chevalier de Malthe. Je vis auſſi huit priſonniers qu'on amenoit du chemin couvert. Ils faiſoient horreur. L'un avoit un coup de Bayonette dans le côté : un autre un coup de mouſquet dans la bouche. Les ſix autres avoient le viſage & les mains toutes brûlées du feu qui avoit pris à la poudre qu'ils avoient dans leurs havreſacs.

A SA FEMME. (1)

A Cateau Cambresis le jour de l'Ascension.

J'Avois commencé à vous écrire hier au soir à Saint Quentin ; mais je fus averti que la poste étoit partie dès midi ; ainsi je n'achevai point. Je viens de recevoir vos Lettres, qui m'ont fait un fort grand plaisir. Je me porte bien, Dieu merci. Les Garçons de M. Roche m'ont piqué mon petit cheval en deux endroits en le ferrant, dont je suis fort en colère contre eux, & avec raison. Heureusement M. de Cavoie mene avec lui un Maréchal, qui en a pris soin ; & on m'assûre que ce ne sera rien. Nous allons demain au Quesnoi, où on laissera les Dames au Camp près de Mons. L'herbe est bien courte, & je crois que les chevaux ne trouveront pas beaucoup de fourage. Le bled est fort rencheri. Votre fermier sera riche, & devroit bien vous donner de l'argent, puis-

(1) C'est la seule Lettre conservée de toutes celles qu'il lui a écrites. Comme il n'avoit rien de caché pour elle, il ne vouloit pas apparemment qu'elle gardât ses Lettres.

que vous ne l'avez point preſſé de vendre ſon bled lorſqu'il étoit à bon marché. Le Roi eut hier des nouvelles de ſa flotte. Elle eſt ſortie de Breſt du 9 Mai. On la croit maintenant à la Hogue en Normandie ; & le Roi d'Angleterre embarqué. On mande de Hollande, que le Prince d'Orange voit bien que c'eſt tout de bon qu'on va faire une deſcente, & qu'il paroît étonné. Il a envoyé en Angleterre le Comte de Portland ſon favori, a contremandé trois Régimens prêts à s'embarquer pour la Hollande : & on dit qu'il pourroit bien repaſſer lui-même en Angleterre. M. de Baviere eſt fort inquiet de la maladie du Prince Clement ſon Frere, qui eſt, dit-on, à l'extrémité. Il le ſera bien davantage dans quatre jours, lorſqu'il verra entrer dans les Pays-bas plus de cent trente mille hommes. Le Roi eſt dans la meilleure ſanté du monde. Il a eu nouvelle aujourd'hui que M. le Comte d'Etrées avoit brûlé ou coulé à fond quatorze Vaiſſeaux marchands Anglois ſur les côtes d'Eſpagne, & deux Vaiſſeaux de guerre qui les eſcortoient. Cela le conſole, avec raiſon, de la perte de deux Vaiſſeaux de l'Eſcadre du même Comte d'Etrées, qui ont péri par la tempête. Voilà d'heureux commencemens. Il faut eſpérer que Dieu continuera de ſe déclarer pour nous. Faſ-

tes part de ces nouvelles à M. Deſpréaux ; à qui je n'ai pas le tems d'écrire aujourd'hui. J'ai rencontré aujourd'hui M. Dodart pour la premiere fois : il ſe porte à merveilles. M. du Tartre ſe trémouſſe à ſon ordinaire, & a une grande épée à ſon côté, avec un nœud magnifique. Il a tout-à-fait l'air d'un Capitaine. Adieu, mon cher cœur : embraſſe tes enfans pour moi. Exhorte ton fils à bien étudier, & à ſervir Dieu. Je ſuis parti fort content de lui. J'eſpère que je le ſerai encore plus à mon retour. Ecris-moi ſouvent, ou lui. Adieu encore un coup.

A BOILEAU.

A Gemblours le 9 Juin.

J'Avois commencé une grande Lettre, où je prétendois vous dire mon ſentiment ſur quelques endroits des Stances (1) que vous m'avez envoyées. Mais comme j'aurai le plaiſir de vous revoir bientôt, puiſque nous nous en retournons à Paris, j'aime mieux attendre à vous dire de vive voix

---

(1) Quelques Stances de l'Ode de Namur.

tout ce que j'avois à vous mander. Je vous dirai ſeulement en un mot, que les Stances m'ont paru très-belles, & très-dignes de celles qui les précédent, à quelque peu de répétitions près, dont vous vous êtes apperçû vous même. Le Roi fait un grand détachement de ſes armées, & l'envoie en Allemagne avec Monſeigneur. Il a jugé qu'il falloit profiter de ce côté-là d'un commencement de campagne qui paroît ſi favorable, d'autant plus que le Prince d'Orange s'opiniâtrant à demeurer ſous de groſſes places, & derriere des canaux & des rivieres, la guerre auroit pû devenir ici fort lente, & peut-être moins utile que ce qu'on peut faire au-delà du Rhin. Nous allons demain coucher à Namur. M. de Luxembourg demeure en ce pays-ci avec une armée capable, non ſeulement de faire tête aux ennemis, mais même de leur donner beaucoup d'embarras. Adieu, mon cher Monſieur, je me fais un grand plaiſir de vous embraſſer bientôt.



AU MESME.

Au Quesnoi le 30 Mai.

LE Roi fait demain ſes dévotions. Je parlai hier de M. le Doyen au P. de la Chaize. Il me dit qu'il avoit reçû votre Lettre ; me demanda des nouvelles de votre ſanté, & m'aſſûra qu'il étoit fort de vos amis & de toute la famille. J'ai parlé ce matin à Madame de Maintenon, & lui ai même donné une Lettre, que je lui avois écrite ſur ce ſujet, la mieux tournée que j'ai pû, afin qu'elle la pût lire au Roi. M. de Chamlai de ſon côté, proteſte qu'il a déja fait merveilles, & qu'il a parlé de M. le Doyen, (1) comme de l'homme du monde qu'il eſtimoit le plus, & qui méritoit le mieux les graces de Sa Majeſté. Il promet qu'il reviendra encore ce ſoir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon poſſible, & l'ai aſſûré de votre reconnoiſſance, & de celle de M. le Doyen, & de Mrs

(1) L'Abbé Boileau, frere de M. Deſpréaux. Il étoit alors Doyen à Sens, & on obtint pour lui un Canonicat de la Sainte Chapelle.

Dongois. Voilà, mon cher Monſieur, où la choſe en eſt. Le reſte eſt entre les mains du bon Dieu, qui peut-être inſpirera le Roi en notre faveur. Nous en ſaurons demain davantage.

Quant à nos Ordonnances, M. de Pontchartrain me promit qu'il nous les feroit payer auſſitôt après le départ du Roi. C'eſt à vous de faire vos ſollicitations, ſoit par M. de Pontchartrain le fils, ſoit par M. l'Abbé Bignon. Croyez-vous que vous fiſſiez mal d'aller vous-même une fois chez lui? Il eſt bien intentionné: la ſomme eſt petite. Enfin on m'aſſûre qu'il faut preſſer, & qu'il n'y a pas un moment à perdre. Quand vous aurez arraché cela de lui, il ne vous en voudra que plus de bien. Il faudroit auſſi voir, ou faire voir M. de Bie, qui eſt le meilleur homme du monde, & qui le feroit ſouvenir de vous quand il fera l'état de diſtribution. Au reſte j'ai été obligé de dire ici, le mieux que j'ai pû, quelques-uns des vers de votre Satyre, à M. le Prince. *Noſti hominem.* Il ne parle plus d'autre choſe; & il me les a redemandés plus de dix fois. M. le Prince de Conti voudroit bien que vous m'envoyaſſiez l'hiſtoire du Lieutenat Criminel, dont il eſt ſur-tout charmé. M. le Prince & lui ne font que redire les deux Vers, *La mule & les chevaux au marché*, &c.

Je vous conſeille de m'envoyer tout cet endroit, & quelques autres morceaux détachés, ſi vous pouvez ; aſſûrez-vous qu'ils ne ſortiront point de mes mains. M. le Prince n'eſt pas moins touché de ce que j'ai pû retenir de votre Ode. Je ne ſuis point ſurpris de la priere que M. de Pontchartrain le fils vous a faite en faveur de F.... Je ſavois bien qu'il avoit beaucoup d'inclination pour lui ; & c'eſt pour cela méme que M. de la Loubere n'en a guère. Mais enfin vous avez très-bien répondu, & pour peu que F... ſe reconnoiſſe, je vous conſeillerois auſſi de lui faire grace ; mais à dire vrai, il eſt bien tard, & la Stance a fait un furieux progrès. Je n'ai pas le tems d'écrire ce matin à M. de la Chapelle. Ayez la bonté de lui dire que tout ce qu'il a imaginé, & vous auſſi, ſur l'Ordre de Saint Louis, me paroît fort beau ; mais que pour moi je voudrois ſimplement mettre pour type la Croix même de Saint Louis, & la Légende, *Ordo militaris*, &c. Chercherons-nous toujours de l'eſprit dans les choſes qui en demandent le moins ? Je vous écris tout ceci avec une rapidité épouvantable, de peur que la poſte ne ſoit partie. Il fait le plus beau tems du monde. Le Roi, qui a eu une fluxion ſur la gorge, ſe porte bien. Ainſi nous ſerons bientôt en campagne.

Je vous écrirai plus à loiſir avant que de ſortir du Queſnoi.

AU MESME.

Au Queſnoi.

VOus verrez par la Lettre que j'écris à M. l'Abbé Dongois, les obligations que vous avez à Sa Majeſté. M. le Doyen eſt Chanoine de la Sainte Chapelle, & eſt bien mieux encore que je n'avois demandé. Madame de Maintenon m'a chargé de vous bien faire ſes baiſemains. (1) Elle mérite bien que vous lui faſſiez quelque remerciement, ou du moins que vous faſſiez d'elle une mention honorable, qui la diſtingue de tout ſon ſexe; comme en effet elle en eſt diſtinguée de toute maniere. Je ſuis content au dernier point de M. de Chamlai, & il faut abſolument que vous lui écriviez, auſſi bien qu'au P. de la Chaize, qui a très-

(1) Je ne ſais ſi aujourd'hui en pareille occaſion nous nous ſervirions du même mot, qui cependant, ſuivant le Dictionnaire de l'Académie, ne veut dire que *complimens*.

bien ſervi M. le Doyen. Tout le monde m'a chargé ici de vous faire ſes complimens, entre autres M. de Cavoie, & M. de Serignan. M. le Prince de Conti même m'a témoigné prendre beaucoup de part à votre joie. Nous partons Mardi matin pour aller camper ſous Mons. Le Roi ſe mettra à la tête de l'armée de M. de Boufflers; M. de Luxembourg, avec la ſienne nous côtoyera de fort près. Le Roi envoie les Dames à Maubeuge. Ainſi nous voilà à la veille des grandes nouvelles. Je vous donne le bon ſoir, & ſuis entierement à vous.

Songez à nos Ordonnances. Prenez auſſi la peine de recommander à M. Dongois le petit Mercier, Valet-de-chambre de Madame de Maintenon. Il voudroit avoir pour Commiſſaire, pour la concluſion de ſon affaire, ou M. l'Abbé Brunet, ou M. l'Abbé Petit. Si cela ſe peut faire dans les régles, & ſans bleſſer la conſcience, il faudroit tâcher de lui faire avoir ce qu'il demande.

DE BOILEAU.

A Paris le 25. Mars.

JE ne voyois proprement que vous pendant que vous étiez à Paris ; & depuis que vous n'y êtes plus, je ne vois plus, pour ainſi dire, perſonne. N'attendez donc pas que je vous rende nouvelles pour nouvelles, puiſque je n'en ſais aucune. D'ailleurs il n'eſt guère fait mention à Paris préſentement que du ſiége de Mons, dont je ne crois pas vous devoir inſtruire. Les particularités que vous m'en avez mandées m'ont fait un fort grand plaiſir. Je vous avoue pourtant que je ne ſaurois digérer que le Roi s'expoſe comme il fait. C'eſt une mauvaiſe habitude qu'il a priſe, dont il devroit ſe guérir ; & cela ne s'accorde pas avec cette haute prudence qu'il fait paroître dans toutes ſes autres actions. Eſt-il poſſible qu'un Prince, qui prend ſi bien ſes meſures pour aſſiéger Mons, en prenne ſi peu pour la conſervation de ſa propre perſonne ? Je ſai bien qu'il a pour lui l'exemple des Alexandres & des Céſars, qui s'expoſoient de la ſorte ; mais

avoient-ils raiſon de le faire ? Je doute qu'il ait lû ce vers d'Horace : *Decipit exemplar vitiis imitabile.* Je ſuis ravi d'apprendre que vous êtes dans un Couvent, en même cellule que M. de Cavoie : car bien que le logement ſoit un peu étroit, je m'imagine qu'on n'y garde pas trop étroitement les régles, & qu'on n'y fait pas la lecture pendant le dîner, ſi ce n'eſt peut-être de Lettres pareilles à la mienne. Je vous dis bien en partant, que je ne vous plaignois plus, puiſque vous faiſiez le voyage avec un homme tel que lui, auprès duquel on trouve toutes ſortes de commodités, & dont la compagnie pourroit conſoler de toutes ſortes d'incommodités. Et puis je vois bien qu'à l'heure qu'il eſt, vous êtes un ſoldat parfaitement aguerri contre les périls & contre la fatigue. Je vois bien, dis-je, que vous allez recouvrer votre honneur à Mons, & que toutes les mauvaiſes plaiſanteries du voyage de Gand ne tomberont plus que ſur moi. M. de Cavoie a déja aſſez bien commencé à m'y préparer. Dieu veuille ſeulement que je les puiſſe entendre, au hazard même d'y mal répondre. Mais à ne vous rien céler, non ſeulement mon mal ne finit point, mais je doute même qu'il guériſſe. En récompenſe me voilà fort bien guéri d'ambition & de vanité.

Et en vérité je ne ſai ſi cette guériſon-là ne vaut pas bien l'autre, puiſqu'à meſure que les honneurs & les biens me fuient, il me ſemble que la tranquillité me vient. J'ai été une fois à notre Aſſemblée depuis votre départ. M. de la Chapelle ne manqua pas, comme vous vous le figurez bien, de propoſer d'abord une Médaille ſur le ſiége de Mons : & j'en imaginai une ſur le, &c.

DU MESME.

A Auteuil le 7. Octobre.

JE vous écrivis avant hier ſi à la hâte, que je ne ſai ſi vous aurez bien conçû ce que je vous écrivois : c'eſt ce qui m'oblige à vous récrire aujourd'hui. Madame Racine vient d'arriver chez moi, qui s'engage à vous faire tenir ma Lettre. L'action de M. de Lorges eſt très-grande & très-belle ; & j'ai déja reçû une Lettre de M. l'Abbé Renaudot, qui me mande que M. de Pontchartrain veut qu'on travaille au plutôt à faire une Médaille pour cette action. Je crois que cela occupe déja fort M. de la Chapelle ; mais pour moi je crois

qu'il ſera aſſez à tems d'y penſer vers la Saint Martin.

Je vous mandois le dernier jour que j'ai travaillé à la Satyre des Femmes pendant huit jours, cela eſt véritable; mais il eſt vrai auſſi que ma fougue poëtique eſt paſſée preſque auſſi vîte qu'elle eſt venue, & que je n'y penſe plus à l'heure qu'il eſt. Je crois que lorſque j'aurai tout amaſſé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés; mais je ne ſais ſi je n'en ôterai pas bien vingt-cinq ou trente de la deſcription du Lieutenant & de la Lieutenante Criminelle. C'eſt un ouvrage qui me tue, par la multitude des tranſitions, qui ſont, à mon ſens, le plus difficile chef-d'œuvre de la Poëſie. Comme je m'imagine que vous avez quelque impatience d'en voir quelque choſe, je veux bien vous en tranſcrire ici vingt ou trente vers; mais c'eſt à la charge que foi d'honnête homme vous ne les montrerez à ame vivante, parce que je veux être abſolument maître d'en faire ce que je voudrai; & que d'ailleurs je ne ſai s'ils ſont encore en l'état où ils demeureront (1). Mais afin que vous en puiſſiez voir la ſuite, je vais vous mettre la fin de l'hiſtoire de la Lieutenante, de la maniere que je l'ai achevée.

(1) Il a en effet changé quelques Vers.

Mais peut-être j'invente une fable frivole,
Soutien donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourvû,
Tout prêt à le prouver, te dira, Je l'ai vû.
Vingt ans j'ai vû ce couple uni d'un même vice,
A tous mes habitans montrer que l'Avarice
Peut faire dans les biens trouver la Pauvreté,
Et nous réduire à pis que la mendicité.
Deux Voleurs qui chez eux pleins d'eſpérance entrerent,
Enfin un beau matin tous deux les maſſacrerent:
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Himen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit paſſe un peu l'ordinaire meſure;
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la Satyre occuper moins de mots?
Chacun fait ſon métier. Suivons notre propos.
Nouveau Prédicateur, aujourd'hui, je l'avoue,
Vrai diſciple, ou plutôt, ſinge de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes Sermons de portraits.
En voilà déja trois peints d'aſſez heureux traits.
La Louve, la Coquette, & la parfaite Avare.
Il faut y joindre encor la Revêche bizare,
Qui ſans ceſſe d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari;
Qui dans tous ſes diſcours par Quolibets s'exprime;
A toujours dans la bouche un proverbe, une rime,
Et d'un roulement d'yeux auſſitôt applaudit
Au mot aigrement fou qu'au hazard elle a dit.

Il

Il n'eſt point de répos, ni de paix avec elle ;
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t'elle un moment reſpirer ſon Epoux ?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux.
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici traçant ces mots par Alphabet
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourie,
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de femme extravagante ?
Combien n'a-t'on point vû de Philis aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout-à-coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs maris ?

En voilà plus que je ne vous avois promis. Mandez-moi ce que vous y aurez trouvé de fautes plus groſſieres. J'ai envoyé des pêches à Madame de Caylus, qui les a reçûes, m'a-t'on dit, avec de grandes marques de joie. Je vous donne le bon ſoir, & ſuis tout à vous.

DE RACINE.

A Verſailles ce Mardi.

MAdame de Maintenon m'a dit ce matin, que le Roi avoit réglé notre Penſion à quatre mille francs pour moi, & à deux mille francs pour vous. Cela s'entend ſans y comprendre notre penſion de Gens de Lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous & pour moi. Je viens auſſi tout à l'heure de remercier le Roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution. Mais je lui ai dit que nous étions trop contens. J'ai plus appuyé encore ſur vous que ſur moi, & j'ai dit au Roi que vous prendriez la liberté de lui écrire, pour le remercier, n'oſant pas lui venir donner la peine d'élever ſa voix (1) pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : *Sire, il a plus d'eſprit que jamais, plus de zele pour votre Majeſté, & plus d'envie de travailler pour votre gloire, qu'il n'en a jamais eue.* Vous voyez enfin que les choſes ont été réglées comme vous l'avez ſouhaité vous même.

(1) Boileau commençoit à devenir un peu ſourd.

Je ne laiſſe pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il ſemble que je gagne à cela plus que vous (1). Mais outre les dépenſes & les fatigues des voyages dont je ſuis aſſez aiſe que vous ſoyez délivré ; je vous connois ſi noble & ſi plein d'amitié, que je ſuis aſſûré que vous ſouhaiteriez de bon cœur que je fuſſe encore mieux traité. Je ſerai très-content ſi vous l'êtes en effet. J'eſpere vous revoir bientôt. Je demeure ici pour voir de quelle maniere la choſe doit tourner : car on ne m'a point encore dit ſi c'eſt par un brevet, ou ſi c'eſt à l'ordinaire ſur la Caſſette. Je ſuis entierement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, & tout le monde n'eſt occupé que de ſes équipages. Je vous conſeille d'écrire quatre lignes au Roi, & autant à Madame de Maintenon, qui aſſûrément s'intéreſſe toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos Lettres par la poſte, ou par votre Jardinier, comme vous le jugerez à propos.

---

(1) Que ce ſcrupule eſt devenu rare parmi les gens de Lettres.

DE BOILEAU.

A Paris ce 9. Avril.

EStes-vous fou, avec vos complimens ? Ne ſavez-vous pas bien que c'eſt moi qui ai, pour ainſi dire, preſcrit la choſe de la maniere qu'elle s'eſt faite ? Et pouvez-vous douter que je ne ſois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande ? Tout va le mieux du monde, & je ſuis encore plus réjoüi pour vous que pour moi-même. Je vous envoie deux Lettres, que j'écris, ſuivant vos conſeils, l'une au Roi, & l'autre à Madame de Maintenon. Je les ai écrites ſans faire de brouillon, & je n'ai point ici de conſeil. Ainſi je vous prie d'examiner ſi elles ſont en état d'être données, afin que je les réforme ſi vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toute décachetées ; & ſuppoſé que vous trouviez à propos de les préſenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je verrai aujourd'hui Madame Racine pour la feliciter. Je vous donne le bon jour, & ſuis tout à vous. Je ne reçûs votre

Lettre qu'hier tout au ſoir, & je vous envoie mes trois Lettres à huit heures par la poſte. Voilà, ce me ſemble, une aſſez grande diligence pour le plus pareſſeux de tous les hommes.

DE RACINE.

A Verſailles ce 11. *Avril.*

JE vous renvoie vos deux Lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel uſage qu'il vous plaira. Tâchez de me les renvoyer avant ſix heures, ou pour mieux dire, avant cinq heures & demie du ſoir, afin que je les puiſſe donner avant que le Roi entre chez Madame de Maintenon. J'ai trouvé que *la trompette & les ſourds* étoient trop joués, (1) & qu'il ne falloit point trop appuyer ſur votre incommodité, moins encore chercher de l'eſprit ſur ce ſujet. Du reſte les Lettres ſeront fort bien, & il n'en faut pas davantage. Je m'aſſûre que vous donnerez un meil-

(1) Boileau avoit apparemment fait ſur ſa ſurdité, quelque plaiſanterie qui ne plût pas à l'ami dont il faiſoit ſon juge.

leur tour aux choſes que j'ai ajoûtées. Je ne veux point faire attendre votre Jardinier. Je n'ai point encore de nouvelles de la maniere dont notre affaire ſera tournée. M. de Chevreuſe veut que je le laiſſe achever ce qu'il a commencé, & dit que nous nous en trouverons bien. Je vous conſeille de lui écrire un mot à votre loiſir. On ne peut pas avoir plus d'amitié qu'il en a pour vous.

AU MESME.

VOs deux Lettres ſont à merveilles, & je les donnerai tantôt. M. de Pontchartrain oublia de parler hier, & ne peut parler que Dimanche. Mais j'en fus bien-aiſe, parce que M. de Chevreuſe aura le tems de le voir. M. de Pontchartrain me parla de notre autre penſion, & de la petite Académie; mais avec une bonté incroyable, en me diſant que dans un autre tems il prétend bien faire d'autres choſes pour vous & pour moi. Je ne crois pas aller à Auteuil; ainſi ne m'y attendez point. Je ne crois pas même aller à Paris encore demain : & en ce cas je vous prie de tout mon cœur de faire bien mes excuſes

à M. de Pontchartrain, que j'ai une extrème impatience de revoir. Madame sa mere me demanda hier fort obligeamment, si nous n'allions pas toujours chez lui. Je lui dis que c'étoit bien notre dessein de recommencer à y aller.

J'envoie à Paris pour un volume de M. de Noailles, que mon Laquais prétend avoir reporté chez lui, & qu'on n'y trouve point. Cela me désole. Je vous prie de lui dire si vous ne croyez point l'avoir chez vous. Je vous donne le bon jour.

AU MESME.

A Compiegne le 4. Mai.

M. Des Granges m'a dit qu'il avoit fait signer hier nos Ordonnances, & qu'on les feroit viser par le Roi après demain, qu'ensuite il les enverroit à M. Dongois, de qui vous les pourrez retirer. Je vous prie de me garder la mienne jusqu'à mon retour. Il n'y a point ici de nouvelles. Quelques gens veulent que le siége de Casal soit levé; mais la chose est fort douteuse, & on n'en sait rien de certain. Six Armateurs de Saint Malo ont pris

dix-ſept Vaiſſeaux d'une flotte marchande des ennemis, & un Vaiſſeau de guerre de 60 piéces de canon. Le Roi eſt en parfaite ſanté, & ſes troupes merveilleuſes. Quelque horreur que vous ayez pour les méchans Vers, je vous exhorte à lire Judith, & ſur-tout la Préface, dont je vous prie de me mander votre ſentiment. Jamais je n'ai rien vû de ſi mépriſé que tout cela l'eſt en ce pays-ci; & toutes vos prédictions ſont accomplies. Adieu, Monſieur, je ſuis entierement à vous.

AU MESME.

A Fontainebleau le 3. Octobre.

VOtre ancien Laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaiſir ce matin, en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande ſolitude à Auteuil, & vous n'en partez point. Eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi longtems ſeul, & ne point faire du tout de Vers? Je m'attens qu'à mon retour je trouverai votre Satyre des Femmes entierement achevée. Pour moi il s'en faut bien que je ſois auſſi ſolitaire que vous.

M. de Cavoie a voulu encore à toute force que je logeasse chez lui; & il ne m'a pas été possible d'obtenir de lui que je fisse tendre un lit dans votre maison, où je n'aurois pas été si magnifiquement que chez lui; mais j'y aurois été plus tranquillement, & avec plus de liberté.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le Maréchal de Lorge ayant fait assiéger, par un détachement de son armée, une petite ville nommée Pforzeim, entre Philisbourg & Dourlach, les Allemans ont voulu s'avancer pour la secourir. Il a eu avis qu'un corps de quarante escadrons avoit pris les devants, & n'étoit qu'à une lieue & demie de lui, ayant devant eux un ruisseau assez difficile à passer. La ville a été prise dès le premier jour, & 500. hommes qui étoient dedans ont été faits prisonniers de guerre. Le lendemain M. de Lorge a marché avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai dit, & a fait d'abord passer le ruisseau à seize de ses escadrons, soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on alloit à eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à vauderoute, abandonnant leurs tentes & leur bagage, qui a été pillé. On leur a pris deux piéces de canon, deux paires de timbales, & neuf étendarts, quantité d'Officiers; entre

autres leur Général, qui eſt oncle de M. de Virtemberg, & adminiſtrateur de ce Duché, un Général-Major de Baviere, & plus de treize cens Cavaliers. Ils en ont eu près de neuf cens tués ſur la place. Il ne nous en a couté qu'un Maréchal-des-Logis, un Cavalier, & ſix Dragons. M. de Lorge a abandonné au pillage la ville de Pforzeim, & une autre petite ville auprès de laquelle étoient campés les ennemis. Ç'a été, comme vous voyez, une déroute, & il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup de tiré de leur part. Tout ce qu'on a pris & tué, ç'a été en les pourſuivant. Le Prince d'Orange eſt parti pour la Hollande. Son armée s'eſt rapprochée de Gand, & apparemment ſe ſéparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il eſt en parfaite ſanté. Le Roi ſe porte à merveilles.



AU MESME.

A Marli le 6. Août au matin.

JE ferai vos préſens ce matin. Je ne ſai pas bien encore quand je vous reverrai, parce qu'on attend à toute heure des nouvelles d'Allemagne. La victoire de M. de Luxembourg eſt bien plus grande que nous ne penſions, & nous n'en ſavions pas la moitié. Le Roi reçoit tous les jours des Lettres de Bruxelles, & de mille autres endroits, par où il apprend que les ennemis n'avoient pas une troupe enſemble le lendemain de la bataille. Preſque toute l'Infanterie qui reſtoit avoit jetté ſes armes. Les troupes Hollandoiſes ſe ſont la plûpart enfuies juſqu'en Hollande. Le Prince d'Orange, qui penſa être pris, après avoir fait des merveilles, coucha le ſoir, lui huitiéme, avec M. de Baviere, chez un Curé près de Loo. Nous avons 25 ou 30 drapeaux, 55 étendarts, 76 piéces de canon, 8 mortiers, 9 pontons, ſans tout ce qui eſt tombé dans la riviere. Si nos chevaux, qui n'avoient point mangé depuis deux fois 24 heures, euſſent pû

marcher, il ne resteroit pas un corps de troupes aux ennemis. Tout en vous écrivant il me vient en pensée de vous envoyer deux Lettres, une de Bruxelles, l'autre de Vilvorde, & un récit du combat en général, qui me fut dicté hier au soir par M. d'Albergotti. Croyez que c'est comme si M. de Luxembourg l'avoit dicté lui-même. Je ne sai si vous le pourrez lire; car en écrivant j'étois accablé de sommeil, à peu près comme étoit M. Puy-Morin, en écrivant ce bel Arrêt sous M. Dongois (1). Le Roi est transporté de joie, & tous ses Ministres, de la grandeur de cette action. Vous me feriez un fort grand plaisir, quand vous aurez lû tout cela, de l'envoyer bien cacheté, avec cette même Lettre que je vous écris, à M. l'Abbé Renaudot, afin qu'il ne tombe point dans l'inconvénient de l'année passée. Je suis assûré qu'il vous en aura obligation. Il pourra distribuer une partie des

(1) M. Dongois étant obligé de passer la nuit à dresser le dispositif d'un Arrêt d'ordre, le dictoit à M. Puy-Morin, frere de Boileau; & M. Pui-Morin écrivoit si promptement, que M. Dongois étoit étonné que ce jeune homme eût tant de disposition pour la pratique. Après avoir dicté pendant deux heures, il voulut lire l'Arrêt, & trouva que le jeune Puy-Morin n'avoit écrit que le dernier mot de chaque phrase.

choſes que je vous envoie en pluſieurs articles, tantôt ſous celui de Bruxelles, tantôt ſous celui de Landefermé, où M. de Luxembourg campa le 31 Juillet, à demi lieue du Champ-de-bataille, tantôt même ſous l'article de Malines, ou de Vilvorde.

Il ſaura d'ailleurs les actions des principaux particuliers, comme, que M. de Chartres chargea trois ou quatre fois à la tête de divers eſcadrons, & fut débaraſſé des ennemis, ayant bleſſé de ſa main l'un d'eux qui le vouloit emmener; le pauvre Vacoigne tué à ſon côté; M. d'Arci, ſon Gouverneur, tombé aux piés de ſes chevaux, le ſien ayant été bleſſé, la Bertiere, ſon Sous-Gouverneur, auſſi bleſſé. M. le Prince de Conti chargea auſſi pluſieurs fois, tantôt avec la Cavalerie, tantôt avec l'Infanterie, & regagna pour la troiſiéme fois le fameux Village de Nervinde, qui donne le nom à la bataille, & reçut ſur la tête un coup de ſabre d'un des ennemis, qu'il tua ſur le champ. M. le Duc chargea de même, regagna la ſeconde fois le Village, à la tête de l'Infanterie, & combattit encore à la tête de pluſieurs Eſcadrons de Cavalerie. M. de Luxembourg étoit, dit-on, quelque choſe de plus qu'humain, volant par-tout, & même s'opiniâtrant à continuer les atta-

ques, dans le tems que les plus braves étoient rebutés, menant en perſonne les Bataillons & les Eſcadrons à la charge. M. de Montmorenci, ſon fils aîné, après avoir combattu pluſieurs fois à la tête de ſa Brigade de Cavalerie, reçut un coup de mouſquet, dans le tems qu'il ſe mettoit au-devant de ſon Pere, pour le couvrir d'une décharge horrible que les ennemis firent ſur lui. M. le Comte ſon frere, a été bleſſé à la jambe; M. de la Roche-guyon au pié, & tous les autres que ſait M. l'Abbé; M. le Maréchal de Joyeuſe bleſſé auſſi à la cuiſſe, & retournant au combat après ſa bleſſure. M. le Maréchal de Villeroi entra dans les lignes ou retranchemens, à la tête de la Maiſon du Roi.

Nous avons 1400 priſonniers, entre leſquels 165 Officiers, pluſieurs Officiers généraux, dont on aura ſans doute donné les noms. On croit le pauvre Ruvigni tué; on a ſes étendars, & ce fut à la tête de ſon Régiment de François, que le Prince d'Orange chargea nos Eſcadrons, en renverſa quelques-uns, & enfin fut renverſé lui-même. Le Lieutenant-Colonel de ce Régiment, qui fut pris, dit à ceux qui le prenoient, en leur montrant de loin le Prince d'Orange: *Tenez, Meſſieurs, voilà celui qu'il vous falloit prendre.* Je conjure

M. l'Abbé Renaudot, quand il aura fait ſon uſage de tout ceci, de bien recacheter, & cette Lettre, & mes Mémoires, & de les renvoyer chez moi.

Voici encore quelques particularités. Pluſieurs Généraux des ennemis étoient d'avis de repaſſer d'abord la riviere. Le Prince d'Orange ne voulut pas : l'Electeur de Baviere dit qu'il falloit au contraire rompre tous les ponts, & qu'ils tenoient à ce coup les François. Le lendemain du combat M. de Luxembourg a envoyé à Tirlemond, où il étoit reſté pluſieurs Officiers ennemis bleſſés, entre autres le Comte de Solms, Général de l'Infanterie, qui s'eſt fait couper la jambe. M. de Luxembourg, aulieu de les faire tranſporter en cet état, s'eſt contenté de leur parole, & leur a fait offrir toute ſorte de rafraichiſſemens. *Quelle Nation eſt la vôtre ?* s'écria le Comte de Somls, en parlant au Chevalier du Rozel, *Vous vous battez comme des Lions, & vous traittez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.* Les ennemis commencent à publier que la poudre leur manqua tout-à-coup, voulant par-là excuſer leur défaite. Ils ont tiré plus de neuf mille coups de canon, & nous quelques cinq ou ſix mille.

Je fais mille complimens à M. l'Abbé

Renaudot ; & j'exciterai ce matin M. de Croiſſy à empêcher, s'il peut, le malheureux Mercure galant, de défigurer notre victoire.

Il y avoit ſept lieues du camp dont M. de Luxembourg partit, juſqu'à Nervinde. Les ennemis avoient 55 bataillons, & 160 eſcadrons.

DE BOILEAU.

A Paris ce 4. Juin.

JE vous écrivis hier au ſoir une aſſez longue Lettre, & qui étoit toute remplie du chagrin que j'avois alors, cauſé par un temperamment ſombre qui me dominoit, & par un reſte de maladie ; mais je vous en écris une aujourd'hui toute pleine de la joie que m'a cauſée l'agréable nouvelle que j'ai reçûe. Je ne ſaurois vous exprimer l'allégreſſe qu'elle a excitée dans toute notre famille. Elle a fait changer de caractère à tout le monde. M. Dongois le Greffier eſt préſentement un homme jovial & folâtre. M. l'Abbé Dongois, un bouffon & un badin. Enfin il n'y a perſonne qui ne ſe ſignale par des témoi-

gnages extraordinaires de plaiſir & de ſatisfaction, & par des louanges & des exclamations ſans fin ſur votre bonté, votre généroſité, votre amitié, &c. A mon ſens néantmoins, celui qui doit être le plus ſatisfait, c'eſt vous, & le contentement que vous devez avoir en vous même d'avoir obligé ſi efficacement dans cette affaire, tant de perſonnes qui vous eſtiment & qui vous honorent depuis ſi longtems, eſt un plaiſir d'autant plus agréable, qu'il ne procéde que de la vertu, & que les ames du commun ne ſauroient ni ſe l'attirer, ni le ſentir. Tout ce que j'ai à vous prier maintenant, c'eſt de me mander les démarches que vous croyez qu'il faut que je faſſe à l'égard du Roi, & du P. de la Chaize; & non ſeulement s'il faut, mais à peu près ce qu'il faut que je leur écrive. M. le Doyen de Sens ne ſait encore rien de ce qu'on a fait pour lui. Jugez de ſa ſurpriſe, quand il apprendra tout d'un coup le bien imprévû & exceſſif que vous lui avez fait. Ce que j'admire le plus, c'eſt la félicité de la circonſtance, qui a fait que demandant pour lui la moindre de toutes les Chanoinies de la Sainte Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure. *O factum bene.* Vous pouvez compter que vous aurez déſormais en lui un homme qui diſputera avec moi de zéle

& d'amitié pour vous. J'avois résolu de ne vous envoyer la suite de mon Ode sur Namur, que quand je l'aurois mise en état de n'avoir plus besoin que de vos corrections. Mais en vérité vous m'avez fait trop de plaisir, pour ne pas satisfaire sur le champ la curiosité que vous avez peut-être conçûe de la voir. Ce que je vous prie, c'est de ne la montrer à personne, & de ne la point épargner. J'y ai hazardé des choses fort neuves, jusqu'à parler de la plume blanche que le Roi a sur son chapeau. Mais à mon avis, pour trouver des expressions nouvelles en vers, il faut parler de choses qui n'aient point été dites en vers. Vous en jugerez, sauf à tout changer, si cela vous déplait (1). L'Ode sera de dix-huit Stances. Cela fait cent quatre-vingts vers. Je ne croyois pas aller si loin. Voici ce que vous n'avez point vû. Je vais le mettre sur l'autre feuillet.

Déployez toutes vos rages,
Princes, vents, peuples, frimats,
Ramassez tous vos nuages,
Rassemblez tous vos soldats.

---

(1) On apprend par ces Lettres, & par celle dans laquelle mon Pere lui demande son avis sur un de ses Cantiques spirituels, de quelle maniere ces deux amis se consultoient mutuellement sur leurs Ouvrages.

Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta Lille, Courtray,
Gand, la conſtante Eſpagnole,
Luxembourg, Beſançon, Dole,
Ipres, Maſtricht, & Cambray.

Mes préſages s'accompliſſent,
Il commence à chanceler.
Je vois ſes murs qui frémiſſent,
Déja prêts à s'écrouler.
Mars en feu qui les domine,
De loin ſouffle leur ruine:
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent tombant ſur la terre
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Approchez, troupes altières,
Qu'unit un même devoir:
A couvert de ces rivieres,
Venez, vous pouvez tout voir.
Contemplez bien ces approches;
Voyez détacher ces roches,
Voyez ouvrir ce terrein,
Et dans les eaux, dans la flamme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher tranquille & ſerein.

Voyez dans cette tempête,
Par-tout ſe montrer aux yeux,
La plume qui ceint ſa tête
D'un cercle ſi glorieux.
A ſa blancheur remarquable,
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la gloire,
Mars, & ſa ſœur la Victoire,
Suivent cet aſtre à grands pas.

Grands défenſeurs de l'Eſpagne,
Accourez tous, il eſt tems.
Mais déja vers la Méhaigne,
Je vois vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vû ſur leurs foibles rives,
Tant de guerriers s'amaſſer.
Marchez donc, troupe héroïque (1) :
Au-delà de ce Granique,
Que tardez-vous d'avancer ?

Loin de fermer le paſſage,
A vos nombreux Bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.

(1) On trouve ici pluſieurs vers que l'Auteur a changés.

Hé quoi, ſon aſpect vous glace !
Où ſont ces Chefs pleins d'audace,
Jadis ſi promts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drave ſoumiſe,
Juſqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur ;
Son Gouverneur qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja juſques à ſes portes
Je vois nos fieres cohortes
S'ouvrir un large chemin ;
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, & de briques,
Monter le ſabre à la main.

C'en eſt fait, je viens d'entendre
Sur les remparts éperdus
Battre un ſignal pour ſe rendre.
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Rappellez votre conſtance,
Fiers ennemis de la France ;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles,
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi que Phébus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce Dieu sublime
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des bois fréquentés d'Horace,
Ma Muse sur son déclin
Sait encor les avenues,
Et des sources inconnues
A l'Auteur du Saint Paulin. (1)

Je vous demande pardon de la peine que vous aurez peut-être à déchiffrer tout ceci, que je vous ai écrit sur un papier qui boit. Je vous le récrirois bien; mais il est près de midi, & j'ai peur que la poste ne parte. Ce sera pour une autre fois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

(1) On verra dans la Lettre suivante que Boileau reconnut bientôt des négligences qui lui étoient échappées dans le morceau précédent, & qu'il a eu grand soin de corriger. Les meilleurs Poëtes ne s'en apperçoivent pas dans la chaleur de la composition.



DU MESME.

A Paris le 9. Juin.

JE vous écrivis hier avec toute la chaleur qu'inſpire une méchante nouvelle, le refus que fait l'Abbé de Paris de ſe démettre de ſa Chanoinie. Ainſi vous jugerez bien par ma Lettre, que ce ne ſont pas à l'heure qu'il eſt des remercimens que je médite, puiſque je ſuis même honteux de ceux que j'ai déja faits. A vous dire le vrai, le contretems eſt fâcheux ; & quand je ſonge aux chagrins qu'il m'a déja cauſés, je voudrois preſque n'avoir jamais penſé à ce bénéfice pour mon frere. Je n'aurois pas la douleur de voir que vous vous ſoyez peut-être donné tant de peine ſi inutilement. Ne croyez pas toutefois, quoi qu'il puiſſe arriver, que cela diminue en moi le ſentiment des obligations que je vous ai. Je ſens bien qu'il n'y a qu'une étoile bizare & infortunée qui pût empêcher le ſuccès d'une affaire ſi bien conduite, & où vous avez également ſignalé votre prudence & votre amitié. Je vous ai mandé par ma derniere Lettre, ce

que M. de Pontchartrain avoit répondu à M. l'Abbé Renaudot touchant nos Ordonnances; comme il a fait de la distinction entre les raisons que vous aviez de le presser, & celles que j'avois d'attendre.

Je ne doute point, Monsieur, que vous ne soyez à la veille de quelque grand & heureux évenement; &, si je ne me trompe, le Roi va faire la plus triomphante campagne qu'il ait jamais faite. Il fera grand plaisir à M. de la Chapelle, qui, si nous l'en voulions croire, nous engageroit déja à imaginer une Médaille sur la prise de Bruxelles, dont je suis persuadé qu'il a déja fait le type en lui-même. Vous m'avez fort réjoui de me mander la part qu'a Madame de Maintenon dans notre affaire. Je ne manquerai pas de me donner l'honneur de lui écrire; mais il faut auparavant que notre embarras soit éclairci, & que je sache s'il faut parler sur le ton gai, ou sur le ton triste. Voici la quatriéme Lettre que vous devez avoir reçûe de moi depuis six jours. Trouvez bon que je vous prie encore ici de ne rien montrer à personne du fragment informe que je vous ai envoyé, & qui est tout plein des négligences d'un Ouvrage qui n'est point encore digéré. Le mot de *voir* y est répété par-tout jusqu'au dégoût. La Stance, *Grands défenseurs de l'Espagne*,

l'Eſpagne, &c. rebat celle qui dit : *Approchez, troupes altières*, &c. Celle ſur la plume blanche du Roi eſt encore un peu en maillot, & je ne ſai ſi je la laiſſerai avec *Mars, & ſa Sœur la Victoire.* J'ai déja retouché à tout cela ; mais je ne veux point l'achever que je n'aie reçû vos remarques, qui ſûrement m'éclaireront encore l'eſprit. Après quoi je vous enverrai l'ouvrage complet. Mandez-moi ſi vous croyez que je doive parler de M. de Luxembourg. Vous n'ignorez pas combien notre Maître eſt chatouilleux ſur les gens qu'on aſſocie à ſes louanges. Cependant j'ai ſuivi mon inclination. Adieu, mon cher Monſieur, croyez qu'heureux ou malheureux, gratifié ou non gratifié, payé on non payé, je ſerai toujours tout à vous.

DU MESME.

A Paris ce 13. *Juin* 1693.

JE ne ſuis revenu que ce matin d'Auteuil, où j'ai été paſſer durant quatre jours la mauvaiſe humeur que m'avoit donné le bizare contretems qui nous eſt arrivé dans l'affaire de la Chanoinie. J'ai reçû,

en arrivant à Paris, votre derniere Lettre, qui m'a fort consolé, aussi bien que celle que vous avez écrite à M. l'Abbé Dongois. J'ai été fort surpris d'apprendre que M. de Chanlai n'avoit point encore reçû le compliment que je lui ai envoyé sur le champ, & qui a été porté à la poste en même-tems que la Lettre que j'ai écrite au R. P. de la Chaize. Je lui en écris un nouveau, afin qu'il ne me soupçonne pas de paresse dans une occasion où il m'a si bien marqué, & sa bonté pour moi, & sa diligence à obliger mon frere. Mais de peur d'une nouvelle méprise, je vous l'envoie, ce compliment, empaqueté dans ma Lettre, afin que vous lui rendiez en main propre. Je ne saurois vous exprimer la joie que j'ai du retour du Roi. La nouvelle bonté que Sa Majesté m'a témoignée, en accordant à mon frere le bénéfice que nous demandons, a encore augmenté le zèle & la passion très-sincère que j'ai pour elle. Je suis ravi de voir que sa sacrée Personne ne sera point en danger cette campage : & gloire pour gloire, il me semble que les lauriers sont aussi bons à cueillir sur le Rhin & sur le Danube, que sur l'Escaut & sur la Meuse. Je ne vous parle point du plaisir que j'aurai à vous embrasser plutôt que je ne croyois ; car cela s'en va sans dire.

Vous avez bien fait de ne me point envoyer par écrit vos remarques ſur mes Stances, & d'attendre à m'en entretenir que vous ſoyez de retour, puiſque pour en bien juger, il faut que je vous aie communiqué auparavant les différentes manieres dont je les puis tourner, & les retranchemens, ou les augmentations que j'y puis faire. Je vous prie de bien témoigner au R. P. de la Chaize, l'extrême reconnoiſſance que j'ai de toutes ſes bontés. Nous devons encore aller Lundi prochain, M. Dongois & moi, prendre Madame Racine, pour la mener avec nous chez M. de Bie, qui ne doit être revenu de la campagne que ce jour-là. J'ai fait ma ſollicitation pour vous à M. l'Abbé Bignon. Il m'a dit que c'étoit une choſe un peu difficile à l'heure qu'il eſt, d'être payé au Tréſor Royal. Je lui ai repréſenté que vous étiez actuellement dans le ſervice, & qu'ainſi vous étiez au même droit que les Soldats & les autres Officiers du Roi. Il m'a avoué que je diſois vrai, & s'eſt chargé d'en parler très-fortement à M. de Pontchartrain. Il me doit rendre réponſe aujourd'hui à notre Aſſemblée. Adieu le Type de M. de la Chapelle ſur Bruxelles. Il étoit pourtant imaginé fort heureuſement, & fort à propos. Mais à mon ſens, les Médailles prophétiques dé-

pendent un peu du hazard, & ne ſont pas toujours ſûres de réuſſir. Nous voilà revenus à Heidelberg. Je propoſe pour mot, *Heidelberga deleta*; & nous verrons ce ſoir ſi on l'acceptera, ou les deux Vers Latins que propoſe M. Charpentier, & qu'il trouve d'un goût merveilleux pour la Médaille. Les voici: *Servare potui, perdere ſi poſſim rogas*. Or comment cela vient à Heidelberg, c'eſt à vous à le deviner; car ni moi, ni même, je crois, M. Charpentier, n'en ſavons rien. Je ne vous parle preſque point, comme vous voyez, de notre chagrin ſur la Chanoinie, parce que vos Lettres m'ont raſſûré, & que d'ailleurs il n'y a point de chagrin qui tienne contre le bonheur que vous me faites eſpérer de vous revoir bientôt ici de retour. Adieu, mon cher Monſieur, aimez-moi toujours, & croyez qu'il n'y a perſonne qui vous honore & vous revere plus que moi.



DU MESME.

A Paris Jeudi au ſoir.

JE ne ſaurois, mon cher Monſieur, vous exprimer ma ſurpriſe, & quoique j'euſſe les plus grandes eſpérances du monde, je ne laiſſois pas encore de me défier de la fortune de M. le Doyen. C'eſt vous qui avez tout fait, puiſque c'eſt à vous que nous devons l'heureuſe protection de Madame de Maintenon. Tout mon embarras maintenant eſt de ſavoir comment je m'acquitterai de tant d'obligations que je vous ai. Je vous écris ceci de chez M. Dongois le Greffier, qui eſt ſincerement tranſporté de joie, auſſi-bien que toute notre famille; & de l'humeur dont je vous connois, je ſuis ſûr que vous ſeriez ravi vous-même de voir combien d'un ſeul coup vous avez fait d'heureux. Adieu, mon cher Monſieur, croyez qu'il n'y a perſonne qui vous aime plus ſincerement, ni par plus de raiſon que moi. Témoignez bien à M. de Cavoie, la joie que j'ai de ſa joie ; & à M. de Luxembourg mes profonds reſpects. Je vous donne le bon ſoir, & ſuis autant que je le dois, tout à vous.

DE RACINE A M. DE BONREPAUX.

A Paris ce 28. Juillet.

MOn abſence hors de cette Ville eſt cauſe que je ne vous ai point écrit depuis dix jours. Il s'eſt pourtant paſſé beaucoup de choſes très-dignes de vous être mandées. M. de Luxembourg, après avoir battu un Corps de cinq mille chevaux, commandé par le Comte de Tilly, a mis le ſiége devant Huy, dont il a pris la Ville & le Château en trois jours, & de-là a marché au Prince d'Orange, avec lequel il eſt peut-être aux mains à l'heure qu'il eſt. Monſeigneur a paſſé le Rhin, & s'étant mis à la tête d'une armée de plus 66 mille hommes, a marché droit au Prince de Bade, en intention de le chercher partout pour le combattre, & de l'attaquer même dans ſes retranchemens, s'il prend le parti de ſe retrancher. Mais ce qui a le plus réjouï tout le public, c'eſt la déroute de la flotte de Hollande & d'Angleterre, qui eſt tombée au Cap de Saint Vincent entre les mains de M. de Tourville. J'entretins hier ſon Courrier, qui eſt le Che-

valier de Saint Pierre, frere du Comte de Saint Pierre, lequel fut caſſé il y a deux ans. Je vous dirai en paſſant, qu'on trouve que M. de Tourville a fait fort honnêtement d'envoyer dans cette occaſion le Chevalier de Saint Pierre : & on eſpere que la bonne nouvelle dont il eſt chargé, fera peut-être rétablir ſon frere. Quoi qu'il en ſoit, la flotte, qu'on appelle de Smyrne, a donné tout droit dans l'embuſcade. Le Vice-Amiral Rouk, qui l'eſcortoit, d'auſſi loin qu'il a découvert notre armée navale, a pris la fuite, & il a été impoſſible de le joindre. Il avoit pourtant 26 ou 27 vaiſſeaux de guerre. Les pauvres Marchands ſe voyant abandonnés, ont fait ce qu'ils ont pû pour ſe ſauver. Les uns ſe ſont échoués à la côte de Lagos, les autres ſous les murailles de Cadis, & il y en a eu quelque trente-ſix qui ont trouvé moyen d'entrer dans le port. On leur a brûlé ou coulé à fond quarante-cinq navires marchands, & deux de guerre : & on leur a pris deux bons vaiſſeaux de guerre Hollandois tous neufs de 66 pièces de canon, & vingt-cinq Navires marchands, ſans compter deux vaiſſeaux Genois, qui étoient chargés pour des marchands d'Amſterdam, & dont le Chevalier de Saint Pierre, qui eſt venu deſſus juſqu'à Roſes, eſtime la charge au

au moins ſix cens mille écus. On ne doute pas qu'une perte ſi conſidérable n'excite de grandes clameurs contre le Prince d'Orange, qui avoit toujours aſſûré les Alliés, que nous ne mettrions cette année à la mer que pour nous enfuir, & nous empêcher d'être brûlés. Le Chevalier de Saint Pierre a rencontré le Comte d'Estrées à peu près à la hauteur de Malque, & prêt à entrer dans le Détroit. Le Roi a été très-aiſe de cette nouvelle, que l'on a ſçûe d'abord par un Courier du Duc de Grammond, & par des Lettres des Marchands. On parle fort ici des mouvemens qui ſe font au pays où vous êtes ; & il paroît qu'on en eſt fort content par avance. Nous ſoupâmes hier, M. de Cavoie & moi, chez M. &c.

A BOILEAU.

A Verſailles le 9 Juillet.

JE vais aujourd'hui à Marli, où le Roi demeurera près d'un mois ; mais je ferai de tems en tems quelques voyages à Paris, & je choiſirai les jours de la petite Aca-

démie. Cependant je ſuis bien fâché que vous ne m'ayez pas donné votre Ode : j'aurois peut-être trouvé quelque occaſion de la lire au Roi. Je vous conſeille même de me l'envoyer. Il n'y a pas plus de deux lieues d'Auteuil à Marli. Votre Laquais n'aura qu'à me demander & me chercher dans l'appartement de M. Felix. Je vous prie de renvoyer mon fils à ſa mere ; j'apprehende que votre grande bonté, ne vous coûte un peu trop d'incommodité. Je ſuis entierement à vous.

AU MESME.

A Paris ce Lundi 20. Janvier 1698.

J'Ai reçû une Lettre de la Mere Abbeſſe de Port-Royal, qui me charge de vous faire mille remerciemens de vos Epîtres, que je lui ai envoyées de votre part. On y eſt charmé, & de l'Epître de l'amour de Dieu, & de la maniere dont vous parlez de M. Arnaud. On voudroit même que ces Epîtres fuſſent imprimées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui je les ai

auſſi envoyées, a été tranſportée de joie, de ce que vous vous ſouvenez encore d'elle. Je pars dans ce moment pour Verſailles, d'où je ne reviendrai que Samedi. J'ai laiſſé à ma femme ma quittance pour recevoir ma penſion d'homme de Lettres.

DE BOILEAU.

A Auteuil Mercredi.

JE crois que vous ſerez bien aiſe d'être inſtruit de ce qui s'eſt paſſé dans la viſite que nous avons ce matin, ſuivant votre conſeil, rendue, mon frere & moi, au Reverend Pere de la Chaize. Nous ſommes arrivés chez lui ſur les neuf heures du matin; & ſitôt qu'on lui a dit notre nom, il nous a fait entrer. Il nous a reçûs avec beaucoup de bonté, m'a fort obligeamment interrogé ſur mes maladies, & a paru fort content de ce que je lui ai dit que mon incommodité n'augmentoit point. Enſuite il a fait apporter des chaiſes, s'eſt mis tout proche de moi, afin que je le puſſe mieux entendre, & auſſitôt entrant en matiere, m'a dit que vous

lui aviez lû un Ouvrage de ma façon, où il y avoit beaucoup de bonnes choſes; mais que la matiere que j'y traitois, étoit une matiere fort délicate, & qui demandoit beaucoup de ſavoir pour en parler. Qu'il avoit autrefois enſeigné la Théologie, & qu'ainſi il devoit être inſtruit de cette matiere à fond. Qu'il falloit faire une grande différence de l'amour affectif d'avec l'amour effectif. Que ce dernier étoit abſolument néceſſaire, & entroit dans l'attrition, au-lieu que l'amour affectif venoit de la contrition parfaite. Que celui-ci juſtifioit par lui-même le pécheur, au-lieu que l'amour effectif n'avoit d'effet qu'avec l'abſolution du Prêtre. Enfin il nous a débité en aſſez bons termes, & fort longuement, tout ce que beaucoup d'Auteurs Scolaſtiques ont écrit ſur ce ſujet, ſans pourtant oſer dire comme eux, que l'Amour de Dieu, abſolument parlant, n'eſt point néceſſaire pour la juſtification du pécheur. Mon frere le Chanoine applaudiſſoit des yeux & du geſte à chaque mot qu'il diſoit, témoignant être ravi de ſa doctrine, & de ſon énonciation. Pour moi je ſuis demeuré aſſez froid & aſſez immobile. Et enfin lorſqu'il a été las de parler, je lui ai dit que j'avois été fort ſurpris qu'on m'eût prêté des charités auprès de lui, & qu'on lui eût donné

à entendre que j'avois fait un Ouvrage contre les Jésuites. Que ce seroit une chose bien étrange, si, soutenir qu'on doit aimer Dieu, s'appelloit écrire contre les Jésuites. Que mon frere avoit apporté avec lui vingt passages de dix ou douze de leurs plus fameux Ecrivains, qui soutenoient qu'on doit nécessairement aimer Dieu, & en des termes beaucoup plus forts que ceux qui étoient dans mes vers. Que j'avois si peu songé à écrire contre sa Société, que les premiers à qui j'avois lû mon Ouvrage, c'étoit six Jésuites des plus célèbres, qui m'avoient tous dit unanimement, qu'un Chrétien ne pouvoit pas avoir d'autres sentimens sur l'Amour de Dieu, que ceux que j'avois mis en rime. Qu'ensuite j'avois brigué de le lire à M. l'Archevêque de Paris, qui en avoit paru transporté, aussi bien que M. de Meaux. Que néantmoins si sa Reverence croyoit mon Ouvrage perilleux, je venois présentement pour le lui lire, afin qu'il m'instruisît de mes fautes. Que je lui faisois donc le même compliment que j'avois fait à M. l'Archevêque, lorsque je le lui recitai, qui étoit que je ne venois pas pour être loué, mais pour être approuvé. Que je le priois donc de me prêter une vive attention, & de trouver bon même que je lui répétasse beaucoup d'endroits. Il a

fort loué mon dessein, & je lui ai lû mon Epître avec toute la force & toute l'harmonie que j'ai pû. J'oubliois que je lui ai dit encore auparavant une chose qui l'a assez étonné; c'est à savoir, que je prétendois n'avoir proprement fait autre chose dans mon Ouvrage, que mettre en rimes la doctrine qu'il venoit de nous débiter, & que je croyois que lui-même n'en pourroit pas disconvenir. Mais pour en venir au récit de ma Pièce, croiriez-vous, Monsieur, que j'ai tenu parole au bon Pere, & qu'à la reserve des deux objections qu'il vous avoit déja faites, il n'a fait que s'écrier, *pulchrè, benè, rectè*. Cela est vrai, cela est indubitable, voilà qui est merveilleux: il faut lire cela au Roi: répetez-moi encore cet endroit: est-ce là ce que M. Racine m'a lû? Il a été sur-tout extrémement frappé de ces vers, que vous lui aviez passés, & que je lui ai récités avec toute l'énergie dont je suis capable.

Cependant on ne voit que Docteurs même austeres,
Qui les semant par-tout, s'en vont pieusement
De toute piété, &c.

Il est vrai que je me suis avisé heureusement d'inserer dans mon Epître huit vers, que vous n'avez pas approuvés, & que

mon frere juge très-à-propos d'y rétablir. Les voici. C'eſt enſuite de ce vers,

Oui dites-vous; allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Ecoutez la leçon que lui-même il nous donne.
Qui m'aime? c'eſt celui qui fait ce que j'ordonne.
Faites-le donc; & ſûr qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains dé-
goûts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve.
Courez toujours à lui; qui le cherche le trouve.
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.

Il m'a fait redire trois fois ces huit vers. Mais je ne ſaurois vous exprimer avec quelle joie, quels éclats de rire il a entendu la proſopopée. Enfin j'ai ſi bien échauffé le Reverend Pere, que ſans une viſite que dans ce tems-là M. ſon frere lui eſt venu rendre, il ne nous laiſſoit point partir, que je ne lui euſſe recité auſſi les deux pièces de ma façon que vous ayez lûes au Roi. Encore ne nous a-t'il laiſſé partir qu'à la charge que nous l'irions voir à ſa maiſon de campagne; & il s'eſt chargé de nous faire avertir du jour où nous l'y pourrions trouver ſeul. Vous voyez donc, Monſieur, que ſi je ne ſuis bon Poëte, il faut que je ſois bon récita-

teur. Après avoir quitté le P. de la Chaize, nous avons été voir le P. Gaillard, à qui j'ai aussi, comme vous pouvez penser, récité l'Epître. Je ne vous dirai point les louanges outrées qu'il m'a données. Il m'a traité d'homme inspiré de Dieu ; m'a dit qu'il n'y avoit que des coquins qui pussent contredire mon opinion. Je l'ai fait ressouvenir du petit Pere Théologien, avec qui j'eus une prise chez M. de Lamoignon. Il m'a dit que ce Théologien étoit le dernier des hommes : que si sa Société avoit à être fâchée, ce n'étoit pas de mon Ouvrage, mais de ce que des gens osoient dire que cet Ouvrage étoit fait contre les Jésuites. Je vous écris tout ceci à dix heures du soir au courant de la plume. Vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos. Cependant je vous prie de retirer la copie que vous avez mise entre les mains de Madame de Maintenon, afin que je lui en redonne une autre où l'ouvrage soit dans l'état où il doit demeurer. Je vous embrasse de tout mon cœur, & suis tout à vous.

A BOILEAU.

A Fontainebleau le 28. Septembre.

JE ſuppoſe que vous êtes de retour de votre voyage, afin que vous puiſſiez bientôt m'envoyer vos avis ſur un nouveau Cantique que j'ai fait depuis que je ſuis ici; & que je ne crois pas qui ſoit ſuivi d'aucun autre. Ceux que Moreau a mis en muſique ont extrémement plû. Il eſt ici, & le Roi doit les lui entendre chanter au premier jour. Prenez la peine de lire le ſeptiéme chapitre de la Sageſſe, d'où ces derniers vers ont été tirés. Je ne les donnerai point qu'ils n'ayent paſſé par vos mains. Mais vous me ferez plaiſir de me les renvoyer le plutôt que vous pourrez. Je voudrois bien qu'on ne m'eût point engagé dans un embarras de cette nature; mais j'eſpere m'en tirer, en ſubſtituant à ma place ce M. Bardou, que vous avez vû à Paris.

Vous ſavez bien, ſans doute, que les Allemands ont repaſſé le Rhin, & même avec quelque eſpèce de honte. On dit qu'on leur a tué ou pris ſept à huit cens

hommes, & qu'ils ont abandonné trois piéces de canon. Il eſt venu une Lettre à Madame, par laquelle on lui mande que le Rhin s'étoit débordé tout-à-coup, & que près de quatre mille Allemands ont été noyés. Mais au moment que je vous écris, le Roi n'a point encore reçû de confirmation de cette nouvelle. On dit que Milord Barclay eſt devant Calais pour le bombarder. M. le Maréchal de Villeroi s'eſt jetté dedans. Voilà toutes les nouvelles de la guerre. Si vous voulez, je vous en dirai d'autres de moindre conſéquence.

M. de Toureil eſt venu ici préſenter le Dictionnaire de l'Académie au Roi & à la Reine d'Angleterre, à Monſeigneur, & aux Miniſtres. Il a par-tout accompagné ſon préſent d'un compliment : & on m'a aſſûré qu'il avoit très-bien réuſſi par-tout. Pendant qu'on préſentoit ainſi le Dictionnaire de l'Académie, j'ai appris que Léers, Libraire d'Amſterdam, avoit auſſi préſenté au Roi, & aux Miniſtres, une nouvelle édition du Dictionnaire de Furetiere, qui a été très-bien reçû. C'eſt M. de Croiſſy, & M. de Pomponne qui ont préſenté Léers au Roi. Cela a paru un aſſez bizarre contretems pour le Dictionaire de l'Académie, qui me paroît n'avoir pas tant de partiſans que l'autre. J'avois dit

plusieurs fois à M. Thierry, qu'il auroit dû faire quelques pas pour ce dernier Dictionnaire ; & il ne lui auroit pas été difficile d'en avoir le Privilége. Peut-être même il ne le seroit pas encore. On commence à dire que le voyage de Fontainebleau pourra être abrégé de huit ou dix jours, à cause que le Roi y est fort incommodé de la goutte. Il en est au lit depuis trois ou quatre jours. Il ne souffre pas pourtant beaucoup, Dieu merci ; & il n'est arrêté au lit que par la foiblesse qu'il a encore aux jambes. Il me paroît par les Lettres de ma femme, que mon fils a grande envie de vous aller voir à Auteuil. J'en serai fort aise, pourvû qu'il ne vous embarrasse point du tout. Je prendrai en méme tems la liberté de vous prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler sérieusement, & à se mettre en état de vivre en honnête homme. Je voudrois bien qu'il n'eût pas l'esprit autant dissipé qu'il l'a, par l'envie démesurée qu'il témoigne de voir des Opéra & des Comédies. Je prendrai là-dessus vos avis quand j'aurai l'honneur de vous voir ; & cependant je vous supplie de ne lui pas témoigner le moins du monde que je vous aie fait aucune mention de lui. Je vous demande pardon de toute les peines que je vous donne, & suis entierement à vous.

AU MESME.

A Fontainebleau le 3. Octobre.

JE vous ſuis bien obligé de la promtitude avec laquelle vous m'avez fait réponſe. Comme je ſuppoſe que vous n'avez pas perdu les vers que je vous ai envoyés, je vais vous dire mon ſentiment ſur vos difficultés, & en même tems vous communiquer pluſieurs changemens que j'avois déja faits de moi-même. Car vous ſavez qu'un homme qui compoſe, fait ſouvent ſon théme en pluſieurs façons.

Quand par une fin ſoudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui paſſe & ne revient plus.

J'ai choiſi ce tour, parce qu'il eſt conforme au texte qui parle de la fin imprévûe des Réprouvés ; & je voudrois bien que cela fût bon, & que vous puſſiez paſſer & approuver, *Par une fin ſoudaine*, qui dit préciſément la choſe. Voici comme j'avois mis d'abord,

Quand déchûs d'un bien frivole,
Qui comme l'ombre s'envole,
Et ne revient jamais plus.

Mais ce *jamais* me paroît un peu mis pour remplir le vers ; au lieu que *Qui passe & ne revient plus*, me sembloit assez plein & assez vif. D'ailleurs j'ai mis à la troisiéme Stance, *Pour trouver un bien fragile*, & c'est la même chose qu'un bien frivole. Ainsi tâchez de vous accoutumer à la premiere maniere, ou trouvez quelque autre chose qui vous satisfasse. Dans la seconde Stance,

Misérables que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits ?

Infortunés m'étoit venu le premier ; mais le mot de *Misérables*, que j'ai employé dans Phédre, à qui je l'ai mis dans la bouche, & que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force, en le mettant aussi dans la bouche des Réprouvés, qui s'humilient & se condamnent eux-mêmes. Pour le second vers j'avois mis,

Diront-ils avec des cris.

Mais j'ai crû qu'on pouvoit leur faire

tenir tout ce diſcours, ſans mettre, *diront-ils*, & qu'il ſuffiſoit de mettre à la fin, *Ainſi d'une voix plaintive*, & le reſte, par où on fait entendre, que tout ce qui précéde eſt le diſcours des Réprouvés. Je crois qu'il y en a des exemples dans les Odes d'Horace.

Et voilà que triomphans.

Je me ſuis laiſſé entraîner au texte, *Ecce quomodo computati ſunt inter Filios Dei*! & j'ai crû que ce tour marquoit mieux la paſſion. Car j'aurois pû mettre : *Et maintenant triomphans*, &c. Dans la troiſiéme Stance,

Qui nous montroit la carriere
De la bienheureuſe paix.

On dit la carriere de la gloire, la carriere de l'honneur ; c'eſt-à-dire, par où on court à la gloire, à l'honneur. Voyez ſi l'on ne pourroit pas dire de même, la carriere de la bienheureuſe Paix. On dit même la carriere de la Vertu. Du reſte je ne devine pas comment je le pourrois mieux dire. Il reſte la quatriéme Stance. J'avois d'abord mis le mot de Repentance ; mais outre qu'on ne diroit pas bien, les Remords de la Repentance, au lieu

qu'on dit les Remords de la Pénitence ; ce mot de Pénitence, en le joignant avec tardive, eſt aſſez conſacré dans la langue de l'Ecriture, *ſerò pœnitentiam agentes.* On dit la Pénitence d'Antiochus, pour dire une Pénitence tardive & inutile. On dit auſſi dans ce ſens, la Pénitence des damnés. Pour la fin de cette Stance, je l'avois changée deux heures après que ma Lettre fut partie. Voici la Stance entiere.

Ainſi d'une voix plaintive
Exprimera ſes remords
La Pénitence tardive
Des inconſolables morts.
Ce qui faiſoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs ſupplices.
Et par une égale loi,
Les Saints trouveront des charmes
Dans le ſouvenir des larmes
Qu'ils verſent ici pour toi.

Je vous conjure de m'envoyer votre ſentiment ſur tout ceci. J'ai dit franchement que j'attendois votre critique, avant que de donner mes Vers au Muſicien ; & je l'ai dit à Madame de Maintenon, qui a pris de-là occaſion de me parler de vous avec beaucoup d'amitié. Le Roi a entendu

chanter les deux autres Cantiques, & a été fort content de M. Moreau, à qui nous eſpérons que cela pourra faire du bien. Il n'y a rien ici de nouveau. Le Roi a toujours la goutte, & en eſt au lit. Une partie des Princes ſont revenus de l'armée; les autres arriveront demain, ou après demain. Je vous félicite du beau tems que nous avons ici, car je crois que vous l'avez auſſi à Auteuil, & que vous vous en jouiſſez plus tranquillement que nous ne faiſons ici. Je ſuis entierement à vous.

La Harangue de M. l'Abbé Boileau a été trouvée très-mauvaiſe en ce pays-ci. M. de Niert prétend que Richeſource en eſt mort de douleur. Je ne ſai pas ſi la douleur eſt bien vraie, mais la mort eſt très-véritable.



AU MESME.

A Fontainebleau le 6. Octobre.

J'Ai parlé à M. de Pontchartrain le Conseiller, du garçon qui vous a servi ; & M. le Comte de Fiesque, à ma priere, lui en a parlé aussi. Il m'a dit qu'il feroit son possible pour le placer ; mais qu'il prétendoit que vous lui en écrivissiez vous-même, au-lieu de lui faire écrire par un autre. Ainsi je vous conseille de forcer un peu votre paresse, & de m'envoyer une Lettre pour lui, ou bien de lui écrire par la poste.

J'ai déja fait naître à Madame de Maintenon une grande envie de voir de quelle maniere vous parlez de Saint Cyr. Elle a paru fort touchée de ce que vous aviez eu même la pensée d'en parler ; & cela lui donne occasion de dire mille biens de vous. Pour moi j'ai une extrême impatience de voir ce que vous me dites que vous m'enverrez. Je n'en ferai part qu'à ceux que vous voudrez ; à personne même, si vous le souhaittez. Je crois pourtant qu'il sera très-bon que Madame de

Maintenon

Maintenon voie ce que vous avez imaginé pour ſa maiſon. Ne vous mettez pas en peine, je le lirai du ton qu'il faut; & je ne ferai point tort à vos vers.

Il n'y a ici aucune nouvelle. L'armée de M. de Luxembourg commence à ſe ſéparer, & la Cavalerie entre dans des quartiers de fourage. Quelques gens vouloient hier que le Duc de Savoie pensât à aſſiéger Nice à l'aide des Galeres d'Eſpagne. Mais le Comte d'Eſtrées ne tardera guère à donner la chaſſe aux Galeres & aux Vaiſſeaux Eſpagnols, & doit arriver inceſſamment vers les côtes d'Italie. Le Roi groſſit de 40 bataillons ſon armée de Piémont pour l'année prochaine, & je ne doute pas qu'il ne tire une rude vengeance des pays de M. de Savoie.

Mon fils m'a écrit une aſſez jolie Lettre ſur le plaiſir qu'il a eu de vous aller voir, & ſur une converſation qu'il a eue avec vous. Je vous ſuis plus obligé que vous ne le ſauriez dire, de vouloir bien vous amuſer avec lui. Le plaiſir qu'il prend d'être avec vous, me donne aſſez bonne opinion de lui; & s'il eſt jamais aſſez heureux pour vous entendre parler de tems en tems, je ſuis perſuadé, qu'avec l'admiration dont il eſt prévenu, cela lui fera le plus grand bien du monde. J'eſpere que cet hiver vous voudrez bien faire

chez moi de petits dînés, dont je prétens tirer tant d'avantages. M. de Cavoie vous fait ſes complimens. J'appris hier la mort du pauvre Abbé de Saint Réal.

AU MESME.

A Fontainebleau le 8. Octobre.

JE vous demande pardon ſi j'ai été ſi longtems ſans vous faire réponſe : mais j'ai voulu avant toutes choſes prendre un tems favorable pour recommander M. Manchon (1) à M. de Barbezieux. Je l'ai fait, & il m'a fort aſſûré qu'il feroit ſon poſſible pour me témoigner la conſidération qu'il avoit pour vous & pour moi. Il m'a paru que le nom de M. Manchon lui étoit aſſez inconnu ; & je me ſuis rappellé alors qu'il avoit un autre nom, dont je ne me ſouvenois point du tout. J'ai eu recours à M. de la Chapelle, qui m'a fait un Mémoire, que je préſenterai à M. de Barbezieux dès que je le verrai. Je lui ai dit que M. l'Abbé de Louvois voudroit bien joindre ſes prieres aux nô-

(1) Beau-frere de Boileau.

tres, & je crois qu'il n'y aura point de mal qu'il lui en écrive un mot.

Je suis bien aise que vous ayez donné votre Epître à M. de Meaux, & que M. de Paris soit disposé à vous donner une approbation authentique. Vous serez surpris quand je vous dirai que je n'ai point encore rencontré M. de Meaux, quoiqu'il soit ici : mais je ne vais guère aux heures où il va chez le Roi ; c'est-à-dire, au lever & au coucher : d'ailleurs la pluie, presque continuelle, empêche qu'on ne se promene dans les cours & dans les jardins, qui sont les endroits où l'on a de coutume de se rencontrer. Je sai seulement qu'il a présenté au Roi l'Ordonnance de M. l'Archevêque de Rheims. Elle m'a paru très-forte, & il y explique très-nettement la doctrine qu'il condamne. Votre Epître ne peut qu'être très-bien reçûe; & il me semble que vous n'avez rien perdu pour attendre, & qu'elle paroîtra fort à propos. On a eu nouvelle aujourd'hui que M. le Prince de Conti étoit arrivé en Pologne : mais on n'en sait pas davantage, n'y ayant point encore de courier qui soit venu de sa part. M. l'Abbé Renaudot vous en dira plus que je ne saurois vous en écrire. Je n'ai pas fort avancé le Mémoire dont vous me parlez. Je crains même d'être entré dans

des détails qui l'allongeront bien plus que je ne croyois. D'ailleurs vous ſavez la diſſipation de ce pays-ci. Pour m'achever, j'ai ma ſeconde fille à Melun, qui prendra l'habit dans huit jours. J'ai fait deux voyages pour eſſayer de la détourner de cette réſolution, ou du moins pour obtenir d'elle qu'elle différât encore ſix mois; mais je l'ai trouvée inébranlable. Je ſouhaite qu'elle ſe trouve auſſi heureuſe dans ce nouvel état, qu'elle a eu d'empreſſement pour y entrer. M. l'Archevêque de Sens s'eſt offert de venir faire la cérémonie, & je n'ai pas oſé refuſer un tel honneur. J'ai écrit à M. l'Abbé Boileau pour le prier d'y précher; & il a l'honnêteté de vouloir bien partir exprès de Verſailles en poſte pour me donner cette ſatisfaction. Vous jugez que tout cela cauſe aſſez d'embarras à un homme qui s'embarraſſe auſſi aiſément que moi. Plaignez-moi un peu dans votre profond loiſir d'Auteuil, & excuſez ſi je n'ai pas été plus exact à vous mander des nouvelles. La paix en a fourni d'aſſez conſidérables, & qui nous donneront aſſez de matiere pour nous entretenir quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Ce ſera au plus tard dans quinze jours: car je partirai deux ou trois jours avant le départ du Roi. Je ſuis entierement à vous.

AU MESME.

DEnys d'Halicarnaſſe, pour montrer que la beauté du ſtyle conſiſte principalement dans l'arrangement des mots, cite un endroit de l'Odyſſée, où Ulyſſe & Eumée étant ſur le point de ſe mettre à table pour déjeûner, Telemaque arrive tout-à-coup dans la maiſon d'Eumée. Les chiens qui le ſentent approcher, n'aboyent point, mais remuent la queue, ce qui fait voir à Ulyſſe que c'eſt quelqu'un de connoiſſance qui eſt ſur le point d'entrer. Denys d'Halicarnaſſe ayant rapporté tout cet endroit, fait cette réflexion : Que ce n'eſt point le choix des mots qui en fait l'agrément ; la plûpart de ceux qui y ſont employés, étant, dit-il, très-vils & très-bas, *ευτελεστατων τε καὶ ταπεινοτάτων*, mots qui ſont tous les jours dans la bouche des moindres laboureurs, & des moindres artiſans : mais qu'ils ne laiſſent pas de charmer, par la maniere dont le Poëte a eu ſoin de les arranger. En liſant cet endroit, je me ſuis ſouvenu que dans une de vos nouvelles Remarques, vous avancez que jamais on n'a dit qu'Homere ait employé un ſeul

mot bas. C'eſt à vous de voir ſi cette remarque de Denys d'Halicarnaſſe n'eſt point contraire à la vôtre, & s'il n'eſt point à craindre qu'on ne vienne vous chicanner là deſſus. Prenez la peine de lire toute la réflexion de Denys d'Halicarnaſſe, qui m'a paru très-belle, & merveilleuſement exprimée. C'eſt dans ſon Traité περὶ ζυνθέσεως ὀνομάτων, à la troiſiéme page.

J'ai fait réflexion auſſi, qu'au lieu de dire que le mot d'âne eſt en Grec un mot très-noble vous pourriez vous contenter de dire, que c'eſt un mot qui n'a rien de bas, & qui eſt comme celui de cerf, de cheval, de brebis, &c. le *très-noble* me paroît un peu trop fort.

Tout ce traité de Denys d'Halicarnaſſe, dont je viens de vous parler, & que je relus hier tout entier avec un grand plaiſir, me fit ſouvenir de l'extrême impertinence de M. Perrault, qui avance que le tour des paroles ne fait rien pour l'éloquence, & qu'on ne doit regarder qu'au ſens : & c'eſt pourquoi il prétend qu'on peut mieux juger d'un Auteur par ſon Traducteur, quelque mauvais qu'il ſoit, que par la lecture de l'Auteur même. Je ne me ſouviens point que vous ayez relevé cette extravagance, qui vous donnoit pourtant beau jeu pour le tourner en ridicule.

Pour le mot de μισγῆναι, qui a quelquefois la ſignification que vous ſavez, il ſignifie ſouvent converſer ſimplement. Voici des exemples tirés de l'Ecriture. Dieu dit à Jéruſalem, dans Ezechiel: *Congregabo tibi amatores tuos cum quibus commiſta es*, &c. Dans le Prophète Daniel, les deux Vieillards racontant comme ils ont ſurpris Suſanne en adultère, diſent, parlant d'elle & du jeune homme qu'ils prétendent qui étoit avec elle: *Vidimus eos pariter commiſceri.* Ils diſent auſſi à Suſane: *Aſſentire nobis, & commiſcere nobiſcum.* Voilà *commiſceri* dans le premier ſens. Voici des exemples du ſecond ſens. Saint Paul dit aux Corinthiens: *Ne commiſceamini fornicariis: N'ayez point de commerce avec les fornicateurs.* Et expliquant ce qu'il a voulu dire par-là, il dit qu'il n'entend point parler des fornicateurs qui ſont parmi les Gentils; autrement, ajoute-t-il, il faudroit renoncer à vivre avec les hommes: mais quand je vous ai mandé de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs, *non commiſceri*, j'ai entendu parler de ceux qui ſe pourroient trouver parmi les fidelles, & non ſeulement avec les fornicateurs, mais encore avec les avares, & les uſurpateurs du bien d'autrui, &c. Il en eſt de même du mot *cognoſcere*, qui ſe trouve

dans ces deux ſens en mille endroits de l'Ecriture.

Encore un coup, je me paſſerois de la fauſſe érudition de Tuſſanus, qui eſt trop clairement démentie par l'endroit des ſervantes de Penelope. M. Perrault ne peut-il pas avoir quelque ami Grec qui lui fourniſſe des Mémoires ?

A M. LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

C'eſt avec une extrême reconnoiſſance que j'ai reçû encore au commencement de cette année la grace que Votre Alteſſe Sereniſſime m'accorde ſi libéralement tous les ans (1). Cette grace m'eſt d'autant plus chere, que je la regarde comme une ſuite de la protection glorieuſe dont vous m'avez honoré en tant de rencontres, & qui a toujours fait ma plus grande ambition. Auſſi en conſervant précieuſement les quittances du droit an-

(1) Sa Charge de Tréſorier de France à Moulins étoit dans le caſuel de M. le Prince, qui lui faiſoit donner tous les ans une quittance de la Paulette.

nuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vûe d'aſſûrer ma charge à mes enfans, que de leur procurer un des plus beaux titres que je leur puiſſe laiſſer, je veux dire, les marques de la protection de V. A. S. Je n'oſe en dire davantage : car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remercimens vous fatiguent preſque autant que les louanges. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR, &c.

AU MESME.

J'Ai parcouru tout ce que les anciens Auteurs ont dit de la Déeſſe Iſis, & je ne trouve point qu'elle ait été adorée en aucun pays ſous la figure d'une vache ; mais ſeulement ſous la figure d'une grande femme toute couverte d'un grand voile de différentes couleurs, & ayant au front deux cornes en forme de croiſſant. Les uns diſent que c'étoit la Lune, les autres Cerès, d'autres la Terre, & quelques autres cette même Io, qui fut changée en vache par Jupiter.

Mais voici ce que je trouve du Dieu Apis, qui ſera, ce me ſemble, beaucoup

plus propre à entrer dans les ornemens d'une Ménagerie. Ce Dieu étoit, dit-on, le même qu'Osiris, c'est-à-dire, ou le mari, ou le fils de la Déesse Isis. Non-seulement il étoit représenté par un jeune Taureau, mais les Egyptiens adoroient en effet, sous le nom d'Apis, un jeune Taureau bien bûvant & bien mangeant; & ils avoient soin d'en substituer toujours un autre en la place de celui qui mouroit. On ne le laissoit guère vivre que jusqu'à l'âge d'environ huit ans, après quoi ils le noyoient dans une certaine fontaine. Et alors tout le peuple prenoit le deuil, pleurant & faisant de grandes lamentations pour la mort de leur Dieu, jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On étoit quelquefois assez longtems à le chercher. Il falloit qu'il fût noir par tout le corps, excepté une tâche blanche de figure quarrée au milieu du front, & une autre petite tâche blanche au flanc droit, faite en forme de croissant. Quand les Prêtres l'avoient trouvé, ils en donnoient avis au peuple de Memphis : car c'étoit principalement en cette ville que le Dieu Apis étoit adoré. Alors on alloit en grande cérémonie au-devant de ce nouveau Dieu; & c'est cette espèce de procession, qui pourroit fournir de sujet à un assez beau tableau.

Ces Prêtres marchoient habillés de robbes de lin, ayant tous la tête rase, & étant couronnés de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un encensoir, les autres un sistre ; c'étoit une espéce de tambour-de-basque. Il y avoit aussi une troupe de jeunes enfans habillés de lin, qui dansoient & chantoient des Cantiques; grand nombre de joueurs de flûtes, & de gens qui portoient à manger pour Apis dans des corbeilles ; & de cette sorte on amenoit le Dieu jusqu'à la porte de son Temple, ou pour mieux dire, il y avoit deux petits Temples tout environnés de colomnes par dehors, & aux portes, des Sphinx, à la maniere des Egyptiens. On le laissoit entrer dans celui de ces deux Temples qu'il vouloit, & on fondoit même sur son choix de grandes conjectures, ou de bonheur, ou de malheur pour l'avenir. Il y avoit auprès de ces deux Temples un puits, d'où l'on tiroit de l'eau pour sa boisson : car on ne lui laissoit jamais boire de l'eau du Nil. On consultoit même ce plaisant Dieu ; & voici comme on s'y prenoit. On lui présentoit à manger : s'il en prenoit, c'étoit une réponse très-favorable ; tout au contraire, s'il n'en prenoit point. On remarqua même, dit-on, qu'il refusa à manger de la main de Germanicus, & que ce

Prince mourut à deux mois de-là.

Tous les ans on lui amenoit à certain our une jeune Geniſſe, qui avoit auſſi ſes marques particulieres. Et cela ſe faiſoit encore avec de grandes cérémonies.

Voilà, MONSEIGNEUR, le petit mémoire que V. A. S. me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'elle voudra bien m'honorer de ſes ordres, & m'employer dans toutes les choſes qui pourront le moins du monde contribuer à ſon plaiſir. Je ſuis, avec un profond reſpect,

De V. A. S.

LETTRE ECRITE A M. RACINE par M. DE GUILLERAGUES, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople.

Au Palais de France.

A Pera le 9. Juin 1684.

J'Ai été ſenſiblement attendri & flatté, Monſieur, à la lecture de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Eloigné de vous, & des repréſentations qui peuvent en impoſer ſur vos Tragédies,

& très-dégoûté des pays fameux que vous avez chantés ; vos œuvres cependant me paroissent plus belles que jamais. Oui, Monsieur, je suis très-dégoûté de ces pays, dont les Poëtes & les Historiens de l'antiquité ont dit de si belles choses ; & je vois qu'ils n'étoient pas d'exacts observateurs de la vérité.

Le Scamandre & le Simoïs sont à sec dix mois de l'année : leur lit n'est qu'un fossé. L'Hèbre est une riviere du quatriéme ordre. La Natolie, le Pont, la Nicomédie, l'Itaque, présentement la Céphalonie, la Macédoine, le terroir de Larisse, & celui d'Athènes, ne peuvent jamais avoir fourni la quinziéme partie des hommes dont les Historiens font mention. Il est impossible que tous ces pays, cultivés avec des soins imaginables, aient jamais été fort peuplés. Le terroir est presque par-tout pierreux, aride, & sans riviere. On y voit des montagnes & des côtes pelées, plus anciennes que tous les Ecrivains. Le port d'Aulide, absolument gâté, peut avoir été bon ; mais il n'a jamais pû contenir les mille vaisseaux des Grecs, ni mille barques. Délos est un misérable rocher. Cythère & Paphos sont des lieux affreux. Cythère, ou Cérique, est une petite Isle, la plus désagréable & la plus infertile qui soit au

monde. Il n'y a jamais eu un air plus corrompu que celui de Paphos, abſolument inhabitée. Naxe ne vaut pas mieux. Les Poëtes apparemment mettoient Vénus dans les lieux où ils avoient leurs maîtreſſes; mais ils l'ont très-mal placée. Je ne vous parle point de deux mille Evêchés en Grèce, nommés dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique, qui ne peuvent avoir eu douze paroiſſes chacun.

J'euſſe voulu que vous ſouvenant de l'attachement que j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'euſſiez écrit quelque choſe de votre famille. Je crois le petit Racine bien vif : je prévois qu'à mon retour je n'oſerai l'attaquer ſur le Grec ancien; mais je l'étonnerai avec le Grec vulgaire, langue auſſi corrompue & auſſi miſérable que l'ancienne Grèce l'eſt devenue.

Adieu, mon cher Monſieur, continuez de me donner des marques de ſouvenir de notre ancienne amitié, & écrivez-moi, quand même vous devriez encore me traiter de Monſeigneur. Je ne ſais pourquoi vous me donnez libéralement quelque part à vos Tragédies, quoique je n'en aie jamais eu d'autre que celle de la premiere admiration. Vous m'avez appris bien des choſes, au-lieu que je ne vous en ai jamais appris qu'une. Je vous

ai découvert qu'un Tréſorier de France prend le titre de Chevalier, & a le droit honorable d'être enterré avec des Eperons dorés. Il ne doit donc pas prodiguer légérement le titre de Monſeigneur. Vous ne me marquez pas ſi vous voyez ſouvent M. le Marquis de Seignelai. Adieu, mon cher Monſieur.

DE RACINE A BOILEAU. (1)

A Verſailles le 4. *Avril* 1696.

JE ſuis très-obligé au P. Bouhours de toutes les honnétetés qu'il vous a prié de me faire de ſa part, & de la part de ſa Compagnie. Je n'avois point encore entendu parler de la harangue de leur Régent : & comme ma conſcience ne me reprochoit rien à l'égard des Jéſuites, je vous avoue que j'ai été un peu ſurpris que l'on m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraiſemblablement ce bon Régent eſt du nombre de ceux qui m'ont très-fauſſement attribué la traduction du *Santolius pœnitens*; & il s'eſt cru engagé d'hon-

(1) Dans ſa vie il eſt dit à quelle occaſion cette Lettre fut écrite.

neur à me rendre injures pour injures. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal, & de me réjouïr de la forte réprimande que le P. Bouhours dit qu'on lui a faite, ce seroit sans doute pour m'avoir soupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage : car pour mes Tragédies, je les abandonne volontiers à sa critique. Il y a longtems que Dieu m'a fait la grace d'être assez peu sensible au bien & au mal qu'on en peut dire, & de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour.

Ainsi, Monsieur, vous pouvez assûrer le Pere Bouhours, & tous les Jésuites de votre connoissance, que bien loin d'être fâché contre le Régent qui a tant déclamé contre mes pièces de théatre, peu s'en faut que je ne le remercie, & d'avoir prêché une si bonne morale dans leur Collége, & d'avoir donné lieu à sa Compagnie de marquer tant de chaleur pour mes intérêts : & qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu faire, seroit plus grande, je l'oublierois avec la même facilité, en considération de tant d'autres Peres dont j'honore le mérite, & sur-tout en considération du R. P. de la Chaize, qui me témoigne tous les jours mille bontés, & à qui je sacrifierois bien d'autres injures. Je suis, &c.

DE MADAME DE VILLETTE A BOILEAU. (1)

M. Le Marquis d'Aubeterre, qui a passé ici, m'a dit, Monsieur, que vous lui aviez parlé de notre ancienne amitié ; & il m'a rappellé des souvenirs qui vous vaudront un carteau de fenouillette : c'est le présent le plus magnifique que je vous puisse faire d'un hermitage comme celui-ci. J'avois résolu l'hiver passé d'aller vous surprendre dans le vôtre, & d'y rendre M. de Villette témoin de notre tendresse. Ma mavaise santé m'empêcha d'exécuter ce projet : j'espere qu'il ne sera que différé. En attendant, si vous nous jugiez dignes de lire vos derniers Ouvrages, & que vous voulussiez nous les envoyer, je trouverois mon pauvre petit présent plus que payé. Notre ami M. Racine sait notre adresse, quoiqu'il ne s'en serve point;

(1) Je rapporte cette Lettre à cause du témoignage rendu à la piété des deux Poëtes. Elle est écrite par Madame de Villette, depuis Madame de Boulimbrok. Cette Dame étoit encore fort jeune, puisqu'elle avoit fait à Saint Cyr un personnage dans Esther.

mais vous êtes tous si dévots, que je ne suis point étonnée de vous perdre de vûe. Cependant je ne vous estime & ne vous honore pas moins.

LETTRE DE BOILEAU A M. DE MONCHESNAI. (1)

PUisque vous vous détachez de l'intérêt du Ramoneur, je ne vois pas, Monsieur, que vous ayez aucun sujet de vous plaindre de moi, pour avoir écrit que je ne pouvois juger à la hâte d'ouvrages comme les vôtres, & sur-tout à l'égard de la question que vous entamez sur la

---

(1) Je mets ici cette Lettre, non-seulement parce qu'elle apprend l'effet que produisirent deux vers de Britannicus, mais parce qu'elle contient la thèse que Boileau soutint devant M. Arnaud, comme je l'ai rapporté dans la vie de mon Pere. Il avoit soutenu la même thèse, en présence du P. Massillon, contre M. de Monchesnai, auteur du Bolæana, qui lui envoya ensuite une dissertation sur cette matiere : & le pacquet fut porté par un Ramoneur. Boileau, surpris du messager, en fit quelques railleries. M. de Monchesnai en étant informé, lui écrivit une Lettre que je ne rapporte point, parce qu'elle ne contient que des plaisanteries sur le Ramoneur, & que ces plaisanteries n'ont rien d'agréable. La plume de l'auteur du Bolæana n'étoit pas légère.

Tragédie, & ſur la Comédie, que je vous ai avoué néantmoins que vous traitiez avec beaucoup d'eſprit. Car puiſqu'il faut vous dire le vrai, autant que je puis me reſſouvenir de votre derniere pièce, vous prenez le change, & vous y confondez la Comédienne avec la Comédie, que dans mes raiſonnemens avec le P. Maſſillon, j'ai, comme vous ſavez, exactement ſéparées. Du reſte, vous y avancez une maxime qui n'eſt pas, ce me ſemble, ſoutenable; c'eſt à ſavoir, qu'une choſe qui peut produire quelquefois de mauvais effets dans des eſprits vicieux, quoique non vicieuſe d'elle-même, doit être abſolument défendue, quoiqu'elle puiſſe d'ailleurs ſervir au délaſſement, & à l'inſtruction des hommes. Si cela eſt, il ne ſera plus permis de peindre dans les Egliſes des Vierges Maries, ni des Suzannes, ni des Magdelaines agréables de viſage, puiſqu'il peut fort bien arriver que leur aſpect excite la concupiſcence d'un eſprit corrompu. La vertu convertit tout en bien, & le vice tout en mal. Si votre maxime eſt reçûe, il ne faudra plus non-ſeulement voir repréſenter ni Comédie, ni Tragédie, mais il n'en faudra plus lire aucune; il ne faudra plus lire, ni Virgile, ni Théocrite, ni Terence, ni Sophocle, ni Homere; & voilà ce que

demandoit Julien l'Apoſtat, & qui lui attira cette épouvantable diffamation de la part des Peres de l'Egliſe. Croyez-moi, Monſieur, attaquez nos Tragédies & nos Comédies, puiſqu'elles ſont ordinairement fort vicieuſes; mais n'attaquez point la Tragédie & la Comédie en général, puiſqu'elles ſont d'elles-mêmes indifférentes, comme le Sonnet & les Odes, & qu'elles ont quelquefois rectifié l'homme plus que les meilleures prédications : & pour vous en donner un exemple admirable, je vous dirai qu'un grand Prince, qui avoit danſé à pluſieurs ballets, ayant vû jouer le Britannicus de M. Racine, où la fureur de Néron à monter ſur le théatre eſt ſi bien attaquée, il ne danſa plus à aucun ballet, non pas même au tems du carnaval. Il n'eſt pas concevable de combien de mauvaiſes choſes la Comédie a guéri les hommes capables d'être guéris : car j'avoue qu'il y en a que tout rend malades. Enfin, Monſieur, je vous ſoutiens, quoi qu'en diſe le P. Maſſillon, que le Poëme dramatique eſt une Poëſie indifférente de ſoi-même, & qui n'eſt mauvaiſe que par le mauvais uſage qu'on en fait. Je ſoutiens que l'amour, exprimé chaſtement dans cette Poëſie, non ſeulement n'inſpire point l'amour; mais peut beaucoup con-

tribuer à guérir de l'amour les eſprits bien faits, pourvû qu'on n'y repande point d'images, ni de ſentimens voluptueux. Que s'il y a quelqu'un qui ne laiſſe pas, malgré cette précaution, de s'y corrompre, la faute vient de lui, & non pas de la Comédie. Du reſte je vous abandonne le Comédien, & la plûpart de nos Poëtes, & même M. Racine en pluſieurs de ſes pièces. Enfin, Monſieur, ſouvenez-vous que l'amour d'Hérode pour Mariane dans Joſeph, eſt peint avec tous les traits les plus ſenſibles de la vérité. Cependant quel eſt le fou qui a jamais, pour cela, défendu la lecture de Joſeph? Je vous barbouille tout ce canevas de diſſertations, afin de vous montrer que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai trouvé à redire à votre raiſonnement. J'avoue cependant que votre Satyre eſt pleine de vers bien trouvés. Si vous voulez répondre à mes objections, prenez la peine de le faire de bouche, parce qu'autrement cela traîneroit à l'infini: (1) mais ſur-tout trève aux louan-

(1) M. de Monchesnai avoit fait des Satyres, & dans ſa Lettre de plainte à Boileau ſur les plaiſanteries qu'il avoit faites à l'occaſion du Ramoneur, il lui rappelloit que dans ſes Satyres, ſon nom ſe trouvoit ſouvent avec éloge. Sa longue réponſe à cette Lettre de Boileau, ſe trouve dans les Mémoires de Litterarure donnés par le R. P. Desmolets.

ges; je ne les mérite point, & n'en veux point : j'aime qu'on me liſe, & non qu'on me loue. Je ſuis, &c.

LETTRE DE ROUSSEAU A BOILEAU.

VOus me dîtes, Monſieur, la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, que vous n'aviez point l'édition qui a été faite en Hollande de votre dialogue ſur les Romans. J'en ai cherché un exemplaire, que j'ai fait copier par un homme véritablement qui ſeroit excellent pour écrire ſous un Miniſtre les ſecrets de l'Etat. J'ai corrigé du mieux que j'ai pû les fautes de ce rare copiſte; & je ſouhaite que vous perſiſtiez dans le deſſein de corriger celles qui appartiennent aux perſonnes qui ont fait imprimer l'ouvrage même. Tel qu'il eſt, je ne connois perſonne qui n'eût été frappé des plaiſanteries ingénieuſes qui y ſont répandues. Il n'y a que vous au monde qui ſoyez capable de faire ſentir dans un auſſi petit nombre de pages, tout le ridicule d'une infinité prodigieuſe de gros volumes :& on ne croira jamais que vous ayez pû mieux faire, à moins que vous

ne fassiez voir la pièce telle que vous l'avez composée. (1) Vous ne devez point refuser cette satisfaction au public. Je suis, &c.

LETTRE DE M. L'ABBE' TALLEMANT A BOILEAU. (2)

Le 3. *Mai* 1701.

J'Ai reçû avec joie le beau présent que vous m'avez fait de vos Ouvrages, & je l'ai d'abord regardé comme une marque de votre estime, & de votre amitié. Je m'étois flatté de cet avantage de tout tems, ayant eu des amis illustres, communs avec vous, & ayant vécu ensemble en société académique depuis plus

---

(1) Ce fut ce qui l'obligea à donner lui-même ce Dialogue.

(2) Je voudrois avoir pû trouver la réponse de Boileau à cette Lettre, qui montre combien il est dangereux d'attaquer les Auteurs. Un trait satyrique sur Boyer, & sur une très-mauvaise traduction de Plutarque, ne paroît pas criminel. Voici cependant des plaintes faites amerement & poliment.

de vingt années : mais en relisant vos admirables écrits, j'ai été cruellement détrompé par des corrections & des additions qui ne peuvent avoir été faites sans que vous ayez songé à l'intérêt que j'y pouvois prendre. J'aurois passé sous silence le premier de ces endroits, dont je me sens blessé, s'il s'étoit trouvé seul, quoiqu'en vérité la circonstance rende la chose un peu dure à digerer. Voici les vers de vos précédentes éditions, *Art. Poët. c.* 4.

Les vers ne souffrent point de médiocre Auteur :
Ses écrits en tous lieux sont l'effroi du lecteur :
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent ;
Et les ais chez Billain à regret les endurent.

Qui croiroit que de si beaux vers eussent demandé quelque correction ? Cependant la voici.

Qui dit froid Ecrivain, dit detestable Auteur :
Boyer est à Pinchene égal pour le lecteur, &c.

Je vous laisse vous-même, Monsieur, juge entre les vers que vous ôtez, & ceux que vous mettez en leur place. Voilà donc le pauvre Boyer, quatre ou cinq ans après sa mort, mis par vous au nombre des Poëtes détestables, puisque, selon vous,

vous, *il n'eſt point de degré du médiocre au pire.* Cependant, ſans vous conteſter ſon mérite, vous ſavez qu'il a toujours demeuré, & eſt mort dans notre maiſon; maiſon aſſez aimée des gens de Lettres. Je méritois peut-être bien tout ſeul que vous laiſſaſſiez ſon ombre en repos.

Venons à l'autre changement. Voici les vers de vos précédentes éditions.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'Auteur de Jonas s'empreſſe de les lire,
Pourvû qu'ils ſachent plaire au plus puiſſant des Rois?

Voici l'addition.

Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec traducteur du François d'Amiot.

Qui ne voit que ces deux vers vous ont beaucoup couté, & que vous ne les avez ajoûtés que pour déshonorer un homme, en le notant d'une ignorance dont perſonne ne l'a accuſé? Je me ſouviens que ſur ce vers, que vous n'avez point voulu perdre, & qu'un petit reſſentiment mal fondé vous avoit fait faire, feue Madame de la Sabliere, & quelques autres perſonnes, vous prierent de le ſupprimer, &

que vous le promîtes. Il ne reſtoit donc plus que moi, qu'il ne vous importoit guère de fâcher. Car comment voulez-vous que j'explique cette addition ? Je ne veux pas débattre les déciſions de vos Docteurs ; mais je ſais qu'en bonne loi de l'Evangile, il n'eſt pas permis de fâcher perſonne, & moins encore un ami, pour un bon mot. Je ne ſoutiendrai pas non plus la traduction que vous blâmez, & qui eſt pourtant à la ſeptiéme édition (1). Je vous dirai ſeulement que ce Traducteur porte un nom, que vous pouviez épargner, quand ce n'eût été que pour l'amour de moi. Je ne me plaindrai à perſonne ; cette Lettre eſt écrite à plume courante. J'ai voulu ſeulement vous décharger mon cœur ; & je ne veux d'autre vengeance de vous, que le reproche ſecret que vous vous ferez, malgré que vous en ayez, d'avoir contriſté, de gayeté de cœur, un homme avec qui vous avez toujours vécu en amitié, & qui n'en eſt peut-être pas indigne, non plus que de votre eſtime. Je vous prie cependant d'être per-

(1) Ce qui fait grand honneur à Plutarque. Cette traduction eſt de Paul Tallemant, proche parent de celui qui a écrit cette Lettre, & qui étoit comme lui de l'Académie Françoiſe.

ſuadé, que malgré le déplaiſir que vous m'avez fait, je ſuis très-chrétiennement, c'eſt-à-dire, très-ſincerement, & ſans détour, votre très-humble, &c.

DE BOILEAU A M. LE DUC DE...

JE ne ſais pas, MONSEIGNEUR, ſur quoi fondé, vous croyez qu'il y a de l'équivoque dans mon procédé à votre égard, au ſujet de ma *Satyre* contre l'Equivoque. Vous ſavez bien que vous êtes un des premiers à qui j'en ai récité des vers dans le tems qu'elle n'étoit encore qu'ébauchée. Je l'ai achevée en votre abſence; & ſi vous aviez été à Paris, je n'aurois pas manqué de vous la porter ſur le champ, non pour m'attirer vos louanges, mais pour recevoir vos avis. A votre défaut, je l'ai lûe à pluſieurs perſonnes que vous connoiſſez, & qui m'en ont tous parlé avec des éloges que je déſeſpere qu'elle puiſſe ſoutenir. M. le Cardinal de Noailles m'en a paru extrémement ſatisfait; mais en même tems il a approuvé le deſſein où je lui ai dit que j'étois de la tenir ſecrette, & d'empê-

cher l'éclat qu'elle alloit faire : car j'y attaque très-hardiment toute la morale des mauvais Casuistes. . . .



AVERTISSEMENT.

LE premier Recueil a fait connoître la vivacité du jeune homme qui n'aime que les Vers : dans le ſecond Recueil on a vû la cordialité avec laquelle, dans un âge plus avancé, il écrivoit à ſon intime ami : voici le Pere de famille en deshabillé au milieu de ſes enfans. Les Lettres ſuivantes, par les petits détails qu'elles contiennent, & par leur ſtyle ſimple, font mieux connoître le caractère de celui qui les a écrites, que des Lettres plus travaillées. Il aimoit également tous ſes enfans, n'étant occupé qu'à entretenir l'union entre eux. Lorſqu'il en voyoit un incommodé, il étoit dans des agitations continuelles. *Pourquoi me ſuis-je marié?* s'écrioit-il ; & il ſe rappel-

loit ces deux Vers de Terence :

Vah ! quemquamne hominem in animum
  inſtituere aut
Parare, quod ſit carius, quàm ipſe eſt
  ſibi !

C'eſt cette tendreſſe que reſpirent les Lettres qu'on va lire.





TROISIÉME RECUEIL.

LETTRES DE RACINE A SON FILS.

Au Camp devant Namur le 31. Mai.

VOus avez pû voir, mon cher enfant, par les Lettres que j'écris à votre mere, combien je ſuis touché de votre maladie, (1) & la peine extrême que je reſſens de n'être pas auprès de vous pour vous conſoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience, le mal que Dieu vous envoie, & que vous êtes exact à faire tout ce qu'on vous dit : il eſt très-important pour vous d'être docile. J'eſpere qu'avec la grace de Dieu, il ne vous

(1) Mon frere avoit alors la petite-vérole.

arrivera aucun accident. C'eſt une maladie dont peu de perſonnes ſont exemptes ; & il vaut mieux en être attaqué à votre âge, qu'à un âge plus avancé. J'aurai une ſenſible joie de recevoir de vos Lettres : ne m'écrivez que quand vous ſerez entierement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire ſans nuire à votre ſanté. Quand je ne ſerai plus inquiet de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du ſiége de Namur. Il y a lieu d'eſperer que la place ſe rendra bientôt ; & je m'en réjouis d'autant plus, que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt à Paris. Adieu, mon cher enfant, offrez-bien au bon Dieu tout le mal que vous ſouffrez, & remettez-vous entierement à ſa ſainte volonté. Aſſûrez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime, & que j'ai une fort grande impatience de vous embraſſer.



Au Camp devant Namur le 10. *Juin.*

VOus pouvez juger par toutes les inquiétudes que m'a causées votre maladie, combien j'ai de joie de votre guérison. Vous avez beaucoup de graces à rendre à Dieu, de ce qu'il a permis qu'il ne vous soit arrivé aucun fâcheux accident, & que la fluxion qui vous étoit tombée sur les yeux n'ait point eu de suitte. Je loue extrêmement la reconnoissance que vous témoignez pour tous les soins que votre mere a pris de vous. J'espere que vous ne les oublierez jamais, & que vous vous acquitterez de toutes les obligations que vous lui avez, par beaucoup de soumission à tout ce qu'elle désirera de vous. Votre Lettre m'a fait beaucoup de plaisir ; elle est fort sagement écrite, & c'étoit la meilleure & la plus agréable marque que vous me pûssiez donner de votre guérison. Mais ne vous pressez pas encore de retourner à l'étude. Je vous conseille de ne lire que des choses qui vous fassent plaisir, jusqu'à ce que le Médecin vous donne permission de recommencer votre travail. Faites bien

des amitiés pour moi à M. votre Précepteur, & faites enſorte qu'il ne ſe repente point de toutes les peines qu'il a priſes pour vous. J'eſpere que j'aurai bientôt le plaiſir de vous revoir, & que la reddition du château de Namur ſuivra de près celle de la ville. Adieu, mon cher fils, faites bien mes complimens à vos ſœurs : je ne ſais pourtant ſi on leur permet de vous rendre viſite ; attendez donc à leur faire mes complimens, quand vous ſerez en état des les voir.

Au Camp de Thieuſies le 3. Juin.

VOus me faites plaiſir de me rendre compte des lectures que vous faites : mais je vous exhorte à ne pas donner toute votre attention aux Poëtes François. Songez qu'ils ne doivent ſervir qu'à votre récréation, & non pas à votre véritable étude. Ainſi je ſouhaitterois que vous priſſiez quelquefois plaiſir à m'entretenir d'Homère, de Quintilien, & des autres Auteurs de cette nature. Quant à votre Epigramme, (1) je voudrois que vous ne

(1) Mon frere, qui étoit alors en Rhétorique, crut le régaler en lui envoyant une Epigramme qu'il avoit faite ſur la diſpute entre Boileau & Perrault.

l'euſſiez point faite. Outre qu'elle eſt aſſez médiocre, je ne ſaurois trop vous recommander de ne vous point laiſſer aller à la tentation de faire des vers François, qui ne ſerviroient qu'à vous diſſiper l'eſprit : ſur-tout il n'en faut faire contre perſonne.

M. Deſpréaux a un talent qui lui eſt particulier, & qui ne doit point vous ſervir d'exemple, ni à vous, ni à qui que ce ſoit. Il n'a pas ſeulement reçû du ciel un génie merveilleux pour la Satyre; mais il a encore outre cela un jugement excellent, qui lui fait diſcerner ce qu'il faut louer, & ce qu'il faut reprendre. S'il a la bonté de vouloir s'amuſer avec vous, c'eſt une des grandes félicités qui vous puiſſent arriver; & je vous conſeille d'en bien profiter, en l'écoutant beaucoup, & en décidant peu. Je vous dirai auſſi que vous me feriez plaiſir de vous attacher à votre écriture. Je veux croire que vous avez écrit votre Lettre fort vîte : le caractère en paroît beaucoup négligé. Que tout ce que je vous dis, ne vous chagrine point : car du reſte je ſuis très-content de vous; & je ne vous donne ces petits avis, que pour vous exciter à faire de votre mieux en toutes choſes. Votre mere vous fera part des noüvelles que je lui mande. Adieu, mon cher fils,

je ne ſais ſi je ſerai en état d'écrire, ni à vous, ni à perſonne de plus de quatre jours ; mais continuez à me donner de vos nouvelles. Parlez-moi auſſi un peu de vos ſœurs, que vous me ferez plaiſir d'embraſſer pour moi.

A Fontainebleau le 5. Octobre.

LA relation que vous m'avez envoyée m'a beaucoup diverti, & je vous ſais bon gré d'avoir ſongé à la copier pour m'en faire part. Je l'ai montrée à M. de Montmorenci, & à M. de Chevreuſe. Je ſuis toujours étonné qu'on vous montre en Rhétorique les fables de Phèdre, qui ſemblent une lecture plus proportionnée à des gens moins avancés. Il faut pourtant s'en fier à M. Rollin, qui a beaucoup de jugement & de capacité. On ne trouve les fables de M. de la Fontaine que chez M. Thierry, ou chez M. Barbin. Cela m'embarraſſe un peu, parce que j'ai peur qu'ils ne veuillent pas prendre de mon argent. Je voudrois que vous pûſſiez emprunter ces fables à quelqu'un juſqu'à mon retour. Je crois que M. Deſpréaux les

a, (1) & en ce cas il vous les préteroit volontiers : ou bien votre mere pourroit aller avec vous ſans façon chez M. Thierry, & les lui demander en les payant. Adieu, mon cher fils, dites à vos ſœurs que je ſuis fort aiſe qu'elles ſe ſouviennent de moi, & qu'elles ſouhaitent de me revoir. Je les exhorte à bien ſervir Dieu, & vous ſurtout, afin que pendant cette année de Rhétorique, il vous ſoutienne & vous faſſe la grace de vous avancer de plus en plus dans ſa connoiſſance & dans ſon amour. Croyez-moi, c'eſt là ce qu'il y a de plus ſolide au monde. Tout le reſte eſt bien frivole.

A Fontainebleau le 8. *Octobre.*

JE voulois preſque me donner la peine de corriger votre verſion, & vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût : mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de tems, à cauſe de la quantité d'en-

(1) Ces fables n'étoient pas encore dans toutes les bibliothèques : mais comment n'étoient-elles pas dans les leurs ? La Fontaine étoit leur intime ami. Lorſque je ſûs lire, il m'en fit apprendre pluſieurs par cœur.

droits où vous n'avez pas attrappé le ſens. Je vois bien que les Épîtres de Cicéron ſont encore trop difficiles pour vous, parce que pour les bien entendre, il faut poſſéder parfaitement l'hiſtoire de ce tems-là, & que vous ne la ſavez point. Ainſi je trouverois plus à propos que vous me fiſſiez, à votre loiſir, une verſion de cette bataille de Traſymène, dont vous avez été ſi charmé, à commencer par la deſcription de l'endroit où elle ſe donna : ne vous preſſez point, & tournez la choſe le plus naturellement que vous pourrez. J'approuve fort vos promenades à Auteuil ; mais faites bien concevoir à M. Deſpréaux combien vous êtes reconnoiſſant de la bonté qu'il a de s'abaiſſer à s'entretenir avec vous. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, ſi cela vous fait plaiſir ; mais il faut un grand choix pour lire ſes Lettres. J'aimerois autant, ſi vous voulez lire quelque livre François, que vous priſſiez la traduction d'Hérodote, qui eſt fort divertiſſant, & qui vous apprendroit la plus ancienne hiſtoire qui ſoit parmi les hommes, après l'Ecriture ſainte. Il me ſemble qu'à votre âge, il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne ſerviroit qu'à vous diſſiper l'eſprit, & à vous embarraſſer la mémoire. Nous verrons cela plus à fond,

quand je ſerai de retour à Paris. Adieu, mes baiſe-mains à vos ſœurs.

A Fontainebleau le 20. Octobre.

VOus me rendez un très-bon compte de votre étude, & de votre converſation avec M. Deſpréaux. Il ſeroit bien à ſouhaiter pour vous, que vous pûſſiez être ſouvent en ſi bonne compagnie, & vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvû qu'avec un homme tel que M. Deſpréaux, vous euſſiez plus de ſoin d'écouter que de parler. Je ſuis aſſez ſatisfait de votre verſion; mais je ne puis guère juger ſi elle eſt bien fidelle, n'ayant apporté ici que le premier tome des Lettres à Atticus, aulieu du ſecond que je penſois avoir apporté : (1) je ne ſais même ſi je ne l'ai point perdu, car j'étois comme aſſûré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande ſûreté, choiſiſſez dans quelqu'un des ſix premiers livres la premiere Lettre que vous voudrez traduire : mais ſur-tout choiſiſſez-en une qui ne ſoit pas sèche, comme celle que vous

(1) C'étoit ſon livre favori, & le compagnon de ſes voyages.

avez priſe, où il n'eſt preſque parlé que d'affaires d'intérêt. Il y en a tant de belles ſur l'état où étoit alors la République, & ſur les choſes de conſéquence qui ſe paſſoient à Rome. Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous ſoit plus utile pour vous former l'eſprit & le jugement : mais ſur-tout je vous conſeille de ne jamais traiter injurieuſement un homme auſſi digne d'être reſpecté de tous les ſiècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à perſonne, de lui donner ce vilain nom de poltron : ſouvenez-vous toute votre vie de ce paſſage de Quintilien, qui étoit lui-même un grand perſonnage : *Ille ſe profeciſſe ſciat cui Cicero valde placebit.* Ainſi vous auriez mieux fait de dire ſimplement, qu'il n'étoit pas auſſi brave ou auſſi intrépide que Caton. Je vous dirai même que ſi vous aviez bien lû la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vû qu'il mourut en fort brave homme, & qu'apparemment il n'auroit pas fait tant de lamentations que vous, ſi M. Carmeline lui eût nétoyé les dents. Adieu, mon cher fils, faites ſouvenir votre mere, qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les ſouris ne ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous diſpenſer de toutes ces cérémonies,

& de *votre très-humble ſerviteur.* Je connois même aſſez votre écriture, ſans que vous ſoyez obligé de mettre votre nom.

A Fontainebleau le 30. *Octobre.*

M. Deſpréaux a raiſon d'appréhender que vous ne perdiez un peu le goût des Belles-Lettres pendant votre cours de Philoſophie ; mais ce qui me raſſûre, eſt la réſolution où je vous vois de vous en rafraichir ſouvent la mémoire par la lecture des meilleurs Auteurs. D'ailleurs vous étudiez ſous un Régent qui a lui même beaucoup de lettres & d'érudition. Je contribuerai de mon côté à vous faire reſſouvenir de tout ce que vous avez lû ; & je me ferai un plaiſir de m'en entretenir ſouvent avec vous.

Votre ſœur aînée ſe plaint de vous ; & elle a raiſon. Elle dit qu'il y a plus de quatre mois qu'elle n'a reçû de vos nouvelles. Il me ſemble que vous devriez un peu répondre à l'amitié ſincere que je lui vois pour vous : une Lettre vous couteroit-elle tant à écrire ? Quand vous devriez ne l'entretenir que de vos petites ſœurs, vous lui feriez le plus grand plaiſir

du monde. Vous avez raiſon de me plaindre du déplaiſir que j'ai de voir ſouffrir ſi longtems un des meilleurs amis que j'aie au monde (1). Jeſpere qu'à la fin, ou la nature, ou les remèdes lui donneront quelque ſoulagement. J'ai la conſolation d'entendre dire aux Médecins, qu'ils ne voient rien à craindre pour ſa vie : ſans quoi je vous avoue que je ſerois inconſolable.

Comme vous êtes curieux de nouvelles, je voudrois en avoir beaucoup à vous mander. Je n'en ſais que deux juſqu'ici qui doivent faire beaucoup de plaiſir : l'une eſt la priſe preſque certaine de Charleroi : l'autre eſt la levée du ſiége de Belgrade. Quand je dis que cette nouvelle doit faire plaiſir, ce n'eſt pas qu'à parler bien chrétiennement, on doive ſe réjouïr des avantages des Infidelles; mais l'animoſité des Allemands eſt ſi grande contre nous, qu'on eſt preſque obligé de remercier Dieu de leur mauvais ſuccès, afin qu'ils ſoient forcés de faire leur paix avec la France, & de conſentir au repos de la Chrétienté, plutôt que de s'accommoder avec les Turcs.

---

(1) M. Nicole.

A Fontainebleau le 15. Novembre.

MOn cher fils, vous me faites plaisir de me mander des nouvelles; mais prenez garde de ne les pas prendre dans la Gazette de Hollande: car outre que nous les avons comme vous, vous y pourriez apprendre certains termes qui ne valent rien, comme celui de *recruter*, dont vous vous servez, aulieu de quoi il faut dire, *faire des recrües*. Mandez-moi des nouvelles de vos sœurs: il est bon de diversifier un peu, & de ne vous pas jetter toujours sur l'Irlande & sur l'Allemagne.

Le combat de M. de Luxembourg a été bien plus considérable qu'on ne le croyoit d'abord. Les ennemis onr laissé 1300 morts sur la place, & plus de 500 prisonniers, parmi lesquels on compte près de cent Officiers. On leur a pris aussi 36 étendarts: & ils avouent encore qu'ils ont plus de deux mille blessés dans leur armée. Cette victoire est fort glorieuse. La Maison du Roi a fait des choses incroyables, n'ayant jamais chargé l'ennemi qu'à coup d'épée. On dit que chaque Cavalier est revenu avec son épée

toute ſanglante. On a appris ce matin, que M. de Boufflers avoit battu auſſi l'arriere-garde d'un corps d'Allemands qui étoient auprès de Dinant. Ecrivez-moi toujours; mais que cela n'empêche pas votre chere mere de m'écrire, car je ſerois trop fâché de ne point recevoir de ſes Lettres. Adieu, mon cher enfant, embraſſez-la pour moi, & faites mes baiſe-mains à vos ſœurs.

A Fontainebleau le 20.

JE ne ſaurois m'empêcher de vous dire, mon cher fils, que je ſuis très-content de tout ce que votre mere m'écrit de vous. Je vois par ſes Lettres que vous êtes fort attaché à bien faire, mais ſur-tout que vous craignez Dieu, & que vous prenez du plaiſir à le ſervir. C'eſt la plus grande ſatisfaction que je puiſſe recevoir, & en même tems la meilleure fortune que je vous puiſſe ſouhaiter. J'eſpere que plus vous irez en avant, plus vous trouverez qu'il n'y a de véritable bonheur que celui-là. J'approuve la maniere dont vous diſtribuez votre tems & vos études : je voudrois ſeulement qu'aux jours que vous

n'allez point au collége, vous pûssiez relire votre Cicéron, & vous rafraichir la mémoire des plus beaux endroits, ou d'Horace, ou de Virgile : ces Auteurs étant fort propres à vous accoutumer à penser & à écrire avec justesse & netteté.

Vous direz à votre mere que le pauvre M. Sigur a eu la jambe coupée, ayant eu le pié emporté d'un coup de canon. Sa femme, qui l'avoit épousé pour sa bonne mine, a employé la meilleure partie de son bien à lui acheter une charge ; & dès la premiere année il lui en coute une jambe. Il a eu un grand nombre de ses camarades tués ou blessés, je dis des Officiers de la Gendarmerie ; mais en récompense la victoire a été fort grande, & on en apprend tous les jours de nouvelles circonstances très - avantageuses. On fait monter la perte des ennemis à près de dix mille morts.

J'ai vû les drapeaux & les étendarts qu'a envoyé M. de Catinat : & je vous conseille de les aller voir à Notre-Dame. Il y a cent deux drapeaux, & quatre étendarts seulement ; ce qui marque que la cavallerie ennemie n'a pas fait beaucoup de résistance, & a de bonne heure abandonné l'infanterie, laquelle a presque été toute taillée en pieces. Il y avoit des bataillons entiers d'Espagnols qui se jet-

toient à genoux pour demander quartier, & on l'accordoit à quelques-uns d'eux, au lieu qu'on n'en faisoit point du tout aux Allemands, parce qu'ils avoient menacé de n'en point faire. M. l'Archevêque de Sens a perdu M. son frere à la bataille.

A Fontainebleau le 25. Septembre.

JE vous suis obligé du soin que vous avez pris de faire toutes les choses que je vous avois recommandées. Je suis en peine de la santé de M. Nicole, & vous me ferez plaisir d'y envoyer de ma part, & de m'en mander des nouvelles. Je croyois avoir mis dans mon pacquet un livre, que j'ai été fort fâché de n'y point trouver. Ce sont les Pseaumes Latins de Vatable à deux colonnes, & avec des nottes *in*-8o. qui sont à la tablette où je mets d'ordinaire mon Diurnal : je vous prie de le chercher, de l'empacquetter bien proprement dans du papier, & de me l'envoyer. J'écrirai demain à votre mere : faites-lui mes complimens, & à vos sœurs.

❋

A Fontainebleau le 23. Mai.

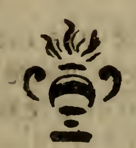
JE vous prie de dire à M. Grimarets, que j'ai lû ſon Mémoire à M. le Chancelier, qui a dit que M. Couſin penſoit qu'on ne pouvoit rien faire de bon ni d'utile au public de ce projet. Je verrai M. de Harlay, & lui demanderai s'il veut & s'il peut ſe mêler de cette affaire, & entreprendre de perſuader M. le Chancelier.

Il me paroît par votre Lettre que vous portez un peu d'envie à Mademoiſelle de la C. de ce qu'elle a lû plus de Comédies & de Romans que vous. Je vous dirai avec la ſincerité avec laquelle je ſuis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous faſſiez tant de cas de toutes ces niaiſeries, qui ne doivent ſervir tout-au-plus qu'à délaſſer quelquefois l'eſprit; mais qui ne devroient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des études très-ſerieuſes, qui doivent attirer votre principale attention : & pendant que vous y êtes engagé, & que nous payons des maîtres pour vous inſtruire, vous devez éviter

tout ce qui peut diſſiper votre eſprit & vous détourner de votre étude. Non-ſeulement votre conſcience & la Religion vous y obligent ; mais vous-même devez avoir aſſez de conſidération & d'égard pour moi, pour vous conformer un peu à mes ſentimens, pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laiſſer conduire.

Je ne dis pas que vous ne liſiez quelquefois des choſes qui puiſſent vous divertir l'eſprit ; & vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains, aſſez de livres François capables de vous amuſer : mais je ſerois inconſolable, ſi ces ſortes de livres vous inſpiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, & ſur-tout pour des livres de piété & de morale, dont vous ne parlez jamais, & pour leſquels il ſemble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous ſoyez témoin du véritable plaiſir que j'y prens préférablement à toute autre choſe. Croyez-moi, quand vous ſaurez parler de Comédies & de Romans, vous n'en ſerez guère plus avancé pour le monde, & ce ne ſera point par cet endroit-là que vous ſerez le plus eſtimé. Je remets à vous en parler plus au long & plus particulierement quand je vous reverrai, & vous me ferez plaiſir alors de me parler à cœur ouvert

vert là dessus, & de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, & que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, & à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur, quand vous viendrez à paroître dans le monde. Je vous assûre qu'après mon salut, c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande; mais comme les avis d'un pere qui vous aime tendrement, & qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez; & faites mes complimens à votre mere. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le Roi a toujours la goutte.



A Paris ce 3. Juin.

C'Eſt tout de bon que nous partons pour notre voyage de Picardie (1). Comme je ſerai quinze jours ſans vous voir, & que vous êtes continuellement préſent à mon eſprit, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choſes, que je crois très-importantes pour votre conduite.

La premiere, c'eſt d'être extrémement circonſpect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un Parleur, qui eſt la plus mauvaiſe réputation qu'un jeune homme puiſſe avoir dans le pays où vous entrez. La ſeconde eſt d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. & Madame Vigan, qui vous aiment comme leur enfant.

N'oubliez point vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand beſoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos

(1) Il alloit à Montdidier, la patrie de ma mere. Toutes les Lettres ſuivantes ont été écrites à mon frere, reçû en ſurvivance de la charge de Gentilhomme ordinaire.

lectures, & ſur-tout de l'Hiſtoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits.

Vous ſavez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies : on en doit jouer à Marly. Il eſt très-important pour vous & pour moi-même qu'on ne vous y voie point, d'autant plus que vous êtes préſentement à Verſailles pour y faire vos exercices, & non point pour aſſiſter à toutes ces ſortes de divertiſſemens. Le Roi & toute la Cour ſavent le ſcrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient très-méchante opinion de vous, ſi à l'âge où vous êtes, vous aviez ſi peu d'égard pour moi & pour mes ſentimens. Je devois avant toutes choſes vous recommander de ſonger toujours à votre ſalut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vû pour la Religion. Le plus grand déplaiſir qui puiſſe m'arriver au monde, c'eſt s'il me revenoit que vous êtes un indévot, & que Dieu vous eſt devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils, donnez-moi ſouvent de vos nouvelles.

A Mondidier le 9. Juin.

VOtre Lettre nous a fait ici un très-grand plaiſir; & quoiqu'elle ne nous ait pas appris beaucoup de nouvelles, elle nous a du moins fait juger qu'il n'y avoit pas un mot de vrai de toutes celles qu'on débite dans ce pays-ci. C'eſt une plaiſante choſe que les Provinces : tout le monde y eſt nouveliſte dès le berceau ; & vous n'y rencontrez que gens qui débitent gravement & affirmativement les plus ſottes choſes du monde. Pour moi je n'ai rien à vous mander de ce pays, qui ſoit capable de vous intéreſſer, ſi ce n'eſt que je ſuis très-content des Dames de Variwille, & que Babet (1) a une grande impatience d'entrer chez elles. J'eſpere que je recevrai encore une Lettre de vous avant que de partir.

Je vous ſais très-bon gré des égards que vous avez pour moi au ſujet des Opéra & des Comédies ; mais vous voulez bien que je vous diſe que ma joie ſeroit

(1) Une de mes ſœurs, qui ſe fit Religieuſe chez les Dames de Variwille, ordre de Frontevraud.

complette, ſi le bon Dieu entroit un peu dans vos conſidérations. Je ſais bien que vous ne ſerez pas déshonoré devant les hommes en y allant; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu? Penſez-vous, vous même, que les hommes ne trouvaſſent pas étrange de vous voir à votre âge pratiquer des maximes ſi différentes des miennes? Songez que M. le Duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choſes, n'a encore été à aucun ſpectacle; & qu'il veut bien en cela ſe laiſſer conduire par les gens qui ſont chargez de ſon éducation. Et quels gens trouverez-vous au monde plus ſages & plus eſtimés que ceux-là? Du reſte, mon fils, je ſuis fort content de votre Lettre: elle a auſſi fait beaucoup de plaiſir à votre mere, excepté l'endroit où vous parlez de la cire que vous avez laiſſé tomber ſur votre habit.



A Paris ce 27. Juin.

ON m'avoit dejà dit la nouvelle de la prise d'Ath ; & j'en ai beaucoup de joie. Vous me ferez plaisir de me mander tout ce que vous apprendrez de nouveau. Voici un tems assez vif, & où il peut arriver à toute heure des nouvelles importantes. Il se pourroit bien faire que je vous irois voir Mercrédi : car j'ai quelque envie de mener votre mere & vos sœurs à Port-Royal, pour y être à la procession de l'Octave, & revenir le lendemain. Elles sont toutes en bonne santé, Dieu merci, & vous font leurs complimens. J'allai hier aux Carmelittes avec votre sœur aînée. Je vous exhorte à aller faire votre cour à Madame la Comtesse de Gramond, & à Madame la Duchesse de Noailles, qui ont l'une & l'autre beaucoup de bonté pour vous. Votre petit frere est tombé ce matin, la tête dans le feu; & sans votre mere, qui l'a relevé sur le champ, il auroit eu le visage perdu : il en a été quitte pour une brûlure à la gorge : nous sommes bien obligés de remercier le bon Dieu, de ce qu'il ne s'est pas fait

plus de mal. Votre ſœur ſe prépare toujours à entrer aux Carmelites Samedi ; & tout ce que je lui ai pû dire, ne l'a pû perſuader de différer au moins juſqu'à un autre tems. Madame de F... eſt à l'extrémité. Vous voyez par là que notre heure eſt bien incertaine, & que le plus ſûr eſt d'y penſer le plus ſérieuſement & le plus ſouvent qu'on peut. Votre mere aura ſoin de vous envoyer du linge à dentelle. Adieu.

A Verſailles.

J'Avois paſſé exprès par Verſailles, pour vous y voir, & pour ſavoir de vous ſi vous n'aviez beſoin de rien. Je ſuis fâché de ne vous avoir pas trouvé, & plus fâché encore d'apprendre que vous avez eu la fièvre. Du reſte je ſuis bien aiſe que vous ayez été voir M. Deſpréaux & votre mere, qui aura eu, je m'imagine, bien de la joie de vous voir. Donnez-moi de vos nouvelles à Marly. Vous me ferez plaiſir d'étre chez M. de Torcy, toujours auſſi aſſidu que votre ſanté vous le permettra. Ne vous laiſſez point manquer d'argent ; & mandez-moi franchement ſi

vous en avez beſoin. Adieu, mon cher fils, je vous embraſſe de tout mon cœur.

A Paris.

VOus m'avertiſſez de la part de Madame la Ducheſſe de Noailles d'aller trouver M. l'Archevêque. J'ai été ſur le champ pour avoir l'honneur de lui parler ; mais il étoit à Conflans.

Le Sermon du P. de la Rue fait ici un fort grand bruit, auſſi bien qu'au pays où vous êtes ; & l'on dit qu'il a parlé avec beaucoup de véhémence contre les opinions nouvelles du Quiétiſme : mais on ne m'a rien pû dire de précis de ce Sermon, & j'ai grande envie de voir quelqu'un qui l'ait entendu. L'amitié qu'a pour moi M. de Cambrai, ne me permet pas d'être indifférent ſur ce qui le regarde, & je ſouhaitterois de tout mon cœur qu'un Prélat de cette vertu & de ce mérite, n'eût point fait un livre qui lui attire tant de chagrins.

J'ai vû votre ſœur, dont on eſt très-content aux Carmelites, & qui témoigne une grande envie de s'y conſacrer à Dieu. Votre ſœur Nanette nous accable tous les

jours de Lettres, pour nous obliger de consentir à la laisser entrer au noviciat. J'ai bien des graces à rendre à Dieu d'avoir inspiré à vos sœurs tant de ferveur pour son service, & un si grand desir de se sauver. Je voudrois de tout mon cœur que de tels exemples vous touchassent assez pour vous donner envie d'être bon Chrétien. (1) Voici un tems où vous voulez bien que je vous exhorte par toute la tendresse que j'ai pour vous, à faire quelques réflexions un peu serieuses, sur la nécessité qu'il y a de travailler à son salut, à quelque état que l'on soit appellé. Votre mere, aussi bien que vos sœurs, & votre petit frere, auroient beaucoup de joie de vous revoir. Bon soir, mon cher fils.

---

(1) Cette Lettre fut écrite pendant la Semaine sainte.



A MADEMOISELLE RIVIERRE SA SOEUR. (1)

A Paris le 10 Janvier.

JE vous écris, ma chere sœur, pour une affaire où pouvez avoir intérêt, aussi bien que moi, & sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir le plutôt que vous pourrez. Vous savez qu'il y a un Edit qui oblige tous ceux qui ont, ou qui veulent avoir des armoiries sur leur vaisselle ou ailleurs, de donner une somme qui va au plus à 25 livres, & de déclarer quelles sont leurs armoiries. Je sais que celles de notre famille sont un Cigne; mais je ne sais pas quelles sont les couleurs de l'écusson, & vous me ferez un grand plaisir de vous en instruire. Je crois que vous trouverez nos armes peintes aux vitres de la maison que notre grand-pere fit bâtir. J'ai oüi-dire aussi à mon oncle Racine,

(1) Je mets cette Lettre, parce qu'elle fait connoître la générosité de mon pere envers de pauvres parens. Elle est écrite à ma tante, qui a vécu à la Ferté-Milon 92 ans.

qu'elles étoient peintes aux vitres de quelque Eglise de la Ferté-Milon ; tachez de vous en éclaircir. J'attens votre réponse pour me déterminer, & pour porter mon argent.

Le jeune homme qui recherche en mariage ma petite cousine M... m'est venu trouver. Je lui ai promis de donner à ma cousine cent livres. Je lui ai dit que dans l'état où sont présentement mes affaires je ne pouvois donner davantage, & je lui ai dit vrai, à cause de tout l'argent que je dois encore pour ma charge. Je dois surtout 6000 livres qui ne portent point d'intérêt ; & l'honnéteté veut que je les rende le plutôt que je pourrai, pour n'être pas à charge à mes amis. J'espere que dans un autre tems je serai moins pressé, & alors je pourrai faire encore quelque petit présent à ma cousine.

Le cousin H... est venu ici fait comme un miserable, & a dit à ma femme, en présence de tous nos domestiques, qu'il étoit mon cousin. Vous savez comme je ne renie point mes parens, & comme je tâche à les soulager : mais j'avoue qu'il est un peu rude qu'un homme qui s'est mis en cet état par ses débauches & par sa mauvaise conduite, vienne ici nous faire rougir de sa gueuserie. Je lui parlai comme il le méritoit, & lui dis que vous ne

le laisseriez manquer de rien s'il en valoit la peine; mais qu'il bûvoit tout ce que vous aviez la charité de lui donner. Je ne laissai pas de lui donner quelque chose pour s'en retourner. Je vous prie aussi de l'assister tout doucement, mais comme si cela venoit de vous. Je sacrifierai volontiers quelque chose par mois pour le tirer de la nécessité. Je vous recommande toujours la pauvre Marguerite, à qui je veux continuer de donner par mois comme j'ai toujours fait : si vous croyez que l'autre parente soit aussi dans le besoin, donnez-lui par mois ce que vous jugerez à propos.

Je ne sai si je vous ai mandé que ma chere fille aînée étoit entrée aux Carmelites : il m'en a couté beaucoup de larmes; mais elle a voulu absolument suivre la résolution qu'elle avoit prise. C'étoit de tous nos enfans celle que j'ai toujours le plus aimée, & dont je recevois le plus de consolation : il n'y avoit rien de pareil à l'amitié qu'elle me témoignoit. Je l'ai été voir plusieurs fois. Elle est charmée de la vie qu'elle mène dans ce Monastère, quoique cette vie soit fort austère; & toute la maison est charmée d'elle. Elle est infiniment plus gaie qu'elle n'a jamais été. Il faut bien croire que Dieu la veut dans cette maison, puisqu'il fait qu'elle y trouve tant de plaisir. Votre

petit neveu eſt toujours bien éveillé. Adieu, ma chere ſœur, je ſuis entierement à vous. Ne manquez pas de me tenir parole, & de m'employer dans toutes les choſes où vous aurez beſoin de moi.

LETTRE DE REPRIMANDE *à ſon Fils, qui étant chargé de porter les dépêches du Roi à M. de Bonrepaux, notre Ambaſſadeur en Hollande, s'arrêta par curioſité à Bruxelles. Toutes les Lettres ſuivantes lui furent écrites pendant ſon ſéjour en Hollande.*

A Paris ce 26 Janvier 1698.

VRai-ſemblablement vous avez pris des Mémoires de M. de Cély, (1) pour avoir fait une courſe auſſi extraordinaire, que celle que vous avez faite. J'étois fort en peine le premier jour de votre voyage, dans la peur où j'étois, que par trop d'envie d'aller vîte, il ne vous fût arrivé quelque accident : mais quand j'appris par votre

---

(1) Il apportoit la nouvelle de la paix de Ryſvich. Il fit ſi peu de diligence, que quand il arriva, le Roi ſavoit la nouvelle.

Lettre de Mons, que vous n'étiez parti qu'à neuf heures de Cambrai, & que vous tiriez vanité d'avoir fait une si grande journée, je vis bien qu'il falloit se reposer sur vous de la conservation de votre personne. Votre long séjour à Bruxelles, & toutes les visites que vous y avez faites, méritent que vous en donniez une relation au public. Je ne doute pas même que vous n'y ayez été à l'Opera, avec les dépéches du Roi dans votre poche. Vous rejettez la faute de tout sur M. Bombarde, comme si en arrivant à Bruxelles, vous n'aviez pas dû courir d'abord chez lui, & ne vous point coucher que vous n'eussiez fait vos affaires, pour être en état de partir le lendemain matin. Je ne sais pas ce que dira là dessus M. de Bonrepaux; mais je sais bien que vous avez bon besoin de réparer, par une conduite sage à la Haie, la conduite peu sensée que vous avez eue dans votre voyage. Pour moi, je vous avoue que j'apprehende de retourner à la Cour, & sur-tout de paroître devant M. de Torcy, à qui vous jugez bien que je n'oserai pas demander d'ordonnance pour votre voyage, n'étant point juste que le Roi paie la curiosité que vous avez eue de voir les Chanoinesses de Mons, & la Cour de Bruxelles. Vous ne me dites pas un mot d'un homme que vous auriez pû aller voir à Bru-

xelles, & pour qui vous ſavez que j'ai un très-grand reſpect. Vous ne me parlez pas non-plus de nos deux Plénipotentiaires pour qui vous aviez une dépêche : cependant je ne comprens pas par quel enchantement vous auriez pû ne les pas rencontrer entre Mons & Bruxelles.

Comme je vous dis franchement ma penſée pour le mal, je veux bien vous la dire auſſi pour le bien. M. l'Archevêque de Cambrai paroît très-content de vous, & vous m'avez fait plaiſir de m'écrire le détail des bons traitemens que vous avez reçûs de lui, dont il ne m'avoit pas mandé un mot, témoignant même du déplaiſir de ne vous avoir pas aſſez bien fait les honneurs de ſon palais brûlé.

Cela m'oblige de lui écrire une nouvelle Lettre de remerciment. Vous trouverez dans les ballots de M. l'Ambaſſadeur, un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un caſtor fin, & un demi-caſtor ; & vous y trouverez auſſi une paire de ſouliers des Freres. Au nom de Dieu faites un peu plus de réflexion ſur votre conduite ; & défiez-vous ſur toutes choſes d'une certaine fantaiſie qui vous porte toujours à ſatisfaire votre propre volonté, au hazard de tout ce qui en peut arriver. Vos ſœurs vous font bien des complimens, & ſur-tout Nanette.

A Paris le 31.

VOtre mere & toute la famille a eu une grande joie d'apprendre que vous étiez arrivé en bonne ſanté. Je n'ai point encore été à la Cour ; mais j'eſpere d'y aller demain. Je crains toujours de paroître devant M. de Torcy, de peur qu'il ne me faſſe des plaiſanteries ſur la diligence de votre courſe ; mais il faut me réſoudre à les eſſuyer, & lui faire eſpérer qu'une autrefois vous irez plus promptement, ſi l'on veut bien vous confier à l'avenir quelque choſe dont on ſoit preſſé. Je vois que M. de Bonrepaux a pris tout cela avec ſa bonté ordinaire, & qu'il tâche même de vous excuſer. Du reſte vos Lettres nous font beaucoup de plaiſir ; & je ſerai bien aiſe d'en recevoir ſouvent. Faites mille complimens pour moi à M. de Bonnac. (1)

(1) Neveu de M. de Bonrepaux.

A Marli le 5 Février.

IL eſt juſte, mon fils, que je vous faſſe part de ma ſatisfaction, comme je vous ai fait ſouffrir de mes inquiétudes. Non-ſeulement M. de Torcy n'a point pris en mal votre ſéjour à Bruxelles; mais il a même approuvé tout ce que vous y avez fait, & a été bien aiſe que vous ayez fait la révérence à M. de Baviere. Vous ne devez point trouver étrange que vous aimant comme je fais, je ſois ſi facile à allarmer ſur toutes les choſes qui ont de l'air d'une faute, & qui pourroient faire tort à la bonne opinion que je ſouhaite qu'on ait de vous. On m'a donné pour vous une ordonnance de voyage : j'irai la recevoir quand je ſerai à Paris, & je vous en tiendrai bon compte. Mandez-moi bien franchement tous vos beſoins.

J'approuve au dernier point les ſentimens où vous êtes ſur toutes les bontés de M. de Bonrepaux, & la réſolution que vous avez priſe de n'en point abuſer. Témoignez à M. de Bonnac ma reconnoiſſance, pour l'amitié dont il vous honore : ſon extrême honnêteté eſt un beau

modéle pour vous ; & je ne ſaurois aſſez louer Dieu de vous avoir procuré des amis de ce mérite. Vous avez eu quelque raiſon d'attribuer l'heureux ſuccès de votre voyage, par un ſi mauvais tems, aux prieres qu'on a faites pour vous. Je compte les miennes pour rien : mais votre mere & vos petites ſœurs prioient tous les jours Dieu qu'il vous préſervât de tout acccident ; & on faiſoit la même choſe à P. R. Je doute que votre ſœur puiſſe y demeurer longtems, à cauſe de ſes fréquentes migraines, & à cauſe qu'il y a ſi peu d'apparence qu'elle y puiſſe reſter pour toute ſa vie.

Je ne ſais ſi vous ſavez que M. Corneille, notre confrere, (1) eſt mort. Il s'étoit confié à un Charlatan, qui lui donnoit des drogues pour lui diſſoudre ſa pierre. Ces drogues lui ont mis le feu dans la veſſie. La fièvre l'a pris, & il eſt mort. Sa famille demande ſa charge pour ſon petit couſin, fils de ce brave M. de Marſilly, qui fut tué à Leuze, & qui avoit épouſé la fille de Thomas Corneille. Je vous écrirai une autre fois plus au long : le jour me manque, & je ſuis pareſſeux

(1) Gentilhomme ordinaire, parent de Corneille.

d'allumer ma bougie. Vous ne pouvez m'écrire trop ſouvent. Vos Lettres me ſemblent très-naturellement écrites; & plus vous en écrirez, plus auſſi vous aurez de facilité. J'ai laiſſé votre mere en bonne ſanté. Vous ne ſauriez lui faire trop d'amitié dans vos Lettres, car elle mérite que vous l'aimiez, & que vous lui en donniez des marques. J'ai lû à M. le Maréchal de Noailles votre derniere Lettre, où vous témoignez tant de reconnoiſſance pour les bons traitemens que vous avez reçûs de M. le Prince & de Madame la Princeſſe de Straerbak. M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la Gazette de Hollande : ſi je l'avois ſû, je l'aurois fait acheter, pour la lire à vos petites ſœurs, qui vous croiroient devenu un homme de conſéquence.



A Paris ce 15 Février.

JE crois que vous aurez été content de ma derniere Lettre, & de la réparation que je vous y faisois de tout le chagrin que je puis vous avoir donné sur votre voyage. J'ai reçû votre ordonnance au Trésor Royal ; mais quelques instances que M. de Chamlay, que j'avois mené avec moi, ait pû faire à M. de Turmenies, je n'en ai pû tirer que 900 livres : on prétend même que c'est beaucoup. Nous vous tiendrons compte de cette somme ; & vous n'aurez qu'à prier M. l'Ambassadeur de vous donner l'argent dont vous aurez besoin : j'aurai soin de le donner aux personnes à qui il me mandera de le donner. J'ai achevé de payer ma charge, & nous avons remboursé Madame Quinaut ; mais vous jugez bien que cela nous resserre beaucoup dans nos affaires, & qu'il faut que nous vivions d'œconomie pour quelque tems. J'espere que vous nous aiderez un peu en cela, & que vous ne songerez pas à nous faire des dépenses inutiles, tandis que nous nous retranchons souvent le nécessaire.

Vous êtes extrémement obligé à M. de Bonac de tout le bien qu'il mande ici de vous : & tout ce que j'ai à ſouhaiter, c'eſt que vous ſouteniez la bonne opinion qu'il a conçûe de vous. Vous me ferez un ſenſible plaiſir de lui demander pour moi une place dans ſon amitié, & de lui témoigner combien je ſuis ſenſible à toutes ſes bontés. Je crois qu'il n'eſt pas beſoin de vous exhorter à n'en point abuſer ; je vous ai toujours vû une grande appréhenſion d'être à charge à perſonne ; & c'eſt une des choſes qui me plaiſoient le plus en vous.

J'ai trouvé à Verſailles un tiroir tout plein de livres, dont une partie étoit à moi, & l'autre vous appartient : je vous les ſouhaiterois tous à la Haye, à la réſerve de deux ou trois, qui en vérité ne valent pas la reliûre que vous leur avez donnée. J'ai reçû une grande Lettre de votre ſœur aînée, qui étoit fort en peine de vous, & qui nous prie inſtamment de la laiſſer où elle eſt. Cependant il n'y a guère d'apparence de l'y laiſſer plus longtems : la pauvre enfant me fait beaucoup de compaſſion, par le grand attachement qu'elle a conçû pour une maiſon dont les portes vraiſemblablement ne s'ouvriront pas ſitôt. Votre ſœur Nanette eſt tombée ces jours paſſés, & s'eſt fait

un grand mal au génoux : mais elle ſe porte bien, Dieu merci.

Il me paroît par votre derniere Lettre, que vous aviez beaucoup d'occupation, & que vous étiez fort aiſe d'en avoir. C'eſt la meilleure nouvelle que vous me puiſſiez mander : & je ſerai à la joie de mon cœur, quand je verrai que vous prenez plaiſir à vous inſtruire, & à vous rendre capable. Ecrivez-moi toutes les fois que cela ne vous détournera point de quelque meilleure occupation. Votre mere ſeroit curieuſe de ſavoir ce qui vous eſt reſté de tout ce qu'elle vous avoit donné pour votre voyage. M. Deſpréaux me demande toujours de vos nouvelles, & témoigne beaucoup d'amitié pour vous.

A Paris ce 23 Février.

J'Ai attendu ſi tard à commencer ma Lettre, qu'il faut que je la faſſe fort courte, ſi je veux qu'elle parte aujourd'hui. M. l'Abbé de Châteauneuf parle très-obligeamment de vous ; il eſt ſur-tout très édifié de la réſolution où vous êtes de bien employer votre tems. Il a dit à M. Dacier, que le premier livre que vous

avïez achetté en Hollande, c'étoit Homere. Cela vous fit beaucoup d'honneur dans notre petite Accadémie, où M. Dacier dit cette nouvelle : & cela donna ſujet à M. Deſpréaux de s'étendre ſur vos louanges ; c'eſt-à-dire, ſur les eſpérances qu'il a conçûes de vous : car vous ſavez que Cicéron dit, que dans un homme de votre âge on ne peut guère louer que l'eſpérance ; mais l'homme du monde à qui vous étes le plus obligé, c'eſt M. de Bonnac; il parle de vous dans toutes ſes Lettres, comme ſi vous aviez l'honneur d'être ſon frere. Je vous eſtime d'autant plus heureux de cette bonne opinion qu'il a conçûe de vous, que lui-même eſt ici en réputation d'être un des plus aimables & des plus honnêtes hommes du monde. Tous ceux qui l'ont vû en Dannemarc, ou à la Haye, ſont revenus charmés de ſa politeſſe & de ſon eſprit. Voilà de bons exemples que vous avez devant vous, & vous n'avez qu'à imiter ce que vous voyez.

J'ai lû à M. Deſpréaux votre derniere Lettre; il en fut très-content, & trouva que vous écriviez très-naturellement: je lui montrai l'endroit où vous dites que vous parliez ſouvent de lui avec M. l'Ambaſſadeur : & comme il eſt fort bon homme, cela l'attendrit beaucoup, & lui fit

dire beaucoup de bien, & de M. l'Ambaſſadeur, & de vous.

M. le Comte d'Ayen a été fort mal d'une fluxion ſur la poitrine ; il eſt mieux. Madame ſa mere m'a parlé d'une Dame qui eſt très-fâchée que vous n'ayez pas fait un plus long ſéjour à Bruxelles. Pour moi je ne me plains plus qu'il ait été, ni trop long, ni trop court : mais je voudrois ſeulement que vous y euſſiez vû en paſſant, un homme qui étoit du moins auſſi digne de votre curioſité que tout ce que vous y avez vû.

Je revins il y a huit jours de Port-Royal, d'où j'avois réſolu de ramener votre ſœur ; mais il me fut impoſſible de lui perſuader de revenir. Elle prétend avoir tout de bon renoncé au monde, & que ſi l'on ne reçoit plus de Religieuſe à Port-Royal, elle s'ira réfugier aux Carmelites : on en eſt très-content, & j'en ſuis auſſi revenu très-édiffié. Elle me demanda fort de vos nouvelles, & me dit qu'on avoit bien prié Dieu pour vous dans la maiſon. Adieu. Votre mere vous ſalue.



A Paris

A Paris le 24 Février.

VOus direz à M. l'Ambaſſadeur une choſe qu'il ne ſait peut-être pas, c'eſt que le Roi a enfin recompenſé les Plénipotentiaires, que tout le monde regardoit preſque comme des gens diſgraciés. Il a donné la charge de Secretaire du Cabinet à M. de Callierres, à condition que M. de Callierres donnera ſur cette charge 50 mille francs à M. de Creſſy, & 15 mille à l'Abbé Morel : ce ſont 65 mille livres dont le Roi donne un brevet de retenue à M. de Callierres. Sa Majeſté donne encore à M. de Creſſy, pour ſon fils, la charge de Gentilhomme ordinaire, vacante par la mort du pauvre M. Corneille : & donne à M. de Harlay cinq mille livres de rentes ſur l'Hôtel de Ville. Voilà toutes les nouvelles de la Cour.

Je viens de donner à une perſonne, qui vous les remettra, onze louis d'or & demi vieux, faiſant 140 liv. 17 ſ. 6 d. Je vous prie d'en être le meilleur ménager que vous pourrez, & de vous ſouvenir que vous n'êtes pas le fils d'un Trai-

tant, ni d'un premier valet de Garderobe. M. Q... qui, comme vous ſavez, eſt le plus pauvre des quatre, a marié depuis peu ſa fille à un jeune homme extrémement riche.

Votre mere, qui eſt toujours portée à bien penſer de vous, croit que vous l'informerez de l'argent qui vous reſte, de l'emploi que vous avez fait de celui que vous avez emporté, & que cela ſera en partie le ſujet des Lettres que vous lui promettez de lui écrire : mais vraiſemblablement vous croyez qu'il n'eſt pas du grand air de parler de ces bagatelles. Nous autres bonnes gens de famille, nous allons plus ſimplement, & nous croyons que bien ſavoir ſon compte, n'eſt pas au-deſſous d'un honnête homme. Serieuſement vous me ferez plaiſir de paroître un peu appliqué à vos petites affaires.

M. Deſpréaux a dîné aujourd'hui au logis, & nous lui avons fait très-bonne chère, graces à un fort bon brochet, & une belle carpe, qu'on nous avoit envoyés de Port-Royal. M. Deſpréaux venoit de toucher ſa penſion, & de porter chez M. Caillet, Notaire, dix mille francs, pour ſe faire 550 livres de rente ſur la Ville. Demain M. de Valincour viendra encore dîner au logis avec M. Deſpréaux. Vous jugez bien que cela ne ſe

passera pas sans boire la santé de M. l'Ambassadeur, & la vôtre. Dans la vérité je suis fort content de vous ; & vous le seriez aussi beaucoup de votre mere, & de moi, si vous saviez avec quelle tendresse nous nous parlons souvent de vous. Songez que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune, & que la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grace d'être homme de bien, & d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. J'ai été un peu incommodé ces jours passés ; cela n'a pas eu de suite : votre sœur Nannette vous avoit écrit une grande Lettre pleine d'amitiés. Je ne vous l'envoie pas encore ; elle grossiroit trop mon pacquet. Adieu, mon cher fils. Il me semble qu'il y a longtems que je n'ai reçû de vos nouvelles.



EXTRAIT D'UNE LETTRE A MADAME DE MAINTENON.

MADAME,

J'avois pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma Lettre, j'avois ſimplement dreſſé un Mémoire, dans le deſſein de vous faire ſupplier de le préſenter à Sa Majeſté... Voilà, MADAME, tout naturellement comment je me ſuis conduit dans cette affaire ; mais j'apprens que j'en ai une autre bien plus terrible ſur les bras... Je vous avoue que lorſque je faiſois tant chanter dans Eſther, *Rois, chaſſez la calomnie*, je ne m'attendois guère que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale, & rébelle à l'Egliſe.

Ayez la bonté de vous ſouvenir, MADAME, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout ce que l'Egliſe croit & or-

donne, même dans les plus petites choſes. J'ai fait par votre ordre près de trois mille vers ſur des ſujets de piété ; j'y ai parlé aſſûrément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les ſentimens dont j'étois le plus rempli. Vous eſt-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un ſeul endroit qui approchât de l'erreur ? . . .

Pour la caballe, qui eſt-ce qui n'en peut être accuſé, ſi on en accuſe un homme auſſi dévoué au Roi que je le ſuis, un homme qui paſſe ſa vie à penſer au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inſpirer aux autres les ſentimens d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi ? J'oſè dire, que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais dans quelque compagnie que je me ſois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivans, qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vû ſouvent combattre de petits chagrins, qui naiſſent quelquefois dans l'eſprit de gens que le Roi a le plus comblés de ſes graces. Hé quoi, Madame, avec quelle conſcience pourrai-je dépoſer à la poſtérité, que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les perſonnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que

je faſſe moi-même une ſi triſte expérience du contraire ?

Mais je ſais ce qui a pû donner lieu à une accuſation ſi injuſte. J'ai une tante qui eſt Supérieure de P. R. & à laquelle je crois avoir des obligations infinies. C'eſt elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; & c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer des égaremens & des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Elle a eu recours à moi... Pouvois-je, ſans être le dernier des hommes, lui refuſer mes petits ſecours dans cette néceſſité ? Mais à qui eſt-ce, MADAME, que je m'adreſſai pour la ſecourir ? J'allai trouver le P. de la Chaize, & lui repréſentai tout ce que je connoiſſois de l'état de cette maiſon. Je n'oſe pas croire que je l'aie perſuadé ; mais il parut très-content de ma franchiſe ; & m'aſſûra, en m'embraſſant, qu'il ſeroit toute ſa vie, mon ſerviteur & mon ami.

Je vous puis proteſter devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui ſoit ſuſpect de la moindre nouveauté. Je paſſe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & ne ſuis, pour ainſi dire, dans le monde, que lorſque je ſuis à Marli. Je vous aſſûre, MADAME, que l'état où je me trouve eſt très-digne

de la compaſſion que je vous ai toujours vûe pour les malheureux. Je ſuis privé de l'honneur de vous voir ; je n'oſe preſque plus compter ſur votre protection, qui eſt pourtant la ſeule que j'aie tâché de mériter. Je chercherois du moins ma conſolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jetter ſur ce travail, la penſée que ce même grand Prince, dont je ſuis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de ſa colère, que de ſes bontés. Je ſuis, &c.

A SON FILS.

A Paris le 10 *Mars.*

VOtre mere eſt fort contente du détail que vous lui mandez de vos affaires,& fort affligée que vous ayez perdu ſur les eſpèces. Je crois vous avoir mandé que j'ai donné pour vous onze louis d'or vieux, & un demi louis vieux, faiſant en tout 140 liv. 17 ſ. 6 d. Ne vous laiſſez manquer de rien, & croyez que j'approuverai tout ce que M. l'Ambaſſadeur approuvera. Il me mande qu'il eſt fort content de vous;

c'eſt la meilleure nouvelle qu'il puiſſe me mander, & la choſe du monde qui peut le plus contribuer à me rendre heureux. Ce que vous m'écrivez des Carthaginois m'a fort étonné ; mais ſongez que les Lettres peuvent être vûes, & qu'il faut écrire avec beaucoup de précaution ſur certains ſujets. M. Felix le fils ſe plaint de ce que vous ne lui écrivez point ; mais le commerce de Lettres entre lui & vous étant auſſi cher qu'il eſt, vous ferez auſſi ſagement de ne vous pas ruiner les uns les autres (1).

Votre mere ſe porte bien : Madelon & Lionval (2) ſont un peu incommodés : & je ne ſais s'il ne faudra point leur faire rompre Carême. J'en étois aſſez d'avis ; mais votre mere croit que cela n'eſt pas néceſſaire. Comme le tems de Pâque approche, vous voulez bien que je ſonge un peu à vous, & que je vous recommande auſſi d'y ſonger. Vous ne m'avez encore rien mandé de la chapelle de M. l'Ambaſſadeur. Je ſai combien il eſt attentif aux choſes de la Religion, & qu'il s'en fait une affaire capitale. Eſt-ce des

(1) Ce n'étoit point par avarice. Il lui recommandera bientôt de lui adreſſer toutes les Lettres qu'il écrira à Boileau ; & il l'exhorte à lui écrire.

(2) C'étoit moi.

Prêtres séculiers par qui il la fait déservir ? ou bien sont-ce des Religieux ? Je vous conjure de prendre en bonne part les avis que je vous donne là-dessus, & de vous souvenir que comme je n'ai rien plus à cœur que de me sauver, je ne puis avoir de véritable joie, si vous négligiez une affaire si importante, & la seule proprement à laquelle nous devrions tous travailler. On m'a dit qu'il falloit absolument que votre sœur aînée revînt avec nous; & j'irai la semaine de Pâque pour la ramener : ce sera une rude séparation pour elle & pour ces saintes filles, qui sont fort contentes d'elle. Nanette vous fait ses complimens dans toutes ses Lettres.

Milord Portland fit hier son entrée. Tout Paris y étoit : mais il me semble qu'on ne parle que de la magnificence de M. de Bouflers, qui l'accompagnoit, & point du tout de celle du Milord.

Je mande à M. l'Ambassadeur, que vous lui montrerez un endroit de Virgile, où Nisus (1) se plaint à Enée, qui ne le récompensoit point, lui qui avoit fait des merveilles ; & qu'il récompense

(1) Si tanta, inquit, sunt præmia victis,
Et te lapsorum miseret; quæ munera Niso
Digna dabis? *Eneïd.* 5. *l.*

des gens qui ont été vaincus. Cherchez cet endroit, je ſuis aſſûré que vous le trouverez fort beau. Votre mere vous embraſſe, & ſe repoſe ſur moi du ſoin de vous écrire de ſes nouvelles.

A Paris le 16 Mars.

JE m'étonne que vous n'ayez pas eu le tems de m'écrire un mot par les deux courriers que M. l'Ambaſſadeur a envoyés coup ſur coup, & qui ſont venus m'apprendre de vos nouvelles. Ils me diſent que vous êtes très-content. Je ne puis vous exprimer combien cela me fait plaiſir ; mais pendant que vous êtes dans un lieu où vous vous plaiſez, & où vous êtes dans la meilleure compagnie du monde, votre pauvre ſœur aînée eſt dans les larmes, & dans la plus grande affliction où elle ait été de ſa vie. C'eſt tout de bon qu'il faut qu'elle ſe ſépare de ſa chere tante, & des ſaintes filles, avec qui elle s'eſtimoit ſi heureuſe de ſervir Dieu. Mais quelque inſtance que je lui aye pû faire pour l'obliger de revenir avec nous, elle a réſolu de ne jamais remettre le pié au logis; elle prétend s'aller enfermer dans

Gif, & s'y faire Religieuſe, ſi elle perd l'eſpérance de l'être à P. R. Elle m'a écrit là-deſſus des Lettres qui m'ont troublé & déchiré au dernier point ; & je m'aſſûre que vous en ſeriez attendri vous-même. La pauvre enfant a eu juſqu'ici bien des peines, & a été bien traverſée dans le deſſein qu'elle a de ſe donner à Dieu : je ne ſai quand il permettra qu'elle mène une vie un peu plus calme & plus heureuſe. Elle étoit charmée d'être à P. R. & toute la maiſon étoit auſſi très-contente d'elle. Il faut ſe ſoumettre aux volontés de Dieu. Je ne ſuis guère en état de vous entretenir ſur d'autres matières ; & j'ai eu mille peines à achever la Lettre que j'ai écrite à M. l'Ambaſſadeur. Je pars demain pour aller à P. R. & régler toutes choſes avec ma Tante ; de-là j'irai coucher à Verſailles, pour aller coucher Mercredi à Marli.

Je ne doute pas que vous ne ſoyez fort aiſe du mariage de M. le Comte d'Ayen : il me témoigne toujours beaucoup d'amitié pour vous. Le voilà préſentement le plus riche Seigneur de la Cour. Le Roi donne à Mademoiſelle d'Aubigné 800 mille francs, outre cent mille francs en pierreries. Madame de Maintenon aſſûre auſſi à ſa niéce ſix cens mille francs. On donne à M. le Comte d'Ayen les ſurvi-

vances des deux Gouvernemens, ſans compter des penſions. M. le Maréchal de Noailles aſſûre 45 mille livres de rente à M. ſon fils, & lui en donne préſentement dix-huit mille. Voilà, Dieu merci, de grands biens; mais ce que j'eſtime plus que tout cela, c'eſt qu'il eſt fort ſage, & très-digne de la grande fortune qu'on lui fait. Adieu. Ecrivez-nous ſouvent, & priez M. l'Ambaſſadeur de vouloir vous avertir une heure ou deux avant le départ de ſes courriers, quand il ſera obligé d'en envoyer. Quand vous n'écririez que dix ou douze lignes, cela me fera toujours beaucoup de plaiſir. Lionval a été un peu malade: vos petites ſœurs ſont en bonne ſanté: votre mere vous écrira dans deux jours. Aſſûrez M. de Bonnac de toute la reconnoiſſance que j'ai pour l'amitié dont il vous honore. Je l'en remercierai moi-même à la premiere occaſion, & lorſque j'aurai l'eſprit un peu plus tranquille que je ne l'ai.

A Paris le Lundi de Pâque.

J'Ai lû avec beaucoup de plaiſir tout ce que vous me mandez de la maniere édifiante dont le ſervice ſe fait dans la chapelle de M. l'Ambaſſadeur, & ſur les diſpoſitions où vous étiez de bien employer ce ſaint tems. Je vous aſſûre que vous auriez encore penſé plus ſérieuſement que vous ne faites ſur l'incertitude de la mort, & ſur le peu de cas qu'on doit faire de la vie, ſi vous aviez vû le triſte ſpectacle que nous venons d'avoir votre mere & moi cette après-dînée. La pauvre Fanchon s'étoit plaint de beaucoup de maux de tête tout le matin; on a été obligé, après le dîner de la faire mettre ſur ſon lit; & ſur les trois heures,comme je prenois mon livre pour aller à Vêpres, j'ai demandé de ſes nouvelles. Votre mere, qui la venoit de quitter, m'a dit qu'elle lui trouvoit un peu de fièvre. Jai été pour lui tâter le poux; je l'ai trouvée renverſée ſur ſon lit, ſans la moindre connoiſſance, le viſage tout bouffi, avec une quantité horrible d'eaux qui l'étouffoient, & faiſoient un bruit effroyable dans ſa gorge; enfin une vraie

apoplexie. J'ai fait un grand cri, (1) & je l'ai priſe entre mes bras ; mais ſa tête & tout ſon corps n'étoient plus que comme un linge mouillé. Un moment plus tard elle étoit morte. Votre mere eſt venue toute éperdue, & lui a jetté quelques poignées de ſel dans la bouche. On l'a baignée d'eſprit de vin & de vinaigre ; mais elle a été plus d'une grande demi-heure entre nos bras dans le même état ; & nous n'attendions que le moment qu'elle alloit étouffer. Nous avons vîte envoyé chez M. Maréchal : il n'y étoit point. A la fin, à force de la tourmenter, & de lui faire avaler par force, tantôt du vin, tantôt du ſel, elle a vomi une quantité épouvantable d'eaux qui lui étoient tombées du cerveau dans la poitrine ; elle a pourtant été deux heures entieres ſans revenir à elle, & il n'y a qu'une heure à peu près que la connoiſſance lui eſt revenue. Elle m'a entendu dire à votre mere que j'allois vous écrire ; elle m'a prié de vous faire bien ſes complimens : c'eſt en quelque ſorte la premiere marque de connoiſſance qu'elle nous a donnée.(2) Je vous aſſûre que vous

---

(1) Ce cri fut ſi grand, qu'il eſt reſté dans ma mémoire.

(2) Quel art pour engager un frere à aimer ſes petites ſœurs !

auriez été auſſi ému que nous l'avons tous été. Madelon en eſt encore toute effrayée, & a bien pleuré ſa ſœur, qu'elle croyoit morte.

Je vais demain à P. R. d'où j'eſpère ramener votre ſœur aînée. Ce ſera encore un autre ſpectacle fort triſte pour moi ; & il y aura bien des larmes verſées à cette ſéparation. Nous avons jugé qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre qu'à revenir avec nous, ſans aller de couvent en couvent. Du moins elle aura le tems de rétablir ſa ſanté, qui s'eſt fort affoiblie par les auſtérités du Carême ; & elle s'examinera à loiſir ſur le parti qu'elle doit embraſſer. Nous lui avons préparé la chambre où couchoit votre petit frere, qui couchera dans la vôtre avec ſa mie. Vos Lettres me font toujours un extrême plaiſir, & même à M. Deſpréaux, à qui je les montre quelquefois, & qui continue à m'aſſûrer que j'aurai beaucoup de ſatisfaction de vous, & que vous ferez des merveilles. Votre Laquais m'a fait demander une augmentation de gages, diſant pour ſes raiſons, que le vin eſt fort cher en Hollande. Ni je ne ſuis en état d'augmenter ſes gages, ni je ne crois point ſes ſervices aſſez conſidérables pour les augmenter. Du reſte ne vous laiſſez manquer de rien ; mandez-moi tous vos be-

ſoins, & croyez qu'on ne peut vous aimer plus tendrement.

A Paris le 14 Août.

VOtre ſœur commence à ſe raccoutumer avec nous; mais non-pas avec le monde, dont elle paroît toujours fort dégoutée : elle prend un fort grand ſoin de ſes petites ſœurs, & de ſon petit frere ; & elle fait tout cela de la meilleure grace du monde. Votre mere eſt édifiée d'elle, & en reçoit un fort grand ſoulagement. Il a fallu bien des combats pour la réſoudre à porter des habits fort ſimples & fort modeſtes, qu'elle a retrouvés dans ſon armoire : & il a fallu au moins lui promettre qu'on ne l'obligeroit jamais à porter ni or ni argent. Ou je me trompe, ou vous n'êtes pas tout-à-fait dans ces mêmes ſentimens; & vous traitez peut-être de grande foibleſſe d'eſprit cette averſion qu'elle témoigne pour les ajuſtemens, & pour la parure : j'ajoûterai même pour la dorure. Mais que cette petite refléxion que je fais ne vous effraie point. Je ſais auſſi bien compatir à la petite vanité des jeunes gens, comme je ſais admirer la mo-

destie de votre sœur. J'ai même prié M. l'Ambassadeur de vous faire avancer ce qui vous sera nécessaire pour un habit tel que vous en aurez besoin : & je m'abandonne sans aucune répugnance, à tout ce qu'il jugera à propos.

J'ai été charmé de l'éloge que vous me faites de M. de Bonnac, & de la noble émulation qu'il me semble que son exemple vous inspire. Ayez bien soin de lui témoigner combien je l'honore, & combien je souhaite qu'il me compte au nombre de ses serviteurs. Votre petit frere est fort enrhumé, aussi-bien que Madelon : tous deux ne font que tousser. Fanchon ne se ressent plus de son accident, que M. Fagon appelle un catarre suffoquant. Votre mere & votre sœur se portent fort bien, & vous font leurs complimens. M. Despréaux vous fait aussi les siens. Il est à la joie de son cœur depuis qu'il a vû son Amour de Dieu imprimé avec de grands éloges dans une réponse qu'on a faite au P. Daniel. On m'a dit mille biens de plusieurs Ecclésiastiques qui sont en Hollande. C'est une grande consolation de trouver des gens de bien, & de pouvoir quelque fois s'entretenir avec eux des choses du salut, sur-tout dans un pays où l'on est si dissipé par les divertissemens & les affaires. Du reste j'apprens avec

beaucoup de plaisir que vous ne voyez que les mêmes gens que voit M. l'Ambassadeur ; & si vous fréquentiez d'autres compagnies que les siennes, je serois dans de très-grandes inquiétudes. Je ne vous écrirai pas plus au long, me trouvant accablé d'affaires au sujet de l'argent qu'il faut que je donne pour ma taxe. (1)

A Paris le 25 Avril.

J'Ai été fort incommodé depuis la derniere Lettre que je vous ai écrite, ayant eu plusieurs petits maux, dont il n'y en avoit pas un seul dangereux ; mais qui étoient tous assez douloureux pour m'empêcher de dormir la nuit, & de m'appliquer durant le jour. Ces maux étoient, un fort grand rhume, un rhumatisme, & une petite érysipele, ou éréspele, qui m'inquiéte beaucoup de tems en tems. Cela a donné occasion à votre mere, & à mes meilleurs amis, de m'insulter sur la paresse que j'avois depuis si longtems de faire des remèdes. J'en ai donc com-

(1) J'ai parlé dans sa vie de cette taxe sur sa charge de Secretaire du Roi.

mencé quelques uns. Vos deux petites ſœurs prenoient hier médecine, pendant qu'on me ſaignoit : & il fallut que votre mere me quittât, pour aller forcer Fanchon à avaller ſa médecine : elle a toujours été un peu incommodée depuis ſon catarre. Je lui ai lû votre Lettre ; elle fut fort touchée de l'intérêt que vous preniez à ſa maladie, & du ſoin que vous preniez de lui donner des conſeils de ſi loin ; elle ne fait plus autre choſe depuis ce tems-là que de ſe moucher ; & fait un bruit comme ſi elle vouloit que vous l'entendiſſiez ; & que vous viſſiez combien elle fait cas de vos conſeils.

Votre ſœur aînée eſt d'une humeur fort douce : j'ai tout ſujet d'être édifié de ſa conduite & de ſa grande piété ; mais elle eſt toujours fort farouche. Elle penſa hier rompre en viſiere avec une perſonne qui lui faiſoit entendre, par maniere de civilité, qu'il la trouvoit bien faite : & je fus obligé même, quand nous fûmes ſeuls, de lui en faire une petite réprimande. Elle voudroit ne bouger de ſa chambre, & ne voir perſonne : du reſte elle eſt aſſez gaie avec nous, & prend grand ſoin de ſes petites ſœurs, & de ſon petit frere. Mais voilà aſſez vous parler de notre ménage.

Vous ne ſerez pas fort affligé d'ap-

prendre que R. l'Huiſſier de la chambre, a été mis à la Baſtille, & qu'on lui a ordonné de ſe défaire de ſa charge. Ses confreres ſeront fort aiſes d'être délivrés de lui. Pour moi il ne me ſaluoit plus, & avoit toujours envie de me fermer la porte au nez lorſque je venois chez le Roi. Avec tout cela je le plaindrois, ſi un homme inſolent, & qui cherchoit ſi volontiers la haine de tous les honnêtes gens, pouvoit mériter quelque pitié. Il y a eu une cataſtrophe qui a fait bien plus de bruit que celle-là : c'eſt celle d'un Breton, qui n'étoit, pour ainſi dire, connu de perſonne, & que le Roi avoit nommé Evêque de Poitiers. Vous avez entendu parler de cette affaire, qui a été très-fâcheuſe pour cet Evêque de deux jours, & bien plus pour le P. de la Chaize ſon protecteur, qui a eu le déplaiſir de voir défaire ſon ouvrage. Mille complimens pour moi à M. de Bonnac, qui eſt de toutes les compagnies que vous voyez, celle que je vous envie le plus.

A Paris le 2 Mai.

VOtre mere & moi nous approuvons entierement tout ce que vous avez penſé ſur votre habit, & nous ſouhaittons même qu'on ait dejà commencé à y travailler, afin que vous l'ayez pour l'entrée de M. l'Ambaſſadeur. Vous n'avez qu'à le prier de vous faire donner l'argent dont vous croyez avoir beſoin, tant pour l'habit, que pour les autres choſes que vous jugerez néceſſaires. J'ai approuvé votre conduite à l'égard des Eccléſiaſtiques dont je vous avois parlé; vous me ferez plaiſir de répondre au mieux à leurs honnêtetés. Il peut même arriver des occaſions où vous ne ſerez pas fâché de vous adreſſer à eux, pour les choſes qui regardent votre ſalut, quand vous ſerez aſſez heureux pour y ſonger ſérieuſement. Il ne ſe peut rien de plus ſage que la conduite de M. l'Ambaſſadeur envers eux. Il a un frere dont on m'a dit des merveilles : on ne l'appelle que le ſaint ſolitaire. Je ſuis ſûr que M. l'Ambaſſadeur, avec tous les honneurs qui l'environnent envie ſouvent

de bon cœur le calme & la félicité de M. ſon frere.

M. Deſpréaux recevra avec joie vos Lettres, quand vous lui écrirez : mais je vous conſeille de me les adreſſer, de peur que le prix qui lui en couteroit ne diminue beaucoup le prix même de tout ce que vous pourriez lui mander (1). N'apprehendez pas de m'ennuyer par la longueur de vos Lettres ; elles me font un extrême plaiſir, & nous ſont d'une très-grande conſolation à votre mere & à moi, & mêmes à toutes vos ſœurs, qui les écoutent avec une merveilleuſe attention, en attendant l'endroit où vous ferez mention d'elles.

Il y aura demain trois ſemaines que je ne ſuis ſorti de Paris, à cauſe de cette eſpèce de petite éréſypele que j'ai. Vous ne ſauriez croire combien je me plais dans cette eſpèce de retraite, & avec quelle ardeur je demande au bon Dieu que vous ſoyez en état de vous paſſer de mes petits ſecours, (2) afin que je com-

(1) Il a dit dans une Lettre précédente, qu'il n'oſoit aller acheter lui-même chez Thierry, les Fables de la Fontaine, de peur qu'on ne voulût pas prendre ſon argent. Son caractère étoit différent de celui de Boileau.

(2) C'eſt ce qu'il attendoit avec impatience, pour ſe retirer de la Cour.

mence un peu à me reposer, & à mener une vie conforme à mon âge, & même à mon inclination. M. Despréaux m'a tenu très-bonne compagnie. Toutes vos sœurs sont en bonne santé, aussi bien celles qui sont ici, que celles qui sont au couvent, & qui témoignent toutes deux une grande ferveur pour achever de se consacrer à Dieu. Babet m'écrit les plus jolies Lettres du monde, & les plus vives, sans beaucoup d'ordre, comme vous pouvez croire; mais extrémement conformes au caractère que vous lui connoissez. Elle nous demande avec grand soin de vos nouvelles. Adieu, mon cher fils, je vous écrirai plus au long une autrefois. J'ai si mal dormi, que je n'ai pas la tête bien libre : n'ayez sur-tout aucune inquiétude sur ma santé, qui au fond est très-bonne. (1)

(1) Sa santé alla toujours depuis en dépérissant; mais il ne vouloit pas l'inquiéter.



A Paris le 16 Mai.

VOtre relation du voyage que vous avez fait à Amſterdam, m'a fait un très-grand plaiſir. Je n'ai pû m'empêcher de la lire à M. de Valincour, & à M. Deſpréaux. Je me gardai bien, en la liſant, de leur lire l'étrange mot de *tentatif*, que vous avez appris de quelque Hollandois, & qui les auroit beaucoup étonnés : du reſte je pouvois tout lire en ſûreté, & il n'y avoit rien qui ne fût ſelon la langue, & ſelon la raiſon. M. Deſpréaux aſſûre fort qu'il n'aura point de regret au port que lui pourront couter vos Lettres; mais je crois que vous ferez auſſi bien d'attendre quelque bonne commodité pour lui écrire. Votre mere eſt fort touchée du ſouvenir que vous avez d'elle. Elle ſeroit aſſez aiſe d'avoir votre beurre; mais elle craint également, & de vous donner de l'embarras, & d'être embarraſſée pour recevoir votre préſent, qui ſe gâteroit peut-être en chemin.

M. de R. m'a appris que la Chammeſlai étoit à l'extrémité, de quoi il paroît très-affligé; mais ce qui eſt le plus affligeant,

geant, c'eſt dequoi il ne ſe ſoucie guère, je veux dire l'obſtination avec laquelle cette pauvre malheureuſe refuſe de renoncer à la Comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvoit très-glorieux pour elle de mourir Comédienne. Il faut eſpérer que quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plûpart de ces gens qui font tant les fiers, quand ils ſe portent bien. Ce fut Madame de Caylus qui m'apprit hier cette particularité, dont elle étoit effrayée, & qu'elle a ſûe de M. le Curé de Saint Sulpice.

Un Mouſquetaire, fils d'un de nos camarades, (1) a eu une affaire aſſez bizarre avec M. de V. qui le prenant pour un de ſes meilleurs amis, lui donna en badinant un coup de pié dans le derrierre, puis s'étant apperçû de ſon erreur, lui fit beaucoup d'excuſes : mais le Mouſquetaire, ſans ſe payer de ſes raiſons, prit le moment qu'il avoit le dos tourné, & lui donna auſſi un coup de pié de toute ſa force ; après quoi il le pria de l'excuſer, diſant qu'il l'avoit pris auſſi pour un de ſes amis. L'action, qui s'eſt paſſée ſur le petit degré de Verſailles, par où le Roi revient de la chaſſe, a paru fort étrange.

---

(1) D'un Gentilhomme ordinaire.

On a fait mettre le Mousquetaire en prison : il est parent de Madame Quentin ; & cette parenté ne lui a pas été infructueuse en cette occasion. M. de Boufflers accommoda promptement les deux parties. Je fais toujours résolution de vous écrire de longues Lettres ; mais je m'y prens toujours trop tard : il faut que je finisse malgré moi. Je me porte bien, & toute la famille. Adieu.

A Versailles le 15. Juin.

LE Roi a renvoyé M. l'Abbé de Langegeron, & M. l'Abbé de Beaumont. La querelle de M. de Cambrai est cause de tout ce remue-ménage. On a donné une de ces places au Recteur de l'Université, nommé M. Vittement, qui fit une fort belle harangue au Roi sur la paix. M. de Puységur est nommé pour un des Gentilshommes de la manche. Je ne puis vous cacher l'obligation que vous avez à M. le Maréchal de Noailles : il avoit songé à vous, & en avoit même parlé ; mais vous voyez bien, par le choix de M. de Puységur, que M. le Duc de Bourgogne n'étant plus un enfant, on veut mettre au-

près de lui des gens d'une expérience consommée, sur-tout pour la guerre.

Vous voyez du moins que vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point, & que si vous voulez continuer à travailler & à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue Allemande. Vous voulez bien que je vous dise, que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins; mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les Belles-Lettres, où vous avez pris toujours assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sècheresse dans les autres études : mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modèle devant vos yeux : je veux dire M. l'Ambassadeur, & je ne saurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction & de dissipation à la Haye; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide, pour vous laisser détourner des occupations que M. l'Ambassadeur veut bien vous

donner : autrement il vaudroit mieux revenir, que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde.

Je vous dis tout ceci, non point que j'aie aucun ſujet d'inquiétude, étant au contraire très-content des témoignages qu'on rend de vous ; mais comme je veille continuellement à ce qui vous eſt avantageux, j'ai pris cette occaſion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vûes que mes amis pourront avoir pour vous. Je ſuis chargé de beaucoup de complimens de tous vos petits amis de ce pays-ci : je dis petits amis, en comparaiſon des protecteurs dont je viens de vous parler.

J'ai laiſſé votre mere & toute la famille en bonne ſanté, excepté que votre ſœur eſt toujours ſujette à ſes migraines ; je crains bien que la pauvre fille ne puiſſe pas accomplir les grands deſſeins qu'elle s'étoit mis dans la tête ; & je ne ſerai point du tout ſurpris quand il faudra que nous prenions d'autres vûes pour elle.

A Paris le 13. Juin.

VOtre mere s'eſt fort attendrie à la lecture de votre derniere lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes conſolations étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle eſt très-contente de ces marques de votre bon naturel : mais je puis vous aſſûrer qu'en cela vous nous rendez bien juſtice, & que les Lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand juſqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourdhui de vous faire leurs complimens : & votre ſœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait aſſez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ſes réſolutions, tantôt à Dieu, tantôt au monde, & craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reſte elle eſt fort douce. Madelon a eu une petite-vérole volante : je crains bien pour votre petit frere ; (1) il eſt très-joli, apprend bien, & quoique fort éveillé, ne nous donne pas la moindre peine.

(1) Il étoit aiſément content de ſes enfans, qu'il trouvoit toujours charmans.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil, où M. de Termes amena le nouveau Musicien Destouches, qui fait un nouvel Opéra pour Fontainebleau. Il en chanta plusieurs endroits, dont la compagnie parut charmée, & sur-tout M. Despreaux, qui prétendoit l'entendre bien distinctement, (1) & qui raisonna fort à son ordinaire sur la Musique. Le Musicien fut très étonné que je n'eusse pas vû son dernier Opéra, & encore plus étonné des raisons que M. Despréaux lui en dit, (2) & qui peut-être ne le satisfirent pas beaucoup.

On me demanda de vos nouvelles, & M. Despréaux assûra la compagnie, que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. (3) Vous savez que les Poëtes se piquent d'être Prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur Poësie qu'ils le sont ; & M. Despréaux parloit en prose. Ses prédictions ne laisserent pas néantmoins que de me faire plaisir : c'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un

(1) Il étoit un peu sourd, & se connoissoit fort peu en musique.

(2) Qu'il n'y alloit pas par scrupule.

(3) Il avoit dit apparemment, *digne de son pere*, ce qu'il n'ose répéter.

faux Prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, & de toutes les belles connoissances pour le monde & pour les affaires.

J'aurois une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit, & d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, & à votre mere elle-même, qui les aime fort. Je ne saurois m'empêcher de vous dire, qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire : *Racine en mangeroit volontiers.* (1) Je n'ai jamai vû, en vérité, une si bonne mere, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnoître son amitié. Au moment que je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, & qui sera aussi la vôtre. Trouverez-vous bon que je vous fasse souvenir que ce même Saint Jean, qui est notre Patron, est aussi invoqué par l'Eglise comme le patron des gens qui sont en voyage, & qu'elle lui adresse pour eux une priere

---

(1) Tout cet endroit est son tableau, au milieu de sa famille.

qui eſt dans l'Itinéraire, & que j'ai dite plusieurs fois à votre intention ? Adieu, mon cher fils.

A Paris le 26. Juin.

J'Ai reçû la Lettre que vous m'avez écrite d'Aix-la-Chapelle, & j'y ai vû avec beaucoup de plaiſir la deſcription que vous y faiſiez des ſingularités de cette ville, & ſur-tout de cette proceſſion où Charlemagne aſſiſta avec de ſi belles cérémonies.

J'arrivai avant hier de Marli, & j'ai trouvé toute la famille en bonne ſanté. Il m'a paru que votre ſœur aînée reprenoit aſſez volontiers les petits ajuſtemens auxquels elle avoit ſi fierement renoncé : & j'ai lieu de croire que ſa vocation à la Religion pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être Chartreux. Je n'en ſuis point du tout ſurpris, connoiſſant l'inconſtance des jeunes gens, & le peu de fond qu'il y a à faire ſur leurs réſolutions, ſur-tout quand elles ſont ſi violentes, & ſi fort au deſſus de leur portée. Il n'en eſt pas ainſi de Nanette : comme l'Ordre qu'elle a embraſſé

eſt beaucoup plus doux, ſa vocation ſera auſſi plus durable. Toutes ſes Lettres marquent une grande perſévérance; & elle paroît même s'impatienter beaucoup des quatre mois que ſon Noviciat doit encore durer. Babet ſouhaite auſſi avec ardeur que ſon tems vienne pour ſe conſacrer à Dieu. Toute la maiſon où elle eſt, l'aime tendrement; & toutes les Lettres que nous en recevons, ne parlent que de ſon zéle & de ſa ſageſſe. On dit qu'elle eſt fort jolie de ſa perſonne. Vous jugez bien que nous ne la laiſſerons pas s'engager légerement, & ſans être bien aſſûrés d'une vocation. Vous jugez bien auſſi que tout cela n'eſt point un petit embarras pour votre mere & pour moi; & que des enfans, quand ils ſont venus en âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai ſincerement que ce qui nous conſole quelquefois dans nos inquiétudes, c'eſt d'apprendre que vous avez envie de bien faire, & de vous inſtruire des choſes qui peuvent convenir aux vûes que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune eſt très-médiocre, (1) & que vous devez beau-

---

(1) Il étoit trop modeſte pour dire comme Cicéron, l. 2. Ep. 16. *Filio meo ſatis amplum patrimonium relinquam in memoriâ nominis mei.*

coup plus compter ſur votre travail, que ſur une ſucceſſion qui ſera fort partagée. Je voudrois avoir pû mieux faire. Je commence à être d'un âge où ma plus grande application doit être pour mon ſalut. Ces penſées vous paroitront peut-être un peu ſérieuſes ; mais vous ſavez que j'en ſuis occupé depuis fort longtems. Comme vous avez de la raiſon, j'ai cru vous devoir parler avec cette franchiſe, à l'occaſion de votre ſœur, qu'il faut maintenant ſonger à établir. Mais enfin nous eſpérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés juſqu'ici, continuera à nous aſſiſter, & à prendre ſoin de nous, (1) ſur-tout ſi vous ne l'abandonnez pas vous-même, & ſi votre plaiſir ne l'emporte point ſur les bons ſentimens qu'on a tâché de vous inſpirer. Adieu, mon cher fils, ne vous laiſſez manquer de rien de ce qui vous eſt néceſſaire.

(1.) Dieu laiſſe-t'il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne leur pâture. *Athalie.*

⁂

A Paris le 7. Juillet.

JE puis vous aſſûrer que M. de Torcy ne laiſſera échapper aucune occaſion de vous rendre de bons offices. Comme il eſtime extrémement M. l'Ambaſſadeur, il ajoûtera une foi entiere aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lû votre derniere Lettre, auſſi bien qu'à M. le Maréchal de Noailles : ils ont été charmés & effrayés de la deſcription que vous y faites du grand travail, & de l'application continuelle de M. l'Ambaſſadeur. Je liſois, ou je reliſois ces jours paſſés, pour la centiéme fois, les Epîtres de Cicéron à ſes amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pûſſiez lire quelques-unes avec M. l'Ambaſſadeur : je ſuis aſſûré qu'elles ſeroient extrémement de ſon goût, d'autant plus que ſans le flatter, je ne vois perſonne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des Lettres, également propre à parler ſerieuſement & ſolidement des grandes affaires, & à badiner agréablement ſur les petites choſes. Croyez que dans ce dernier genre

Voiture eſt beaucoup au deſſous de l'un & de l'autre. Liſez enſemble les Epîtres *ad Trebatium*, *ad Marium*, *ad Papyrium Pætum*, & d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Liſez même celle de Cælius à Cicéron : vous ſerez étonné de voir un homme auſſi vif & auſſi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous euſſiez pû vous familiariſer ces Lettres, par la connoiſſance de l'hiſtoire de ce tems-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conſeille de faire la dépenſe d'acheter l'édition de ces Epîtres par Grævius, en Hollande *in*-8°. Cette lecture eſt excellente pour un homme qui veut écrire des Lettres, ſoit d'affaires, ſoit de choſes moins ſérieuſes.

J'irai demain coucher à Auteuil, & j'y attendrai le lendemain à ſouper votre mere avec ſa famille. Votre ſœur eſt rentrée dans ſa premiere ferveur pour la piété ; mais je crains qu'elle ne pouſſe les choſes trop loin : cela eſt cauſe même de cette petite inégalité qui ſe trouve dans ſes ſentimens ; les choſes violentes n'étant pas de nature à durer longtems. Votre petit frere n'a pas manqué de gagner la petite-vérole ; mais elle eſt ſi légere, qu'il n'a pas même gardé le lit, & qu'il ne s'en lève que plus matin.

Je ferai de petits reproches à M. Despréaux, de ce qu'il n'a pas envoyé à M. l'Ambassadeur sa derniere édition ; vous jugez bien qu'il l'enverra fort vîte. Votre mere est très-édifiée de la modestie de votre habit ; mais nous ne vous prescrivons rien là-dessus ; c'est à vous de faire ce qui est du goût de M. l'Ambassadeur : sur-tout ne lui soyez point à charge, & mandez-nous à qui il faudra que nous donnions l'argent dont vous aurez besoin.

A Paris le 21. Juillet.

CE fut pour moi une apparition agréable de voir entrer M. de Bonnac dans mon cabinet : mais ma joie se changea bientôt en chagrin, quand je le vis résolu à ne point loger chez moi, & à refuser la petite chambre que ma femme & moi nous le priâmes d'accepter. Nous recommençâmes nos instances le lendemain ; & j'allai jusqu'à le menacer de vous mander d'aller loger à l'auberge à la Haye : il me représenta qu'il seroit trop loin du quartier de M. de Torcy, chez lequel il devoit se trouver à point nommé, quand il ar-

voit à Paris. Il a bien fallu me payer, malgré moi, de ces raiſons ; & vous pouvez vous aſſûrer, que ma femme en a été du moins auſſi chagrine que moi : vous ſavez comme elle eſt reconnoiſſante, & comme elle a le cœur fait. Il n'y a choſe au monde qu'elle ne fît pour témoigner à M. de Bonrepaux combien elle eſt ſenſible aux bontés qu'il a pour vous. Elle eſt charmée, comme moi, de M. de Bonnac, & de toutes ſes manieres pleines d'honnêteté & de politeſſe. Elle ſera au comble de ſa joie, ſi vous pouvez parvenir à lui reſſembler, & ſi vous rapportez l'air & les manieres qu'elle admire en lui. Il nous donne de grandes eſpérances ſur votre ſujet ; & vous êtes fort heureux d'avoir en lui un ami ſi plein de bonne volonté pour vous. S'il ne nous flatte point, & ſi les témoignages qu'il nous rend de vous ſont bien ſincères, nous avons de grandes graces à rendre au bon Dieu, & nous eſpérons que vous nous ſerez d'une grande conſolation. Il nous aſſûre que vous aimez le travail ; que la promenade & la lecture ſont vos plus grands divertiſſemens, & ſur-tout la converſation de M. l'Ambaſſadeur, que vous avez bien raiſon de préférer à tous les plaiſirs du monde : du moins je l'ai toujours trouvée telle, & non ſeulement moi,

mais tout ce qu'il y a ici de personnes de meilleur esprit, & de meilleur goût.

Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu : j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée. Mais enfin je veux me flatter que faisant votre possible pour devenir un parfaitement honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoissez la Religion : je puis même dire que vous la connoissez belle & noble comme elle est : ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre : vous savez combien il me tient à cœur, & je puis vous assûrer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience, & de regarder Dieu comme un pere qui ne nous manquera pas dans nos besoins. M. Despréaux, que vous aimez tant, est plus que jamais dans ces sentimens, surtout depuis qu'il a fait son Amour de Dieu : & je puis vous assûrer qu'il est très-bien persuadé lui-même, des vérités dont il a voulu persuader les autres. Vous trouvez quelquefois mes Lettres trop courtes ; mais je crains bien que vous ne trouviez celle-ci trop longue.

A Paris le 24. Juillet.

M. de Bonnac vous dira de nos nouvelles, nous ayant fait l'honneur de nous voir ſouvent, & même de dîner quelquefois avec la petite famille. Il vous pourra dire qu'elle eſt fort gaie, à la réſerve de votre ſœur, qui eſt toujours accablée de ſes migraines : je la plains bien d'y être ſi ſujette, cela eſt cauſe de l'irréſolution où elle eſt ſur l'état qu'elle doit embraſſer. Je fais mon poſſible pour la réjouir ; mais nous menons une vie ſi retirée, qu'elle ne peut guère trouver de divertiſſemens avec nous. Elle prétend qu'elle ne ſe ſoucie point de voir le monde ; & elle n'a guère d'autre plaiſir que dans la lecture, n'étant que fort peu ſenſible à tout le reſte. Le tems de la profeſſion de Nanette s'avance, & elle a grande impatience qu'il arrive. Babet témoigne la même envie ; mais nous avons réſolu de ne la plus laiſſer qu'un an au couvent ; après quoi nous la reprendrons avec nous pour bien examiner ſa vocation. Fanchon veut aller trouver ſa ſœur Nanette, & ne parle d'autre choſe. Sa petite ſœur n'a pas les

mêmes impatiences de nous quitter, & me paroît avoir beaucoup de goût pour le monde : (1) elle raisonne sur toutes choses avec un esprit qui vous surprendroit, & est fort railleuse, de quoi je lui fais souvent la guerre. Je prétens mettre votre petit frere l'année qui vient avec M. Rollin, à qui M. l'Archevêque a confié les petits Messieurs de Noailles. M. Rollin a pris un logement au Collége de Laon, dans le pays Latin. Notre voisin y vouloit aussi mettre son fils ; mais on a trouvé le petit garçon trop éveillé, de quoi le pere est fort offensé.

Tous nos confreres les ordinaires du Roi me demandent souvent de vos nouvelles, aussi bien que plusieurs Officiers des Gardes. Il n'y a que M. B. qui me paroît fort majestueux : je ne sais si c'est par indifférence, ou par timidité.

M. de Bonnac vous dira combien M. Despréaux lui témoigna d'amitié pour vous : il est heureux comme un Roi dans sa solitude, ou plutôt dans son Hôtellerie d'Auteuil : je l'appelle ainsi, parce qu'il

---

(1) Elle n'avoit alors que dix ans, & elle a, dans l'âge de la raison, bien méprisé le monde. Elle ne voulut, ni se faire Religieuse, ni se marier, & est morte à 55 ans, après avoir toujours vécu dans la retraite & les œuvres de piété.

n'y a point de jours où il n'y ait quelque nouvel écot, & ſouvent on ne ſe connoît pas les uns les autres. Il eſt heureux de s'accommoder ainſi de tout le monde : pour moi j'aurois cent fois vendu la maiſon.

Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre M. Boyer eſt mort âgé de 83 ou 84 ans. On prétend qu'il a fait plus de vingt mille vers en ſa vie : je le crois, parce qu'il ne faiſoit autre choſe. Si c'étoit la mode de brûler les morts comme parmi les Romains, on auroit pû lui faire les mêmes funérailles qu'à ce Caſſius, à qui il ne fallut d'autre bucher que ſes propres ouvrages, dont on fit un fort beau feu. Le pauvre M. Boyer eſt mort fort chrétiennement : ſur quoi je vous dirai en paſſant, que je dois réparation à la mémoire de la Chammêlay, qui mourut avec d'aſſez bons ſentimens, après avoir renoncé à la Comédie, très-repentante de ſa vie paſſée ; mais ſur-tout fort affligée de mourir : du moins M. Deſpréaux me l'a dit ainſi, l'ayant appris du Curé d'Auteuil, qui l'aſſiſta à la mort ; car elle eſt morte à Auteuil. Je crois que M. l'Abbé Geneſt aura la place de M. Boyer : il ne fait pas tant de vers que lui ; mais il les fait beaucoup meilleurs.

Je ne crois pas que je fasse le voyage de Compiegne, ayant vû assez de troupes & de campemens en ma vie, pour n'être pas tenté d'aller voir celui-là (1): je me réserverai pour le voyage de Fontainebleau, & me reposerai dans ma famille, où je me plais plus que je n'ai jamais fait. M. de Torcy me paroît plein de bonté pour vous; & je suis persuadé qu'il vous en donnera des marques. M. de Noailles sera ravi aussi de s'employer pour vous dans les occasions; & vous jugez bien que je ne négligerai point ces occasions, n'y ayant plus rien qui me retienne à la Cour, que l'envie de vous mettre en état de n'y avoir plus besoin de moi. Votre mere, qui a vû la Lettre que votre sœur vous écrit, dit qu'elle vous y parle des affaires de votre conscience; vous pouvez compter qu'elle l'a fait de son chef.

M. de Bonnac a bien voulu se charger pour vous de 30 louis neufs, valant 420 livres. Je voulois en donner 40, sur la grande idée qu'il nous a donnée de votre œconomie: mais votre mere a modéré la somme, & a cru que c'étoit assez de 30.

(1) Le Camp de Compiegne qu'on fit pour M. le Duc de Bourgogne.

Nous avons résolu de donner 4000. liv. à votre sœur, qui se fait Religieuse, avec une pension de 200 liv. Elle n'en sait encore rien, ni son Couvent non-plus : mais M. l'Archevêque de Sens, à qui j'en ai fait confidence, a dit que cela étoit magnifique, & m'a répondu qu'on seroit content de moi : il s'opposeroit même si je donnois davantage.

Ma santé est assez bonne, Dieu merci ; mais les chaleurs m'ont jetté dans de grands abattemens, & je sens bien que le tems approche, où il faut songer à la retraite ; mais je vous ai tant prêché dans ma derniere Lettre, que je crains de recommencer dans celle-ci. Vous trouverez donc bon que je la finisse, en vous disant que je suis très-content de vous. Si j'ai quelque chose à vous recommander particulierement, c'est de faire tout de votre mieux pour vous rendre agréable à M. l'Ambassadeur, & pour contribuer à son soulagement, dans les momens où il est accablé de travail. Je mettrai sur mon compte toutes les complaisances que vous aurez pour lui ; & je vous exhorte à avoir pour lui le même attachement que vous auriez pour moi, avec cette différence, qu'il y a mille fois plus à profiter & à apprendre avec lui qu'avec moi.

J'ai reconnu en vous une qualité que j'eſtime fort : c'eſt que vous entendez très-bien raillerie, quand d'autres que moi vous font la guerre ſur vos petits défauts : mais ce n'eſt pas aſſez de ſouffrir en galant homme les petites plaiſanteries, il faut les mettre à profit. Si j'oſois vous citer mon exemple, je vous dirois qu'une des choſes qui m'a fait le plus de bien, c'eſt d'avoir paſſé ma jeuneſſe avec une Société de gens qui ſe diſoient aſſez volontiers leurs vérités, & qui ne s'épargnoient guère les uns les autres ſur leurs défauts ; & j'avois aſſez de ſoin de me corriger de ceux que l'on trouvoit en moi, qui étoient en fort grand nombre, & qui auroient pû me rendre aſſez difficile pour le commerce du monde.

J'oublois à vous dire que j'appréhende que vous ne ſoyez un trop grand acheteur de livres. Outre que la multitude ne ſert qu'à diſſiper, & à faire voltiger de connoiſſances en connoiſſances, ſouvent aſſez inutiles ; vous prendriez même l'habitude de vous laiſſer tenter de tout ce que vous trouveriez. Je me ſouviens d'un paſſage des Offices de Cicéron, que M. Nicole me citoit ſouvent, pour me détourner de la fantaiſie d'acheter des livres, *non eſſe emacem, vectigal eſt.* C'eſt un grand revenu que de n'aimer point à

acheter : mais le mot d'*emacem* eſt très-beau, & a un grand ſens.

Je m'imagine que vous ouvrirez de fort grands yeux quand vous verrez pour la premiere fois le Roi d'Angleterre. Je ſais combien les hommes fameux excitent votre attention & votre curioſité. Je m'attens que vous me rendrez compte de ce que vous aurez vû.

Je reçois la Lettre où vous me mandez l'accident qui vous eſt arrivé. Vous avez beaucoup à remercier Dieu d'en être échappé à ſi bon marché : mais en même-tems cet accident vous doit faire ſouvenir de deux choſes : l'une, d'être plus circonſpect que vous n'êtes, d'autant plus qu'ayant la vûe fort baſſe, vous êtes plus obligé qu'un autre à ne rien faire avec précipitation : & l'autre, qu'il faut être toujours en état de n'être point ſurpris parmi tous les accidens qui nous peuvent arriver, quand nous y penſons le moins.

Votre mere vient de Saint Sulpice, où elle a rendu le pain béni : ſi vous n'étiez pas ſi loin, elle vous auroit envoyé de la brioche.



A Paris le 1. Août.

LA derniere Lettre que je vous ai écrite étoit si longue, que vous ne trouverez pas mauvais que celle-ci soit fort courte. Il ne s'est rien passé de nouveau que la querelle que M. le Grand-Prieur a voulu avoir avec M. le Prince de Conti à Meudon. Il s'est tenu offensé de quelques paroles très-peu offensantes que M. le P. de Conti avoit dites : & le lendemain, sans qu'il fût question de rien, il l'est venu aborder dans la cour de Meudon, le chapeau sur la tête, & enfoncé jusqu'aux yeux, comme s'il vouloit tirer raison de lui. M. le P. de Conti le fit souvenir du respect qu'il lui devoit. M. le G. Prieur lui répondit qu'il ne lui en devoit point. M. le P. de Conti lui parla avec toute la hauteur, & en même-tems avec toute la sagesse dont il est capable. Comme il y avoit du monde, cela n'eut point d'autre suite : mais Monseigneur, qui sût la chose un moment après, & qui se sentit irrité contre M. le G. Prieur, envoya M. le Marquis de Gèvres pour en donner avis au Roi ; & le Roi sur le champ envoya

chercher M. de Pontchartrain, à qui il donna ſes ordres pour envoyer M. le G. Prieur à la Baſtille. Tout le monde loue M. le P. de Conti.

Votre mere & toute la petite famille vous fait des complimens. Votre ſœur demande conſeil à tous ſes Directeurs ſur le parti qu'elle doit prendre, ou du monde, ou de la Religion : mais vous jugez bien que quand on demande de ſemblables conſeils, on eſt dejà déterminé. Nous cherchons ſerieuſement votre mere & moi à la bien établir. Elle ſe conduit avec nous avec beaucoup de douceur & de modeſtie.

J'ai réſolu de ne point aller à Compiegne, où je n'aurai guère le tems de faire ma cour : le Roi ſera toujours à cheval, & je n'y ſerois jamais. M. le Comte d'Ayen eſt pourtant bien fâché que je n'aille pas voir ſon Régiment, qui ſera magnifique. Adieu.



LETTRE DE SA FEMME.

A Paris le 10. Août.

VOtre pere étant un peu incommodé, je vous écris, mon cher fils, pour vous témoigner la joie que nous avons de l'application qu'il nous ſemble que vous donnez au travail. Soyez perſuadé que vous ne ſauriez nous faire plus de plaiſir que de vous remplir l'eſprit de choſes propres à vous faire bien exercer votre charge. Je ne puis aſſez vous témoigner combien je ſuis ſenſible à toutes les bontés que M. l'Ambaſſadeur a pour vous. Vous me manderez à votre loiſir le prix de la toille & dentelle que vous avez achetée pour vos chemiſes. Votre petit frere vous fait bien des compliments : le pauvre petit nous promet bien qu'il n'ira pas à la Comédie comme vous. Dans la Lettre que vous m'avez écrite, vous me demandez de prier Dieu pour vous : ſi mes prieres étoient exaucées, vous ſeriez bientôt un parfait Chrétien, puiſque je ne ſouhaite rien avec plus d'ardeur que votre ſalut : mais ſongez, mon fils, que les peres &

meres ont beau prier le Seigneur pour leurs enfans, ſi les enfans ne travaillent pas à la bonne éducation qu'on tâche de leur donner. Adieu, mon cher fils : je vous embraſſe. *Enſuite eſt écrit de la main de Racine malade.* Je n'ajoûte qu'un mot à la Lettre de votre mere, pour vous dire que j'approuve le conſeil qu'on vous a donné d'apprendre l'Allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous exhorte auſſi de ſon côté, & qui croit que cela vous ſera extrémement utile. Tout ce que j'apprens de vous, fait la plus grande conſolation que je puiſſe avoir. Il ne tient pas à M. de Bonnac que vous ne paſſiez ici pour un fort habile homme, & vous lui avez des obligations infinies. Aſſûrez-le de ma reconnoiſſance, & de l'extrême envie que j'aurois de me trouver entre lui & vous avec M. l'Ambaſſadeur. Je crois que je profiterois moi-même beaucoup en ſi bonne compagnie. Adieu.



A Paris le 18. *Août.*

J'Avois résolu de vous écrire Vendredi dernier; mais il se trouva que c'étoit le jour de l'Assomption : & vous savez qu'en pareils jours un pere de famille comme moi, est trop occupé, sur-tout le matin, pour avoir le tems d'écrire des Lettres. Votre mere est fort aise que vous soyez content de la veste qu'elle vous a envoyée. Elle vous remercie de la bonne volonté que vous avez de lui apporter une robbe; mais elle ne veut point d'étoffe d'or. Elle vient d'apprendre que votre sœur, qui est à Melun, avoit une grosse fièvre, & elle est résolue d'y aller. Vous voyez qu'avec une si grosse famille on n'est pas sans embarras, & qu'on n'a pas trop le tems de respirer, une affaire succédant presque toujours à une autre, sans compter la douleur de voir souffrir les personnes qu'on aime.

Je suis bien flatté du bon accueil que vous a fait le Roi d'Angleterre. Je suis fort obligé à M. l'Ambassadeur, & de vous avoir attiré ce bon traitement,& d'en avoir bien voulu rendre compte au Roi.

M. de Torcy m'a promis de se servir de cette occasion pour vous rendre de bons offices. M. Despréaux est fort content de tout ce que vous écrivez du Roi d'Angleterre. Vous voulez bien que je vous dise en passant, que quand je lui lis quelqu'une de vos Lettres, j'ai soin d'en retrancher les mots *d'ici*, *de là*, & *de ci*, que vous répétez jusqu'à sept ou huit fois dans une même page : ce sont de petites négligences qu'il faut éviter, & qu'il est fort aisé d'éviter : du reste nous sommes très-contents de la maniere naturelle dont vous écrivez.

M. de Torcy m'a montré le Livre du pur Amour que M. l'Ambassadeur lui a envoyé ; mais il n'a pû me le préter : cette affaire va toujours fort lentement à Rome.

M. de Bonnac est trop bon d'être si content de vous : j'aurois bien voulu faire mieux, pour lui témoigner toute l'estime que j'ai pour lui, laquelle est fort augmentée depuis que j'ai eu l'honneur de l'entretenir à fond, & que j'ai découvert, non seulement toute la netteté & la solidité de son esprit, mais encore la bonté de son cœur, & la sensibilité qu'il a pour ses amis.

Vous ne m'avez rien mandé de M. de Tallard ; comment est-on content de lui ?

On m'a dit qu'il logeroit à Utrecht, pendant que le Roi d'Angleterre ſera à Loo. Faites bien des amitiés au fils de Milord Montaigu. Je vous conſeille auſſi d'écrire au Milord ſon pere.

A Paris le 12. *Septembre.*

JE ne vous écris qu'un mot, pour vous dire ſeulement des nouvelles de ma ſanté, & de toute la famille. J'ai été encore incommodé, mais j'ai tout ſujet de croire que ce n'eſt rien, & que les purgations emporteront toutes ces petites indiſpoſitions : le mal eſt qu'il me ſurvient toujours quelque affaire, qui m'ôte le loiſir de penſer bien ſérieuſement à ma ſanté. Votre mere revint hier de Melun, où elle a laiſſé votre ſœur parfaitement guérie. La cérémonie de ſa profeſſion ſe fera vers la fin d'Octobre. Nous lui donnons, avec la penſion viagère de 200 liv. cinq mille livres en argent : nous penſions n'en donner que quatre, mais on a tant chicané, qu'il nous en coutera cinq, tant pour lui bâtir & meubler une cellule, que pour d'autres petites choſes, ſans compter les dépenſes du voyage & de la cérémonie.

Nous ſongeons auſſi à marier votre ſœur, & ſi une affaire dont on nous a parlé, réuſſit, cela pourra ſe faire cet hiver. Elle eſt fort tranquille là-deſſus, & n'a ni vanité ni ambition, & j'ai tout lieu d'être content d'elle.

J'ai penſé vous marier vous-même, ſans que vous en ſûſſiez rien, & il s'en eſt peu fallu que la choſe n'ait été engagée; mais quand c'eſt venu au fait & au prendre, je n'ai point trouvé l'affaire auſſi avantageuſe qu'elle le paroiſſoit : elle le pourra être dans vingt ans; & cependant vous auriez eu à ſouffrir, & vous n'auriez pas été fort à votre aiſe. Je n'aurois pourtant rien fait ſans avoir votre approbation. Ceux de mes amis que j'ai conſultés, m'ont dit que c'étoit vous rompre le cou, & empêcher peut-être votre fortune que de vous marier ſi jeune, en vous donnant un établiſſement ſi médiocre, dont les eſpérances ne ſont que dans vingt ans. Je ne vous aurois rien mandé de tout cela, n'étoit que j'ai voulu vous faire voir combien je ſonge à vous. Je tacherai de faire en ſorte que vous ſoyez content de nous; & nous vous aiderons en tout ce que nous pourrons. C'eſt à vous de votre côté à vous aider auſſi vous-même, en continuant à vous appliquer. Je vous manderai une autrefois, pour

vous divertir, le détail de l'affaire. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que vous ne connoiſſez pas la perſonne dont il s'agiſſoit, & que vous ne l'avez jamais vûe. C'eſt même une des raiſons qui m'a fait aller bride en main, puiſqu'il eſt juſte que votre goût ſoit auſſi conſulté. J'ai été témoin, dans tout cela, de l'extrême amitié que votre mere a pour vous ; & vous ne ſauriez en avoir trop de reconnoiſſance.

Vous n'êtes pas le ſeul à qui il arrive des malheurs. Votre mere & votre ſœur me vinrent chercher, il y a huit jours, à Auteuil, où j'avois dîné. Un orage épouvantable les prit; comme elles étoient ſur la chauſſée : la grêle, le vent, & les éclairs firent une telle peur aux chevaux, que le cocher n'en étoit plus maître. Votre ſœur, qui ſe crut perdue, ouvrit la portiere, & ſe jetta à bas ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit ; le vent & la grêle la jetterent par terre, & la firent ſi bien rouler, qu'elle alloit tomber à bas de la chauſſée, ſans mon laquais qui courut après, & la retint. On la remit dans le caroſſe toute trempée & toute effrayée : elle arriva à Auteuil dans ce bel état. M. Deſpréaux fit allumer un grand feu : on lui trouva une chemiſe & un habit. Nous la ramenâmes à la lueur des éclairs, malgré

M. Deſpréaux, qui vouloit la retenir: elle ſe mit au lit en arrivant, y dormit douze heures: il a fallu lui acheter d'autres juppes; & c'eſt là tout le plus grand mal de ſon aventure. Adieu, mon cher fils.

A Paris le 19. Septembre.

J'Ai enfin rompu entierement, avec l'avis de mes meilleurs amis, le mariage qu'on m'avoit propoſé pour vous. Vous auriez eu quatre mille livres de rente, & autant à eſpérer après la mort de beau-pere & belle-mere; mais ils ſont encore jeunes, tous deux peuvent vivre au moins une vingtaine d'années, & même l'un & l'autre pourroient ſe remarier: ainſi vous couriez riſque de n'avoir très-longtems que quatre mille livres, chargé peut-être de huit ou dix enfans avant que vous euſſiez trente ans. Vous n'auriez pû avoir équipage, les habits & la nourriture auroient tout abſorbé: cela vous détournoit des eſpérances que vous pourrez juſtement avoir par votre travail, & par l'amitié dont M. de Torcy & M. l'Ambaſſadeur vous honorent. Ajoutez à cela l'humeur de la

fille, qu'on dit qui aime le faſte, le monde, & tous les divertiſſemens du monde, & qui vous auroit peut-être mis au déſeſpoir par beaucoup de contrariétés. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que des perſonnes fort raiſonnables, & qui vous aiment, nous ont embraſſés très-cordialement, ma femme & moi, quand elles ont ſû que je m'étois débarraſſé de cette affaire. J'ai tout lieu de croire qu'en vous faiſant part du peu de bien, & du revenu que Dieu nous a donné, vous ſerez cent fois plus heureux, & plus en état de vous avancer. Je ne vous nomme point les perſonnes qui m'avoient fait cette propoſition, je vous prie même de ne les point deviner : je ne dois jamais manquer de reconnoiſſance pour la bonne volonté qu'ils m'ont témoignée en cette occaſion. Votre mere a été dans tous les mêmes ſentimens que moi ; elle doutoit même que vous euſſiez voulu conſentir à cette affaire, parce qu'elle vous a ſouvent entendu dire que vous vouliez travailler à votre fortune avant que de ſonger à vous marier. Soyez bien perſuadé que nous ne vous laiſſerons manquer de rien, & que je ſuis dans la diſpoſition de faire pour vous garçon, les mêmes choſes que je prétendois faire en vous mariant. Ainſi abandonnez-vous à Dieu premierement,

à qui je vous exhorte de vous attacher plus que jamais : & après lui, reposez-vous sur l'amitié que nous avons pour vous, qui augmente tous les jours beaucoup, par la persuasion où nous sommes de vos bonnes inclinations, & de l'envie que vous avez de vous occuper, & de vivre en honnête homme.

Votre mere mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'Elephant, (1)& fit des cris effroyables quand il le vit qui mettoit sa trompe dans la poche du laquais qui le tenoit par la main. Les petites filles ont été plus hardies, & sont revenues chargées de poupées, dont elles sont charmées. Je ne suis pas entierement hors de mes maux; cependant je differe toujours à me purger.

Je ne sais point ce que c'est que cette histoire du Jansenisme qu'on imprime en Hollande ; vous ne me mandez pas si c'est pour ou contre : mais je vous conseille de ne témoigner aucune curiosité là-dessus, afin qu'on ne puisse vous nommer en rien. Vous voulez bien que je vous fasse une petite critique sur un mot de votre Lettre. *Il en a agi avec politesse*, il faut dire, *il en a usé*. On ne dit point *il en a bien agi*; & c'est une mauvaise façon de parler.

---

(2) Je me souviens encore de cette frayeur.

A Paris le 31. Septembre.

J'Avois dejà vû dans la Gazette toutes les magnificences de l'entrée de M. l'Ambaſſadeur ; & je n'ai pas laiſſé de prendre un grand plaiſir au récit que vous en avez fait. J'avois commencé cette Lettre dans le deſſein de la faire longue : mais je ſuis obligé de me mettre dans mon lit pour prendre médecine. Je vous écrirai au long la premiere fois. Votre mere & tout le monde vous ſalue. L'Abbé Geneſt a été élû à l'Académie à la place de Boyer. Votre couſin l'Abbé du Pin a eu des voix pour lui, & pourra l'être une autre fois, de quoi il a grande envie. J'ai donné ma voix à l'Abbé Geneſt, à qui je m'étois engagé.



A Paris le 8. Octobre.

J'Ai la tête si épuisée de tout le sang qu'on m'a tiré depuis cinq ou six jours, que je laisse à ma femme le soin de vous écrire de mes nouvelles. Ne soyez cependant en aucune inquiétude sur ma santé ; elle est, Dieu merci, beaucoup meilleure, & j'espere être en état d'aller dans huit jours à Fontainebleau. Vous savez ma sincérité, & d'ailleurs je n'ai aucune raison de vous déguiser l'état où je suis. Soyez tranquille, & songez un peu au bon Dieu. *Ensuite est écrit de la main de sa femme.* J'ai pris la plume à votre pere ; il est dans son lit : il a seulement voulu commencer cette Lettre, afin que vous ne vous figurassiez pas qu'il est plus mal qu'il n'est : il a eu une fièvre continue, & on a été obligé de le saigner deux fois : il a eu une bonne nuit, & il est ce matin sans fièvre ; il ne ne lui reste plus qu'une douleur dans le côté droit (1), quand on y touche, ou qu'il s'agite. Il est

(1) La cause de sa mort.

fort content de vos réflexions au ſujet de l'établiſſement que nous avons été ſur le point de vous donner. Il nous a paru cependant que le bien que cette fille vous apportoit, avoit fait un peu trop d'impreſſion ſur votre eſprit, & que vous n'aviez pas aſſez penſé ſur ce que votre pere vous avoit mandé de l'humeur de la perſonne dont il s'agiſſoit. Je vois bien, mon fils, que vous ne ſavez pas de quelle importance cela eſt pour le repos de la vie : c'eſt pourtant ce qui nous a fait rompre. Ne croyez point que nous ayons appréhendé de nous incommoder, cela ne nous eſt pas tombé dans l'eſprit : & d'ailleurs il ne nous en coutoit guère plus qu'il nous en coutera pour vous faire ſubſiſter. Votre pere eſt ſi content de vous, qu'il fera toutes choſes afin que vous ſoyez content de lui, pourvû que vous ſoyez honnête homme, & que vous viviez d'une maniere qui réponde à l'éducation que nous avons tâché de vous donner. Votre pere eſt bien fâché de la néceſſité où vous nous marquez être de prendre la perruque ; il ſouhaiteroit que vous pûſſiez garder vos cheveux : mais il remet cette affaire au conſeil que vous donnera M. l'Ambaſſadeur, & s'il le faut, il enverra chercher, quand il ſe portera bien, un habile Perruquier, J'eſpere qu'il ſera en état

de vous écrire au premier ordinaire. Adieu, mon fils : ſongez à Dieu, & à gagner le ciel.

A Paris le 16. Octobre.

Cette Lettre eſt commencée par elle.

VOtre pere & moi ſommes en peine de votre ſanté. Depuis pluſieurs jours nous n'avons reçû de vos nouvelles. Il croit quelquefois que vous avez pris le parti de venir faire ici un tour : il auroit bien de la joie de vous voir ; mais il ſeroit fâché que vous euſſiez pris cette réſolution ſur la Lettre que je vous ai écrite, puiſque les Médecins le croyent ſans péril ; ils diſent ſeulement que ſa maladie pourra être longue : il conſerve toujours une petite fièvre ; mais la douleur de côté eſt beaucoup diminuée. Nous avons paſſé aujourd'hui une partie de l'après-dînée ſur la terraſſe à nous promener ; ainſi vous voyez qu'il eſt en meilleur diſpoſition. Pour le voyage de Fontainebleau, il n'y faut plus ſonger. La profeſſion de votre ſœur nous embarraſſe ; mais il faudra bien qu'elle ſouffre avec patience

ce retardement. *Ensuite est écrit de la main de Racine.* Je me porte beaucoup mieux, Dieu merci. J'espere vous écrire par le premier ordinaire une longue Lettre, qui vous dédommagera de toutes celles que je ne vous ai point écrites. Je suis fort surpris de votre silence, & de celui de M. l'Ambassadeur : peu s'en faut que je ne vous croie tous plus malades que je ne l'ai été. Adieu, mon cher fils, je suis tout à vous.

A Paris le 20. Octobre.

Lettre commencée par sa femme.

JE vous écris, mon cher fils, auprès de votre pere, qui le vouloit faire lui-même : je l'en ai empêché, parce qu'il est fort fatigué de l'émétique qu'on lui a fait prendre, & qui a eu tout le succès qu'on en pouvoit espérer, de maniere que les Médecins disent qu'il n'a plus qu'à se tenir en repos, n'ayant plus rien à craindre. N'ayez point d'inquiétude sur lui : la sienne est, que vous ne preniez quelque parti précipité, qui vous détourneroit de vos occupations, & ne lui seroit

d'aucun ſoulagement : il eſpere vous écrire Vendredi. On lui conſeille de prendre ici les eaux de Saint Amand, en attendant qu'il puiſſe au printems les aller prendre ſur les lieux : & ſi M. l'Ambaſſadeur venoit auſſi les prendre, il vous ameneroit. M. Finot dit qu'il connoît le tempéramment de M. de Bonrepaux, & qu'il a mal fait d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle ; que celles de Saint Amand lui conviennent : il doit en écrire à M. Fagon. *Enſuite eſt écrit de la main de Racine.* J'embraſſe de tout mon cœur M. l'Ambaſſadeur. Quoiqu'il ne ſoit nullement néceſſaire que vous me veniez voir, ſi néantmoins M. l'Ambaſſadeur avoit quelque dépêche un peu importante à faire porter au Roi, il ſe pourroit faire que M. l'Ambaſſadeur tourneroit la choſe d'une telle maniere, que Sa Majeſté ne trouveroit pas hors de raiſon qu'il vous en eût chargé : dites-lui ſeulement ce que je vous mande, & laiſſez-le faire. Adieu, mon cher fils; j'ai bien ſongé à vous, & ſuis fort aiſe que nous ſoyons encore en état de nous voir, s'il plaît à Dieu. *Puis de la main de ſa femme.* Ne vous étonnez pas ſi l'écriture de votre pere n'eſt pas bonne; il eſt dans ſon lit : ſans cela il écriroit à l'ordinaire. Adieu.

A Paris le 24. Octobre.

ENfin mon cher fils, je ſuis, Dieu merci, abſolument ſans fièvre. J'eſpere que je n'ai plus qu'une médecine à eſſuyer. J'ai pourtant la tête encore bien foible : la ſaiſon n'eſt pas fort propre pour les convaleſcens ; & ils ont d'ordinaire beaucoup de peine en ces tems-ci à ſe rétablir. Ma maladie a été conſidérable ; mais vous pouvez compter néantmoins que je ne vous ai point trompé, & que lorſque je vous ai mandé qu'elle étoit ſans péril, c'eſt qu'on me l'aſſûroit en effet. Je ſuis fort aiſe que vous ne ſoyez point venu ; votre voyage auroit été fort inutile, vous auroit couté beaucoup, & vous auroit détourné du train où vous êtes de vous occuper ſous les yeux de M. l'Ambaſſadeur. Je ſouhaiterois de bon cœur que ſa ſanté fut auſſitôt rétablie que la mienne. J'eſpere que nous pourrons nous trouver lui & moi à Saint Amand, le printems prochain : car on a en tête que ces eaux-la me ſont très-bonnes, auſſi bien qu'à lui.

La profeſſion de votre ſœur a été retardée, de quoi elle a été fort affligée ; elle

a mieux aimé pourtant retarder, & que je fusse en état d'y assister. Je lui ai mandé que ce seroit pour la premiere semaine du mois de Novembre. Je serai alors si près de Fontainebleau, (1) que d'autres que moi seroient peut-être tentés d'y aller; mais j'assisterai seulement à la profession de votre sœur, & je reviendrai le lendemain coucher à Paris.

Votre mere est en bonne santé, Dieu merci, quoiqu'elle ait pris bien de la peine après moi pendant ma maladie. Il n'y eut jamais de garde si vigilante, ni si adroite, avec cette différence, que tout ce qu'elle faisoit, partoit du fond du cœur, & faisoit toute ma consolation. C'en est une fort grande pour moi, que vous connoissiez tout le mérite d'une si bonne mere: & je suis persuadé que quand je n'y serai plus, elle retrouvera en vous toute l'amitié & toute la reconnoissance qu'elle trouve maintenant en moi. M. de Valincour & M. l'Abbé Renaudot m'ont tenu la meilleure compagnie du monde: je vous les nomme entre autres, parce qu'ils n'ont presque bougé de ma chambre. M. Despréaux ne m'a point abandonné dans les grands périls; mais quand l'occasion

(1) Elle faisoit profession chez les Ursulines de Melun.

a été moins vive, il a été bien vîte retrouver ſon cher Auteuil, & j'ai trouvé cela très-raiſonnable, n'étant pas juſte qu'il perdît la belle ſaiſon autour d'un convaleſcent, qui n'avoit pas même la voix aſſez forte pour l'entretenir longtems : du reſte il n'y a pas un meilleur ami, ni un meilleur homme au monde. Faites mille complimens pour moi à M. l'Ambaſſadeur, & à M. de Bonnac. Je leur ſuis bien obligé de l'intérêt qu'ils ont pris à ma maladie. Je ſuis auſſi fort touché de toutes les inquiétudes qu'elle vous a cauſées ; & cela ne contribue pas peu à augmenter la tendreſſe que j'ai eue pour vous toute ma vie. Je vous manderai une autrefois des nouvelles.

A Paris le 30. Octobre.

VOus pouvez vous aſſûrer, mon cher fils, que ma ſanté eſt, Dieu merci, en train de ſe rétablir entierement : j'ai été purgé pour la derniere fois, & mes Médecins ont pris congé de moi, en me recommandant néantmoins une très-grande diette pendant quelque tems, & beaucoup de règle dans mes repas pour toute

ma vie, ce qui ne me ſera pas fort difficile à obſerver : je ne crains que les tables de la Cour : mais je ſuis trop heureux d'avoir un prétexte d'éviter les grands repas, auxquels auſſi bien je ne prens pas un fort grand plaiſir. J'ai réſolu même d'être à Paris le plus ſouvent que je pourrai, non ſeulement pour y avoir ſoin de ma ſanté, mais pour n'être point dans cette horrible diſſipation, où l'on ne peut éviter d'être à la Cour. Nous partirons Mardi prochain pour la profeſſion de ma chere fille, que je ne veux pas faire languir davantage. M. l'Archevêque de Sens veut abſolument faire la cérémonie : j'aurois bien autant aimé qu'il eût donné cette commiſſion à un autre, cela nous auroit épargné bien de l'embarras & de la dépenſe. M. l'Abbé Boileau a voulu auſſi, malgré toutes mes inſtances, y venir prêcher, & cela avec toute l'amitié poſſible.

Nous allâmes l'autre jour dîner à Auteuil avec toute la petite famille, que M. Deſpréaux régala le mieux du monde. Enſuite il mena Lionval & Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, & leur diſant qu'il vouloit les mener perdre : il n'entendoit pas un mot de tout ce que ces pauvres enfans lui diſoient ; c'eſt le meilleur homme du monde.

M. Heſſein a un procès aſſez bizarre contre un Conſeiller de la Cour des Aides, dont les chevaux ayant pris le frein aux dents, vinrent donner tête baiſſée dans ſon caroſſe, qui marchoit fort paiſiblement. Le choc fut ſi violent, que le timon du Conſeiller entra dans le poitrail d'un des chevaux de M. Heſſein, & le perça de part en part, en telle ſorte que le pauvre cheval mourut au bout d'une heure : il a fait aſſigner le Conſeiller, & ne doute pas qu'il ne le faſſe condamner à payer ſon cheval. Faites part de cette aventure à M. l'Ambaſſadeur ; mais qu'il ſe garde bien d'en plaiſanter dans quelque Lettre avec M. Heſſein, car il prend la choſe fort tragiquement.

A Paris le 10. Novembre.

J'Arrive de Melun fort fatigué. J'avois cru que l'air me fortifieroit, mais je crois que l'ébranlement du caroſſe m'a beaucoup incommodé. Je ne laiſſe pourtant pas d'aller & de venir, & les Médecins m'aſſûrent que tout ira bien, pourvû que je ſois exact à la diette qu'ils m'ont or-

donnée, & je l'obſerve avec une attention incroyable. Je voudrois avoir le tems aujourd'hui de vous rendre compte du détail de la profeſſion de votre ſœur; mais ſans la flatter vous pouvez compter que c'eſt un Ange. Son eſprit & ſon jugement ſont extrémement formés : elle a une mémoire prodigieuſe, & aime paſſionément les bons livres : mais ce qui eſt de plus charmant en elle, c'eſt une douceur & une égalité d'eſprit merveilleuſe. Votre mere & votre ſœur aînée ont extrémement pleuré : & pour moi je n'ai ceſſé de ſangloter ; je crois même que cela n'a pas peu contribué à déranger ma foible ſanté. Ne vous chagrinez pas ſi je ne vous écris pas davantage ; j'ai bien des choſes à faire, & en vérité je ne ſuis guère en état de ſonger à mes affaires les plus preſſées. Votre mere & toute la famille vous embraſſe. C'eſt à pareil jour que demain que vous fûtes baptizé, & que vous fîtes un ſerment ſolemnel à J. C. de le ſervir de tout votre cœur.

A la Mere Sainte Thecle Racine.

A Paris le 11. Novembre.

J'Ai beaucoup d'impatience, ma chere Tante, d'avoir l'honneur de vous voir, pour vous dire tout le bien que j'ai vû dans ma chere enfant, que je viens de faire Religieuse. Je vous dirai cependant en peu de mots que je lui ai trouvé l'esprit & le jugement extrémement formé, une piété très-sincere, & sur-tout une douceur & une tranquillité d'esprit merveilleuse. C'est une grande consolation pour moi, ma chere Tante, qu'au moins quelqu'un de mes enfans vous ressemble par quelque petit endroit. Je ne puis m'empêcher de vous dire un trait qui vous marquera tout ensemble, & son courage, & son naturel.

Elle avoit fort évité de nous regarder sa mere & moi pendant la cérémonie, de peur d'être attendrie du trouble où nous étions. Comme ce vint le moment où il falloit qu'elle embrassât, selon la coutume, toutes les sœurs : après qu'elle eut embrassé la Supérieure, on lui fit embrasser sa mere

& ſa ſœur aînée qui étoient auprès d'elle; fondant en larmes. Elle ſentit tout ſon ſang ſe troubler à cette vûe; elle ne laiſſa pas d'achever la cérémonie avec le même air modeſte & tranquille qu'elle avoit eu depuis le commencement : mais dès que tout fut fini, elle ſe retira dans une petite chambre, où elle laiſſa aller le cours de ſes larmes, dont elle verſa un torrent, au ſouvenir de celles de ſa mere. Comme elle étoit dans cet état on lui vint dire que M. l'Archevêque de Sens l'attendoit au parloir avec mes amis & moi. *Allons, allons*, dit-elle, *il n'eſt pas tems de pleurer*. Elle s'excita même à la gaieté, & ſe mit à rire de ſa propre foibleſſe, & arriva en effet en ſouriant au parloir, comme ſi rien ne lui fut arrivé. Je vous avoue, ma chere Tante, que j'ai été touché de cette fermeté, qui me paroît aſſez au-deſſus de ſon âge.

Le ſermon de M. l'Abbé Boileau fut très-beau, & très-plein de grandes vérités. Tout cela a fait un terrible effet ſur l'eſprit de ma fille aînée; & elle paroît dans une fort grande agitation, juſqu'à dire qu'elle ne ſera jamais du monde : mais je n'oſe guère conter ſur ces ſortes de mouvemens, qui peuvent paſſer.

J'oubliois de vous dire que celle qui vient de ſe faire Religieuſe aime extrê-

mement

mement la lecture, & sur-tout des bons livres, & qu'elle a une mémoire surprenante. Excusez un peu ma tendresse pour une enfant dont je n'ai jamais eu le moindre sujet de plainte, & qui s'est donnée à Dieu de si bon cœur, quoiqu'elle fût assûrément la plus jolie de tous mes enfans, & celle que le monde auroit le plus attirée par ses dangereuses caresses.

Ma femme & nos petits enfans vous assûrent tous de leur respect. Il m'est resté de ma maladie une dureté au côté droit, dont j'avois témoigné un peu d'inquiétude : mais M. Morin m'a assûré que ce ne seroit rien, & qu'il la feroit passer peu à peu par de petits remédes. Du reste je suis assez bien, Dieu merci.

Je n'ai point été surpris de la mort de M. du Fossé ; mais j'en ai été très-touché. C'étoit, pour ainsi dire, le plus ancien ami que j'eusse au monde. Plût à Dieu que j'eusse mieux profité des grands exemples de piété qu'il ma donnés ! Je vous demande pardon d'une si longue Lettre, & vous prie toujours de m'assister de vos prieres.



A SON FILS.

A Paris le 17. Novembre.

JE crois qu'il n'eſt pas beſoin que j'écrive à M. l'Ambaſſadeur, pour lui témoigner l'extrême plaiſir que je me fais d'avoir bientôt l'honneur de le voir (1). Ma joie ſera complette, puiſqu'il a la bonté de vous amener avec lui. Dites-lui qu'il me feroit le plus ſenſible plaiſir du monde, ſi dans le peu de ſéjour qu'il fera à Paris, il vouloit loger chez moi. Nous trouverons moyen de le mettre fort tranquilement & fort commodément : & du moins je ne perdrai pas un ſeul des momens que je pourrai le voir & l'entretenir. Vous ne me trouverez pas encore parfaitement rétabli, à cauſe d'une dureté qui m'eſt reſtée au foie ; mais les Médecins m'aſſûrent que je ne dois pas m'en inquiéter, & qu'en obſervant une diéte fort exacte, cela ſe diſſipera peu à peu. Comme je ne ſuis guère en état de faire de longs

(1) Il revint, pour être témoin de ſa mort quatre mois après.

voyages à la Cour, vous viendrez fort à propos pour me tenir compagnie ; je ne vous empêcherai pourtant pas d'aller faire votre cour. Je n'avois pas beſoin de l'exemple de Madame la Comteſſe d'Auvergne pour me modérer ſur le Thé ; j'en uſe ſobrement, ainſi ne m'en apportez pas.

Si M. l'Ambaſſadeur fait quelque cas de ces Mémoires dont vous parlez ſur la paix de Riſwik, vous pouvez les acheter. Si j'étois aſſez heureux pour le voir & l'entretenir ſouvent, je n'aurois pas grand beſoin d'autres mémoires pour l'hiſtoire du Roi ; il la ſait mieux que tous les Ambaſſadeurs & tous les Miniſtres enſemble ; & je fais un grand fonds ſur les inſtructions qu'il a promis de me donner. Je ne crois point aller à Verſailles avant le voyage de Marly : j'ai beſoin de me ménager encore quelque tems, afin d'être en état d'y faire un plus long ſéjour. Adieu, mon cher fils. Toute la famille eſt dans la joie, depuis qu'elle ſait qu'elle vous reverra bientôt. Tâchez, au nom de Dieu, d'obtenir de M. l'Ambaſſadeur qu'il vienne deſcendre au logis.

⁂

De la mere Sainte Thecle Racine à Madame Racine.

Gloire à Dieu, &c.

JE vous ſuis très-obligée, ma chere niéce, d'avoir pris la peine de nous mander vous-même des nouvelles de notre cher malade. Dans la douleur & les fatigues où vous êtes d'une ſi longue maladie, je crains beaucoup que vous ne tombiez malade auſſi. Au nom de Dieu conſervez-vous pour vos enfans : car je vois bien par l'état où vous me mandez qu'eſt mon neveu, qu'ils n'ont plus de pere ſur la terre. Il faut adorer les decrets de Dieu, & nous y ſoumettre. Que les penſées de la Foi nous ſoutiennent. Dieu nous ſoutient lorſque nous eſpérons en lui. On ne peut être plus touchée que je le ſuis de votre perte & de la mienne : prions Dieu l'une pour l'autre.

DE LA MESME.

Ce 17. Mai 1699.

Gloire à Dieu, &c.

JE ſuis bien aiſe, ma très-chere niéce, du don que le Roi vous a fait. Il n'importe guère que ce ſoit à vous, ou à vos enfans : une bonne & ſage mere comme vous, aura toujours bien ſoin d'eux. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous conſerver : car que ſeroit-ce ſi vous veniez à leur manquer ? Tâchez donc de vous conſoler & de vous fortifier en regardant Dieu, qui eſt le protecteur des veuves, & le pere des orphelins. J'ai beſoin auſſi bien que vous de me tourner vers Dieu, (1) pour ne pas trop reſſentir cette ſéparation.

(1) Elle mourut l'année ſuivante.

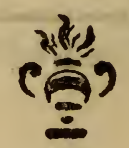




LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.

Les Dames de l'illuſtre maiſon de Saint Cyr, où la mémoire de mon pere s'eſt conſervée d'une maniere qui fait connoître combien il s'y étoit acquis d'eſtime, ſe ſont donné la peine de chercher parmi toutes les Lettres qu'elles ont de Madame de Maintenon, celles où il eſt fait mention de lui, & ont eu la bonté de me les communiquer. Je les donne avec une grande ſatisfaction : elles ſont d'un ſtyle qui fera déſirer toutes les Lettres écrites de la même main. Ces Dames en ont un recueil conſidérable.



A MADAME DE BRINON. (1)

A Chantilly le 28. *Mars.*

VOus avez raiſon de tout diſpoſer pour la priſe d'habit de notre fille la Sœur Lallie (2) ; mais comment pouvez-vous être incertaine du jour ? N'eſt-il pas arrêté avec celui qui prêche, & avec celui qui fait la cérémonie ? Pour moi, je ſerai également prête Jeudi ou Vendredi. M. Racine, qui veut pleurer, aimeroit mieux que ce fût Vendredi, ce qui ne doit pourtant pas vous obliger à rien changer. Avertiſſez-moi ſeulement le plutôt que vous pourrez.

Je n'écris point à Madame de la Maiſonfort (3). Que pourrois-je lui écrire

(1) C'eſt la même Madame Brinon dont il eſt parlé dans le morceau des *ſouvenirs* de Madame la Comteſſe de Caylus, que j'ai rapporté.

(2) Mademoiſelle de Lallie avoit fait le rôle d'Aſſuerus, & par cette raiſon mon Pere croyoit devoir aſſiſter à ſa priſe d'habit : mais il ne pouvoit aſſiſter à une pareille cérémonie ſans pleurer.

(3) Cette jeune perſonne, dont le pere avoit été malheureux dans ſon bien, fut recommandée à

qu'elle ne ſache mieux que moi ? Plût à Dieu qu'elle ne ſût que J. C. crucifié ; qu'elle pût oublier tout le reſte, & ſe donner à Dieu & à nous avec ce cœur ſincere & doux qu'elle avoit, & même avec toutes ſes premieres imperfections, que j'aimois bien mieux que celles que la dévotion lui a données !

Les bons témoignages que vous me rendez de la Communauté me donnent une grande joie. Soyez ravie d'être aimée & reſpectée pour l'amour de Dieu, & renoncez à l'amour propre qui voudroit s'attirer ces ſentimens pour lui-même. Quand je vois nos cheres filles agir en eſprit de foi, j'ai une grande eſpérance qu'elles s'établiſſent ſur des fondemens ſolides. Dieu veuille les benir de plus en plus, afin qu'elles puiſſent par leurs ſoins & par leurs veilles accroître ſon Royaume.

Madame de Maintenon, qui lui trouvant beaucoup d'eſprit, la prit en affection. Elle vécut quelque tems à la Cour, & enſuite entra à Saint Cyr, où l'on ne faiſoit point encore de vœux. Comme elle étoit ſous la direction de M. de Cambrai, & couſine de Madame Guyon, qui la venoit voir ſouvent, on craignit qu'elle n'introduisît le Quiétiſme à Saint Cyr. Elle eut ordre d'en ſortir, & ſe retira dans un Couvent à Meaux, où elle fut ſous la direction de M. Boſſuet, tant qu'il vécut.

Je ne vous enverrai pas aujourdhui vos constitutions.... M. Racine & M. Despréaux les lisent, les admirent, & y corrigent des fautes de langage.

Vous recevez mes avis comme d'un Ange. Dieu veuille que je vous les donne aussi parfaitement que vous les recevez. Je suis, &c.

DE LA MESME A MADAME DE LA MAISONFORT. (1)

JE vous prie, ma chere fille, de vous souvenir que vous êtes Chrétienne & Religieuse. Votre vie doit être cachée, mortifiée, & privée de tous les plaisirs. Vous ne vous repentez pas du parti que vous avez choisi; prenez-le donc avec ses austérités & ses sûretés. Vous auriez eu plus de plaisir dans le monde; & selon les apparences vous vous y seriez perdue: ou Racine, en vous parlant du .... vous y

(1) Cette Lettre fut écrite, ainsi que la suivante, à la même Dame, dont j'ai parlé dans la notte précédente. Comme elle avoit beaucoup d'esprit, Madame de Maintenon craignoit toujours qu'elle n'en eût trop.

auroit entraînée ; ou M. de Cambrai auroit contenté, ou même rencheri ſur votre délicateſſe, & vous ſeriez Quiétiſte. Jouiſſez donc du bonheur de la ſûreté. Aimeriez-vous mieux que votre maiſon fût plus éclatante que ſolide : & que vous ſerviroit d'y avoir brillé, ſi vous êtiez abîmée avec elle ?

Pourquoi Dieu vous a-t'il donné tant d'eſprit & de raiſon ? Croyez-vous que ce ſoit pour diſcourir, pour lire des choſes agréables, pour juger des ouvrages de proſe & de vers, pour comparer les gens de mérite, & les auteurs les uns aux autres ? Ces deſſeins ne peuvent être de lui. Il vous en a donné pour ſervir à un grand ouvrage établi pour ſa gloire : tournez vos idées de ce côté-là, auſſi ſolides que les autres ſont frivoles. Tout ce que vous avez reçû, eſt pour le faire profiter ; vous en rendrez compte. Il faut que votre eſprit devienne auſſi ſimple que votre cœur. Que voudriez-vous apprendre, ma chere fille ? Je vous réponds, ſur beaucoup d'expérience, qu'après avoir bien lû, vous verriez que vous ne ſauriez rien. Votre Religion doit être tout votre ſavoir ; votre tems n'eſt plus à vous. Dieu vous a donné toute la raiſon que la lecture pourroit avoir donnée à une autre. Je le remercie de ce que vous aimez l'oraiſon &

l'Office. Je ne vous y vois point ſans regretter de n'être pas Religieuſe.

MAINTENON.

A LA MESME.

IL ne vous eſt pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'eſprit. Vous en ſerez plus humble, & vous ſentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle reſſource en nous, quelque eſprit que nous ayons. Vous ne ſerez jamais contente, ma chere fille, que lorſque vous aimerez Dieu de tout votre cœur, ce que je ne dis pas par rapport à la profeſſion où vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a longtems, qu'après avoir cherché, trouvé, & goûté de tous les plaiſirs, il confeſſoit que tout n'eſt que vanité & affliction d'eſprit, hors aimer Dieu & le ſervir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les Grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de triſteſſe dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ; & qu'il n'y a que le ſecours de Dieu qui m'empêche d'y ſuc-

comber ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté des plaiſirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans un âge un peu plus avancé, j'ai paſſé des années dans le commerce de l'eſprit. Je ſuis venue à la faveur, & je vous proteſte, ma chere fille, que tous les états laiſſent un vuide affreux, une inquiétude, une laſſitude, une envie de connoître autre choſe, parce qu'en tout cela rien ne ſatisfait entierement. On n'eſt en repos que lorſqu'on s'eſt donné à Dieu ; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on ſent qu'il n'y a plus rien à chercher ; qu'on eſt arrivé à ce qui ſeul eſt bon ſur la terre. On a des chagrins, mais on a auſſi une ſolide conſolation, & la paix au fonds du cœur au milieu des plus grandes peines.

Mais vous me direz, Se peut-on faire dévote quand on veut ? Oui, ma chere Fille, on le peut ; & il ne nous eſt pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverez : heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira* : ce ſont ſes paroles ; mais il faut le chercher avec humilité & ſimplicité. Saint Paul pouvoit bien en ſavoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il faſſe. Vous ne le ſaurez jamais par vous-même. Il faut vous humilier ; vous avez un reſte d'orgueil que vous

vous déguiſez à vous-même ſous le goût de l'eſprit : vous n'en devez plus avoir ; mais vous devez encore moins chercher à le ſatisfaire avec un Confeſſeur (1). Le plus ſimple eſt le meilleur pour vous ; & vous devez vous y ſoumettre en enfant. Comment ſurmonterez - vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, ſi un accent Normant ou Picard vous arrête : ou ſi vous vous dégoutez d'un homme, parce qu'il n'eſt pas auſſi ſublime que Racine ? Il vous auroit édifié le pauvre homme, ſi vous aviez vû ſon humilité dans ſa maladie, & ſon repentir ſur cette recherche de l'eſprit. Il ne chercha point dans ce tems-là un directeur à la mode ; il ne vit qu'un bon Prêtre de ſa paroiſſe (2). J'ai vû un autre bel Eſprit, qui avoit fait de très-beaux ouvrages, ſans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être ſur le pied d'Auteur : il brûla tout, & il n'eſt reſté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire.

---

(1) Malgré cet avis elle ne chercha pas les plus ſimples, puiſqu'elle fut conduite par M. de Cambrai d'abord, & enſuite par M. Boſſuet.

(2) Ce Prêtre étoit depuis longtems ſon Confeſſeur ordinaire, & le fut juſqu'à la fin. Cependant il eut dans ſa derniere maladie, de grandes obligations à l'Abbé Boileau le Prédicateur, qui venoit ſouvent lui parler de Dieu.

Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avez encore guère vécu ; & vous avez pourtant à renoncer à la tendresse de votre cœur, & à la délicatesse de votre esprit. Allez à Dieu, ma chere Fille, & tout vous sera donné. Adressez-vous à moi tant que vous voudrez. Je voudrois bien vous mener à Dieu ; je contribuerois à sa gloire ; je ferois le bonheur d'une personne que j'ai toujours aimée particulierement; & je rendrois un grand service à un Institut qui ne m'est pas indifférent.

MAINTENON.

A MADAME LA MARQUISE DE...

A Saint Cyr le 12. *Mai* 1717.

JE reconnois bien M. le Maréchal de Villeroi dans la sollicitation qu'il a faite pour vous à M. le Duc d'Orléans, sans vous en rien dire. Il en usa de même pour moi, à la mort de la Reine Mere : il demanda au Roi une pension pour moi, quoiqu'il ne m'eût jamais parlé. Il vient de m'écrire sur ce qui se passe, une Lettre en style plus tragique que celui de Longepierre.

Je voudrois bien être en tiers quand vous pleurez avec Madame de Chevreuſe ; ſes larmes ſont bien ſincères, & elle a grande raiſon. Comment M. de Dangeau ſe tire-t'il de l'état préſent du monde, lui qui ne veut rien blâmer ? Dieu vous a fait une grande grace en vous donnant le goût de la ſolitude ; car vous êtes très-propre au monde ; (c'eſt-à-dire au monde que j'ai connu). Ce n'eſt pas la ſeule que vous ayez reçûe de lui ; & je ne connois perſonne qui lui doive tant de reconnoiſſance.

Dieu veuille que la repréſentation d'Athalie faſſe quelques converſions : c'eſt, je crois, la plus belle pièce qu'on ait jamais vûe. Je ſuis étonnée que M. le Cardinal de Noailles ne s'oppoſe pas à ces repréſentations faites par des Comédiens. Vous jugez bien qu'on le trouve très-mauvais à Saint Cyr.



TOus les avis que mon Pere dans ses Lettres donna à mon Frere pour se faire à la Cour des amis & des protecteurs, furent inutiles à un homme que dominoit l'amour de la solitude, & qui, sitôt qu'il fut devenu son maître, a fui le monde, quoiqu'il y fût fort aimable, quand il étoit obligé d'y paroître. M. de Torcy continuant ses bontés pour lui, après la mort de mon Pere, l'envoya à Rome avec l'Ambassadeur de France. Il y resta peu, & ayant obtenu la permission de vendre sa charge de Gentilhomme ordinaire, il s'enferma dans son cabinet avec ses livres, & y a vécu jusqu'à 69 ans, sans presque aucune liaison qu'avec un ami, très-capable à la vérité de le dédommager du reste des hommes. On a bien pû dire de lui, bene qui latuit, bene vixit. *Sans aucune ambition, & même sans celle de devenir savant, son seul plaisir fut de parcourir toutes les sciences, s'attachant particulierement aux Belles-Lettres, & s'étant toujours contenté de lire, sans avoir jamais rien écrit, ni en vers, ni en prose, quoiqu'il fût très-capable d'écrire, & par ses connoissances, & par son style. On en peut juger par cette Lettre qu'il m'écrivit lorsque je lui fis remettre le Poëme de la Religion pour l'examiner.*

A Paris.

J'Ai lû votre ouvrage, rapidement à la vérité, & ſimplement pour me mettre au fait du Tout enſemble : le projet eſt beau, bien exécuté, & digne d'un Chrétien de votre nom. J'y ai trouvé une érudition, qui me fait voir que je ne ſuis point votre aîné en tout. Je ne vous parlerai pas de la verſification : tout le monde convient que vous ſavez tourner un vers ; il n'y a rien que vous ne veniez à bout de dire en vers : il ſemble même que la ſechereſſe & l'aridité des ſujets échauffent votre veine, & vous tiennent lieu, pour ainſi dire, d'Apollon. Le fond des choſes me fournira peut-être pluſieurs obſervations que je vous ferai de vive voix. Je vous dirai ſeulement aujourd'hui, que vous inſiſtez trop dans votre ſixiéme chant ſur la conformité de la morale des Payens avec celle de l'Evangile. Comment ces deux loix, celle de l'Evangile, & la loi naturelle, ne ſeroient-elles pas conformes, puiſqu'elles ſont toutes deux l'ouvrage du même Légiſlateur ? Mais trouverez-vous dans la morale des Payens, l'amour de Dieu & l'amour de la Croix, ce qui fait à la fois, & tout le pénible, & toute la beauté de la loi de l'Evangile ?

Je ne puis vous pardonner qu'un auſſi grand homme que Socrate vous faſſe pitié dans le plus bel endroit de ſa vie, lorſqu'il parle de ce coq qu'on doit ſacrifier pour lui à Eſculape. Je crains bien que vous n'ayez lû cet endroit que dans le François de M. Dacier : & il n'eſt pas étonnant qu'un pareil Traducteur vous ait induit en erreur. Socrate ne dit point à Criton de ſacrifier un coq, mais ſimplement, *Criton, nous devons un coq à Eſculape*, ὀφείλομεν ἀλεκτρύονα. Ne voyez-vous pas que c'eſt une plaiſanterie, & que Platon, qui eſt toujours Homérique, le fait mourir comme il avoit vécu, c'eſt-à-dire, l'ironie à la bouche ? C'étoit une façon de parler proverbiale : quand quelqu'un étoit échappé de quelque grand danger, on lui diſoit : *Oh, pour le coup vous devez un coq à Eſculape*, comme nous diſons, *vous devez une belle chandelle*, &c. Voilà tout le myſtère. Socrate veut dire, *Nous devons pour le coup un beau coq à Eſculape, car certainement me voilà guéri de tous mes maux.* Ce qui eſt très-conforme à l'idée qu'il avoit de la mort. Pouvez-vous croire que la derniere parole d'un homme tel que Socrate ait été une ſottiſe ? Il y a des noms ſi reſpectables, qu'on ne ſauroit, pour ainſi dire, les attaquer, ſans attaquer le genre humain.

Parcendum est caritati hominum, dit si bien Cicéron. M. Despréaux, tout Despréaux qu'il étoit, essuya de la part de ses amis des critiques très-ameres, sur ce qu'il avoit dit de Socrate dans son Equivoque. Il s'en sauvoit, en disant qu'il n'avoit pû immoler à J. C. une plus grande victime, que le plus vertueux homme du Paganisme.

L'intérêt que je prens à ce qui vous regarde, l'emporteroit peut-être sur ma paresse, & m'engageroit à vous écrire d'autres réflexions ; mais le métier de Critique est un désagréable métier, & pour celui qui le fait, & pour celui en faveur de qui on le fait. D'ailleurs je vous exhorte à chercher des censeurs plus éclairés & moins intéressés que moi.

LA maniere dont il explique les dernieres paroles de Socrate, est fort ingénieuse, & est peut-être véritable. Mais M. Dacier, M. Rollin, & sur-tout la réponse de Criton, qui prend ces mots dans le sens naturel, m'ont persuadé que j'en avois pû dire ce que j'en ai dit, d'autant plus que Socrate ne parlant même dans ses derniers momens, que d'une façon incertaine sur l'immortalité de l'ame, m'a toujours paru un homme inconcevable.

